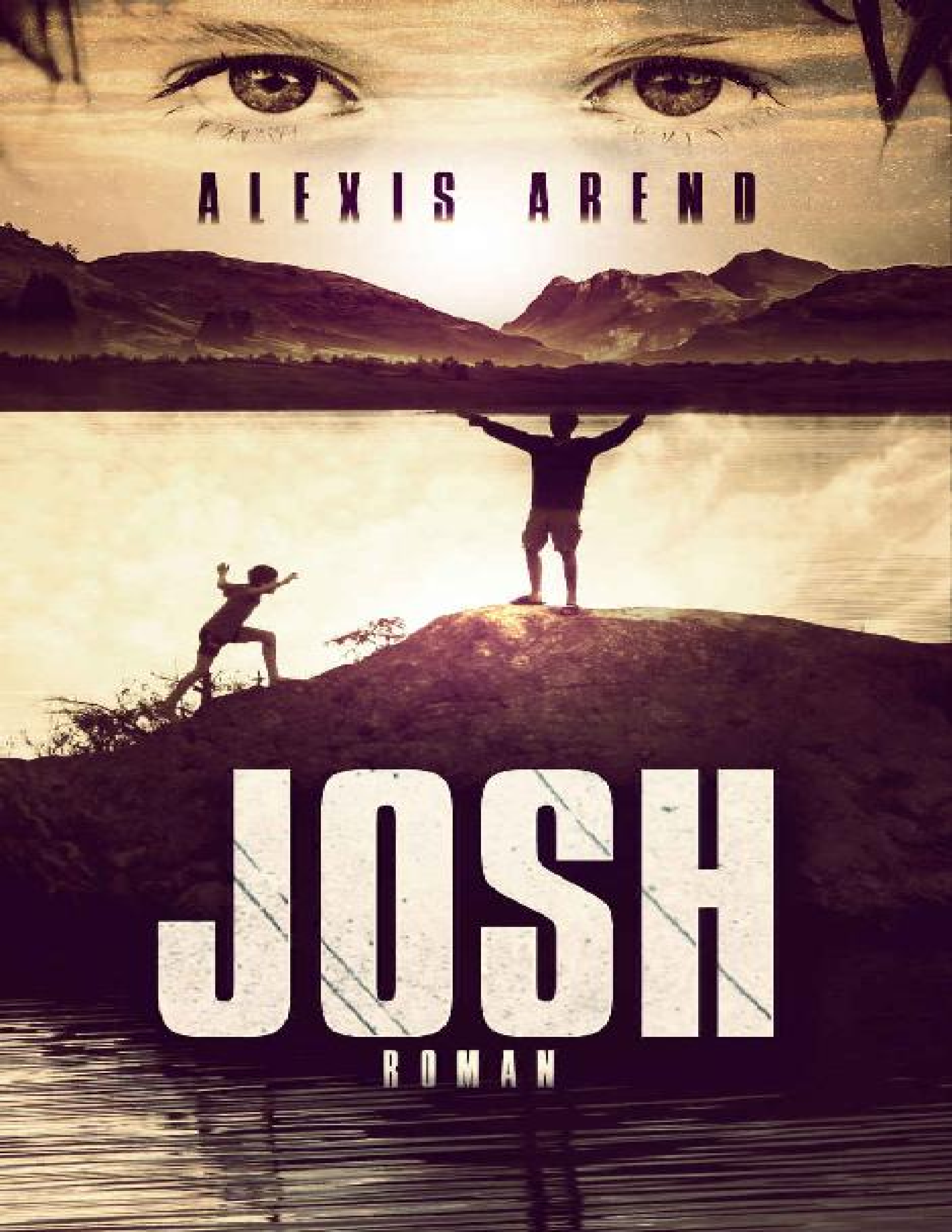

ALEXIS AREND
JOSH
ROMAN

JOSH

Alexis AREND

– 1 –

Mon père avait coutume d’appeler ce coin du Montana « la larme d’un ange ». Je me rappelle que, tout jeune déjà, ce nom me fascinait. Et il ne cesse de me fasciner, aujourd’hui encore. J’imaginais un ange magnifique descendu du ciel pour se poser là, à la lisière de cette immense forêt, et dont les larmes auraient coulé pour donner naissance à ce lac singulier. Je crois, avec le recul, qu’aucun nom ne me semblera jamais plus beau, ni plus approprié aux événements de cette année-là…

Pratiquement chaque matin, avec mon frère cadet, Josh, nous courions peu avant l’aube pour admirer le réveil du lac. Les premiers rayons du jour se miraient sur cette vaste étendue polie, et lorsque le soleil commençait finalement à se dresser derrière les hauteurs teintées d’émeraude, la surface de l’eau étincelait comme un gigantesque miroir pailleté. Un somptueux paradis d’argent, entouré d’épicéas, de mélèzes et de monts verdoyants. Toute la vallée s’embrasait alors, auréolée d’une parure de fête, magnifiée par les innombrables feux de cette aurore de lumière et d’or.

C’était comme assister à l’aube première du monde, perpétuellement recréée. Le silence y était absolu. Une continuelle renaissance, enchanteresse et profondément bouleversante. Nous restions sans voix, muets d’admiration, contemplant debout, côte à côte, ce spectacle prodigieux, chaque jour que Dieu faisait…

Nous avions la chance d’habiter une maison isolée, presque une cabane, bâtie à proximité des berges du lac, à l’orée de la forêt. Nous nous

sentions pour ainsi dire seuls au monde, privilégiés tels les premiers hommes, et nous étions les plus heureux qui soient. C'était notre chez-nous, notre jardin d'Éden, rien qu'à nous. Je lisais d'ailleurs de la joie, et une certaine fierté, dans le regard que notre père nous adressait en nous voyant nous élancer ainsi vers ce lac que lui-même aimait tant depuis sa propre enfance.

En réalité, je ne l'ai su que plus tard, vers l'âge de sept ans, le véritable nom de cet endroit était Swan Lake. Ça ne retirait rien à son merveilleux, ni à sa magie silencieuse. Le lac, très étroit et minuscule en comparaison de l'imposant lac Flathead, s'étendant quelques kilomètres plus à l'ouest, s'étirait tout en longueur en se courbant, et prenait la forme d'une longue larme qui donnait l'impression de s'écouler au pied de la forêt nationale de Flathead. Son eau était limpide et d'une pureté de source, le calme y était omniprésent. C'était un endroit idyllique, doux et paisible. S'y baigner était un plaisir inégalable pour les enfants que nous étions alors.

C'était l'été 1953, j'avais tout juste douze ans et mon frère Josh, dix ans. C'était quelques semaines avant qu'on ne le tue…

Je repense souvent à ce lieu empreint d'un bonheur oublié. Mon âme d'enfant s'est gorgée de ce panorama, à en éclater, au point que même aujourd'hui, je parviens à me le remémorer très distinctement. Je suis encore capable d'en retracer les moindres contours dans ma tête, je retrouve ses rives accueillantes, je ressens à nouveau la fraîcheur de son eau claire sur ma peau, et la douce tiédeur du soleil qui s'y reflétait. Je revois nos peaux dorées après des heures de baignade. Je revois mon père, je revois Josh. Et, à présent que me voilà bien âgé, lorsque parfois j'éprouve des difficultés à trouver le sommeil, lorsque, la nuit venue, le passé revient me hanter, c'est à Swan Lake que je songe. À cette larme d'un ange… Ces

souvenirs lointains, enfouis en moi, me sont à la fois infiniment beaux, et infiniment douloureux…

Swan Lake, et cet été 1953…

– 2 –

L’école venait de fermer ses portes. C’était presque la mi-juin, et tout excités que nous étions, mon frère et moi passions tout notre temps libre à battre la campagne, vadrouiller en forêt, et nous baigner dans le lac. Comme nous étions heureux, en ce temps-là ! Comme *j’étais* heureux… D’aucuns diront que les bribes du passé que nous renvoie notre mémoire se voient toujours embellies. Mais je sais que si je m’en souviens aussi clairement, c’est sans doute parce que je devais connaître le bonheur pour la dernière fois avant bien longtemps…

– Mais qu’est-ce que tu fiches ? Tu te traînes, dépêche-toi donc ! lançai-je à mon jeune frère.

Et j’accélérai le pas. Les épaisses semelles de nos souliers crissaient sur la rocaille du sentier. Josh, lui, ne répondait rien, ne protestait nullement ni ne ronchonnait, se contentant de me suivre tant bien que mal à travers les hautes herbes et les ronces des sous-bois.

– Si tu continues de lambiner comme ça, ajoutai-je en riant, me retournant une nouvelle fois, ton poisson sera sûrement complètement pourri quand on arrivera à la maison, et papa sera obligé de le jeter !

Josh haussa les épaules et esquissa une vague moue d’indifférence. Il savait pertinemment que je me moquais de lui. C’était un jeu entre nous, depuis toujours.

Il était près de midi, nous nous étions levés de très bonne heure pour aller pêcher, comme presque tous les jours depuis la fin de l’année scolaire. À l’heure du déjeuner, notre père guettait notre retour sur le pas de la porte, fumant sa pipe en souriant. Il n’avait que quelques centaines de mètres à parcourir pour rentrer à la maison après sa matinée de travail à la scierie *Kenley*.

Nous n'étions que tous les trois, à vivre dans cette chaumière. Notre mère nous avait abandonnés voilà quelques années déjà pour s'en aller vivre la grande aventure avec un chanteur alcoolique et violent de la Côte Est, et n'était jamais plus réapparue dans nos vies. Ça n'avait guère d'importance, nous nous suffisions à nous-même, et notre père se montrait plus que jamais présent pour veiller sur nous. Il ne nous le disait jamais de vive voix, ou très rarement, mais il nous aimait plus que tout en ce monde. Il nous le témoignait en revanche chaque jour par sa tendresse pudique, son attention continuelle envers nous, ses gestes rassurants, réconfortants, protecteurs. Nous étions tout ce qui lui importait… Le reste, il pouvait bien s'en passer. Ainsi allaient les jours…

C'était un homme robuste, assez grand – tout du moins dans ma mémoire d'enfant –, brun de peau, la barbe broussailleuse, les cheveux châtains, souvent en bataille. Un homme assez rustique, aux mains larges et calleuses d'un travailleur de la terre et du bois. Il n'était pas de ce genre de personnes à manifester ouvertement ses inquiétudes, sa colère ou sa tristesse, mais chaque fois que je posais les yeux sur lui, ses sentiments m'apparaissaient totalement transparents. Je lisais en lui comme au travers d'une feuille de verre, et cela ne cessait de l'étonner. Il me disait parfois : « Par moments, Simon, tu es tout le portrait de ta mère ». J'ignorais si cela était une bonne ou une mauvaise chose.

C'est drôle de voir à quel point certains souvenirs heureux, ou au contraire douloureux, peuvent marquer l'esprit et être encore aussi sensibles tant d'années plus tard. Je revois encore le seuil de notre porte, j'éprouve encore cette inquiétude qui, sur mon visage, remplaça tout net ma joie. Quelque chose n'allait pas. Josh, lui aussi, l'avait ressenti, et s'était arrêté de courir derrière moi. Ce jour-là, notre père ne nous attendait pas sur le pas de la porte. À la place, il y avait là M. Kenley, son patron à la scierie, qui

dansait d’un pied sur l’autre pour réprimer sa grande nervosité, à mesure que nous nous approchions. Avec lui, notre tante Elena, la sœur aînée de ma mère, et notre oncle Mortimer, que je reconnaissais à peine. Tous trois arboraient des traits gris, effacés, profondément marqués. Je m’arrêtai à quelques mètres d’eux, hésitant, les lèvres tremblantes. À voir leurs mines décomposées, livides, j’avais déjà compris, même si je me refusais à l’accepter.

– Où… où est notre père ? demandai-je tout de même.

– Simon… Josh… Mes chers petits, fit Kenley plus qu’embarrassé et véritablement peiné. J’ai… j’ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Vraiment une très mauvaise nouvelle. Il… il est arrivé un accident à la scierie… Un accident terrible, affreux… Votre père…

Il se tut brusquement, accablé par le poids de ce qu’il avait à nous révéler, pauvres garçons que nous étions, et des larmes emplirent soudain mes yeux. Je ressens encore cette chaleur humide, piquante, qui naquit au creux de mes paupières et qui menaçait de rouler sur mes joues, et cette grosse boule amère, brûlante et râpeuse, qui enflait dans le fond de ma gorge, prête à exploser. Josh se tenait maintenant tout contre moi, me tenant la main fermement serrée, sans un mot. Mais son expression, je le devinais, trahissait les mêmes sentiments qui étaient les miens. Je crois encore voir la peine indicible qui lui dévorait les traits. Je n’ai jamais pu oublier le regard qui était le sien ce jour-là. En dépit de son jeune âge, lui aussi avait parfaitement compris pourquoi ces trois individus se tenaient là, tout penauds, à la place qu’aurait dû occuper notre père.

– Est-ce qu’il est blessé ? Il va bien, n’est-ce pas ? osai-je avec une voix brisée dont je m’efforçais désespérément de maîtriser la défaillance.

Pourquoi donc demander cela ? Au fond de moi, je savais déjà que non. Kenley adressa un coup d’œil prolongé à mon oncle et à ma tante et

baissa la tête. Tout trapu et campé sur ses jambes qu'il était, ce solide sexagénaire s'effondrait devant nous, incapable de nous annoncer ce pour quoi il était venu. Cette nouvelle l'affectait terriblement. Il appréciait énormément notre père, je m'en rendis compte ce jour-là.

– Non, Simon… intervint alors péniblement oncle Mortimer. Non, il ne va pas bien. Votre père… votre père est mort ce matin, mes pauvres enfants… Il… il n'a pas souffert, rassurez-vous. Je suis vraiment désolé d'avoir à vous apprendre cette douloureuse nouvelle … Ça nous affecte tous terriblement…

Il n'a pas souffert, affirmait-il. Comment pouvait-il en être si sûr ? Était-il présent à ce moment-là ? L'avait-il vu agoniser ? Et puis, comment un homme qui meurt dans un accident de scierie pourrait-il ne pas souffrir atrocement, au contraire ? Je ne pouvais empêcher cette question de venir me tourmenter. C'était, à cet instant, la seule pensée qui m'accaparait. J'imaginais mon père trébucher et s'affaler sur un banc de sciage avant de se faire aussitôt réduire en charpie par l'une de ces immenses et implacables déchiqueteuses de troncs. J'entendais dans ma tête ses hurlements abominables, j'imaginais sa souffrance inouïe. Le sang chaud ruisselait en cascade devant mes yeux, se répandait en une fraction de seconde et se mêlait à la sciure de bois au sol. J'en frissonnais d'effroi. Cette fois, les larmes dévalaient sur mes joues.

– Nous allons vous prendre avec nous, Josh et toi, poursuivit timidement mon oncle. Vous viendrez habiter à la maison. Il faudra nous serrer un peu, bien sûr, car la maison n'est pas grande, tu le sais, mais nous allons nous en sortir, tu verras… Nous allons prendre soin de vous. À compter d'aujourd'hui, vous êtes nos enfants…

Vous êtes nos enfants… Je ne savais même pas quoi répondre à ça. Je me refusais à croire ce que j'entendais. En quelques minutes à peine, notre

vie paisible venait de sombrer, impitoyablement broyée par un destin cruel. Tout ce qui me passait par la tête, tout ce que j’avais envie de faire en un pareil moment était de me retourner brusquement et de me mettre à courir, de fuir loin, très loin de tous ces gens sinistres, de ces étrangers qui étaient décidément porteurs de malheur. Tout ça était impossible, ça ne pouvait pas être en train de se passer ! Non, ça ne pouvait pas être réel ! C’était absurde, ça n’avait absolument aucun sens, comme lorsqu’on a une forte fièvre et qu’on rêve à des choses idiotes ! Oui, tout ça n’était forcément qu’un affreux cauchemar !...

J’imagine que c’est là ce que se disent tous ceux à la porte desquels la tragédie frappe un jour ou l’autre. Curieusement, je me mis tout d’un coup à repenser à ces malheureux poissons que nous avions pêchés, qui croupissaient dans nos musettes et qui allaient pourrir, et que notre père aurait été forcé de jeter. Et je me disais que, pour cette fois, les poissons avaient eu le dessus. Ils l’avaient emporté sur nous. Sur lui. Et c’était lui qui, maintenant, allait se mettre à pourrir…

– 3 –

Ce fut le début d'été le plus épouvantable de toute ma jeune vie. Oncle Mort et tante Elena vivaient presque à la sortie de la minuscule ville d'Ellison, bâtie non loin des rives du lac Flathead. Ce n'était qu'à deux kilomètres à peine de notre ancienne maison, et pourtant je n'avais conservé que peu de souvenirs précis de cette demeure. Après le départ de ma mère, lorsque mon père était encore en vie, nous nous y rendions guère. Une ou deux fois par semaine, les premiers mois ; puis pratiquement plus du tout par la suite, hormis à Noël ou Thanksgiving, à l'occasion. J'ai longtemps cru que mon père et eux étaient brouillés. *Une histoire de famille dont il est défendu de parler,* me disais-je. La vérité est juste que parfois, au départ d'un proche, les liens peuvent se renouer ou au contraire se délier. Je crois que depuis que ma mère avait abandonné son foyer, et surtout en raison de la manière dont elle l'avait fait, mon père avait simplement pris ses distances. Et avec le temps, il s'était petit à petit détourné de son ancienne belle-famille.

En remontant l'allée qui bordait la maison – *notre* nouvelle maison –, l'esprit embrumé et comme *ailleurs*, je ne remarquai de prime abord que ces façades faites de planches horizontales, ce toit d'ardoise, pentu, tout gris, cet appentis et ce porche qui couvrait le perron. Surtout, tout y était peint en blanc. Vraiment tout blanc. Je me rappelle que ça m'avait frappé. Sans aucune fioriture, sans couleur gaie. C'était d'une tristesse ! On aurait dit une maison « prête à peindre », à l'image de ces petites figurines en plomb faisant revivre la guerre d'Indépendance ou la guerre de Sécession et qu'on doit décorer soi-même. S'étalant devant cette maison austère, un parterre constitué d'un semblant de jardin avec une pelouse assez mal entretenue où couraient ici et là les mauvaises herbes. Et au beau milieu,

planté là presque par hasard, un vieil arbre tout bossu, grisâtre et dont l'écorce craquelée se fendait de toutes parts. Je dois reconnaître que je n'ai même jamais vraiment su de quelle essence était cet arbre malade.

J'avais tellement de mal à me persuader que cette maison sans charme serait désormais la nôtre pour les années à venir. Les gens qui vivaient là étaient pratiquement des inconnus à nos yeux ! Peut-on imaginer qu'une existence puisse ainsi basculer de la sorte, en un claquement de doigt ? Et pourtant, si ! La nôtre avait bel et bien basculé. Elle s'était même précipitée la tête la première dans un gouffre sans fond.

Je tremblais de tout mon être, sonné comme un boxeur, tout en serrant fermement la main de mon jeune frère, collé tout contre moi et qui devait éprouver la même frayeur, la même consternation. La même détresse. À notre arrivée, toute la famille était réunie devant la maison, attendant avec une certaine fébrilité que notre oncle nous conduise ici, après avoir empaqueté et entassé toutes nos maigres affaires dans sa camionnette. Des gens étaient venus constater l'accident à la scierie, des procédures seraient mises en place, nous avait-on dit, et toutes les démarches seraient entreprises pour qu'oncle Mort et tante Elena deviennent au plus vite nos tuteurs légaux. Josh et moi avions à nouveau une famille, et tout le monde autour de nous s'en réjouissait. Quant à nous, nous n'avions guère d'autre choix que de nous plier à la volonté de tous ces étrangers. Nous n'étions que des enfants perdus, que le sort avait durement secoués.

Sur le seuil nous accueillirent trois visages affligés : tante Elena, leur fille Jane, déjà adolescente, et celle que je devinais être sans doute notre grand-mère maternelle, grand-mère Lisbeth. Je me rappelle parfaitement cette première rencontre avec la vieille femme, je revois son visage ridé comme l'écorce d'un chêne. C'était la seule qui ne parvenait pas à se

contraindre à sourire pour nous accueillir, la seule à paraître afficher, au fond, la même peine déchirante que Josh et moi.

– Descendez, les garçons. Vous êtes ici chez vous… nous dit simplement oncle Mort en quittant la camionnette. Vous pouvez aller et venir à votre aise. Allez-y, faites donc le tour du propriétaire. Pendant ce temps, je vais vider la fourgonnette et porter vos affaires à l'intérieur. Jane, accompagne-les, tu veux ?

Nous nous avançâmes, à pas lents. À peine avions-nous posé le pied par terre que les pénibles embrassades larmoyantes de tous ces inconnus débutèrent. Il me semble encore ressentir le contact des larmes tièdes de ma tante qui effleuraient ma joue, la peau douce de ma cousine Jane et celle, flétrie et molle, de grand-mère Lisbeth. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette matriarche. Son regard scrutateur, très pénétrant, m'intimidait. Il m'effrayait un peu, aussi…

– Tu veux visiter la maison ? me demanda Jane sans plus de façon.

La cousine Jane, je devais le découvrir plus tard, avait toujours cette très curieuse façon de s'adresser à Josh et moi. Elle se montrait tantôt attristée par la pénible épreuve que nous traversions, embarrassée de ne savoir que faire ou dire pour nous consoler, tantôt sensiblement agacée, contrariée de toute évidence par le fait de devoir à présent jouer pour nous le rôle de grande sœur d'adoption. Je secouai la tête et allai sans un mot me réfugier tout au fond du jardin. Josh m'emboîta le pas, telle une ombre. Nous nous assîmes le plus loin possible dans l'herbe, près de la clôture – elle aussi blanche, évidemment – et nous nous mîmes à pleurer à chaudes larmes, secoués de sanglots lourds.

– Non, laisse-les, dit doucement oncle Mort en posant sa main sur l'épaule de tante Elena qui, bouleversée par le chagrin de ces deux malheureux petits bonshommes, se précipitait déjà pour les prendre dans ses

bras et les réconforter. Accorde-leur un moment, ils ont grand besoin d'être un peu seuls. Venez toutes, rentrons. Ils finiront bien par venir nous rejoindre à l'intérieur lorsqu'ils se sentiront prêts à le faire…

Oncle Mort était dans le vrai. Au fond, ce que nous souhaitions par-dessus tout en cette journée noire, c'était surtout un peu de temps à nous, rien qu'à nous, afin de nous retrouver entre frères et pleurer tout notre saoul la perte tragique de notre père. Ce que nous fîmes, une bonne heure durant. Après cela, nous nous résignâmes à nous lever et à découvrir enfin notre nouveau foyer…

– 4 –

Je ne garde que peu de souvenirs du jour de l'enterrement de mon père. C'est là une chose très mystérieuse, car j'aurais cru qu'en dépit des nombreuses années écoulées depuis lors, un tel jour serait demeuré à jamais gravé en moi. Mais lorsque j'essaie de faire renaître avec précision cette journée, je dois accomplir de gros efforts pour y parvenir. C'est comme si mon esprit se débattait dans la brume, refusant d'obéir à ma requête de restituer les images qui accompagnent mes pensées, comme s'il avait choisi, de lui-même, d'effacer cette partie de ma mémoire. Par exemple, je n'ai absolument aucun souvenir précis du pasteur qui avait prononcé l'oraison funèbre. Je me rappelle simplement qu'il me semblait assez vieux, dans les cinquante ou cinquante-cinq ans probablement. Assez maigre, je crois, et les cheveux gris. Mais c'est à peu près tout. Son visage m'échappe totalement.

J'ignore si le temple était vétuste ou non, si son atmosphère était apaisante, s'il s'agissait d'un édifice en pierre ou en bois. Je ne me remémore plus vraiment non plus si les gens rassemblés là, assis, murés dans un silence respectueux, étaient venus nombreux pour dire au revoir à mon père, ou encore s'ils étaient tristes. Je suppose que la réponse à ces deux questions doit être *oui*. Je ne retrouve que des visages flous, des spectres fuyants qui se dissipent lorsque je tente de fixer leur image. Je me revois vêtu de noir, tout comme Josh et le reste de la famille. Et chaque fois que j'essaie de me projeter dans ce passé, ce sont ces vêtements noirs qui me reviennent, et les visages fermés, gris, qui les habitaient. Des ombres mouvantes et du noir tout autour de moi, voilà tout ce qu'il me reste de cette triste cérémonie au temple...

Mes souvenirs se font en revanche beaucoup plus nets, se rassemblent, à mesure que le moment de l'inhumation approchait. En fait, j'ai parfois l'impression étrange que les funérailles ne se composaient que de ce moment-là, la mise en terre. Là, curieusement, ma mémoire s'éveille, devient acérée, comme si mon esprit s'était focalisé sur ce seul instant et avait choisi d'occulter les autres en contrepartie. La fosse fraîchement creusée dans le sol, parfaitement découpée, m'apparaît distinctement. Je revois le cercueil en sapin, aux reflets brillants dans la lueur éteinte de cette journée qui tournait à l'orage. En dépit de ces premiers jours de l'été, le temps était étonnamment couvert, comme si le ciel lui-même témoignait sa tristesse. Je me rappelle m'être dit avec amertume que si un Être Supérieur, tout là-haut, était assez puissant pour changer le noble bleu d'un ciel d'été en un morne océan de grisaille, manifestant ainsi sa peine et sa douleur, il aurait dû se montrer assez puissant également pour empêcher mon père de trouver la mort dans cet horrible accident à la scierie…

Alors je restais là, le nez levé, frissonnant d'une détresse impuissante, fulminant contre cette Injustice Divine, contemplant le ciel immense tandis que tous, tête basse, s'agglutinaient autour de la tombe encore vide. Puis vint le moment insoutenable où le cercueil, avec lenteur, fut déposé au fond de la fosse. Tout à coup, la mort de mon père prit une autre tournure : elle prenait forme. C'était vrai, tout simplement. Mon père reposait réellement là, pétrifié par le froid de la mort. Un froid que rien n'atténuerait jamais plus. Il gisait dans cette maudite boîte en sapin, et on allait l'enfermer sous terre jusqu'à la fin des temps. Plus jamais je ne le reverrais.

C'en était fini de mon enfance insouciante. Terminées les cavalcades à l'heure du déjeuner et les musettes pleines de poissons que nous déposions sur la table devant notre père réjoui. Terminée aussi cette réconfortante sensation de sécurité dès lors que nous le savions près de

nous. Il était parti, il s’en était allé, sans un bruit – *à l’exception des horribles hurlements qu’il a dû pousser en câlinant cette scie, Simon !* Il nous avait quittés, Josh et moi, nous abandonnant à son tour, comme l’avait fait notre mère avant lui.

À nouveau, les larmes affluèrent à cette pensée cruelle, et je les séchai d’un revers sec de ma manche, les dents serrées et les poings crispés. Je maudissais la Fatalité, je maudissais le Ciel, je maudissais la terre entière. J’aurais voulu mourir, moi aussi, et qu’on me jette dans cette ignoble boîte aux côtés de mon père, je priais pour qu’on m’empoigne et qu’on m’enterre à mon tour dans cette fosse répugnante faite de terre humide et poisseuse, pour que jamais plus je n’aie à voir le soleil se lever…

Lorsque la terre eut recouvert le cercueil de mon père, et que vint le moment des étreintes, des sanglots et des paroles de condoléances, je ressentis brusquement la nécessité de m’éloigner de tous ces gens, de m’isoler. Je ne voulais rien entendre de leurs piètres mots de réconfort. Je ne voulais surtout pas qu’on me dise que tout irait bien, ou combien ces heures douloureuses leur étaient pénibles, à eux aussi. Vraiment ? Je doutais fortement qu’ils puissent éprouver, en cet instant, semblable souffrance. Pour eux tous, il n’était qu’une connaissance, au mieux un ami. Pour Josh et moi, c’était notre existence tout entière que l’on avait ensevelie, qui s’en était allée, emportée dans cette fichue tombe, ce minuscule rectangle de terre noire où notre père connaîtrait peu à peu l’oubli.

Je sentis alors la main de Josh agripper la mienne et je lui souris tristement, l’entraînant à l’écart. Nous nous éloignâmes à l’autre bout du vieux cimetière d’Ellison, errant sans réel but dans les allées soigneusement entretenues, attendant avec impatience que s’achève la cérémonie, et en même temps implorant pour qu’elle ne connaisse jamais de fin, tant nous aspirions à demeurer au chevet de cette sépulture fraîchement creusée.

Je vous disais plus haut que ce moment des funérailles reste bien plus présent à mon esprit que la cérémonie au temple. C'est d'autant plus vrai qu'il me revient de singuliers détails. Des détails absolument sans importance, et qui pourtant ne m'ont jamais plus quitté. Soixante-trois ans après cette terrible journée, je n'ai rien oublié des noms gravés sur les quelques tombes sur lesquelles mon regard s'est posé par hasard.

Giuseppe Tedeschi, mari et père – 1886 – 1917

Marjorie Finnelly, que Dieu veille sur elle – 1906 – 1908

Ci-gît Ambroise Rose – 1871 – 1937

Je me demande aujourd'hui pourquoi ma mémoire a choisi de conserver ces noms et ces dates qui ne me sont rien. Peut-être éprouvais-je le besoin, ce jour-là, de reporter mon attention sur tout autre chose. Les cimetières possèdent ceci de particulier qu'ils sont à la fois emplis d'une grande mélancolie, et porteurs d'un apaisement au-delà de toute compréhension. Les défunts qui y reposent y dorment quelquefois depuis des décennies, souvent oubliés, mais ils demeurent pourtant continuellement là, auprès de nous, à veiller sur les vivants et à leur offrir leur doux réconfort silencieux. On ne se sent jamais seul, dans un cimetière.

Tous ces disparus ont une histoire à raconter. Écoutez, et vous entendrez : ils s'adressent à vous de leur voix muette, ils vous chuchotent leur histoire à l'oreille. De quoi était morte Marjorie Finnelly, pauvre petite créature de deux ans à peine ? D'une fièvre foudroyante ? De faim ? Giuseppe Tedeschi avait-il succombé lors d'une bataille homérique au cours de la Grande Guerre, ou d'une simple mauvaise chute du haut d'une échelle ? Quelle vie avait eue Ambroise Rose, après soixante-six ans à fouler cette terre ? Qui se souvenait de lui aujourd'hui ? Qu'avait-il laissé à la postérité ? Était-il un humble ouvrier ou un grand patron ? Un savant réputé ou un miséreux sans le sou ?

Alors que j’arpentais ces allées, je me demandais quel souvenir laisserait mon pauvre père, aux yeux du monde…

– 5 –

À le voir continuellement accoutré de sa vieille salopette bleu nuit et de sa chemise rouge perpétuellement maculée de graisse et de cambouis, oncle Mortimer pouvait aisément passer pour un homme bourru, au premier abord. Sa barbe touffue, ses cheveux frisés, d’un noir d’encre, et sa mine toujours renfrognée lui conféraient un air plus sévère qu’il ne l’était en réalité. Avec le recul de l’âge, je prends conscience qu’en définitive, sous sa carapace rugueuse, c’était un bien brave homme, plein de prévenance et d’attention, même s’il éprouvait parfois des difficultés à le montrer. Durant les années qui devaient suivre, il m’était parfois arrivé de le craindre lorsqu’il haussait le ton, mais jamais je n’ai eu à redouter de le voir s’en prendre à moi. Jamais il n’a levé la main, ou le ceinturon, sur aucun d’entre nous. Non, je crois qu’il était simplement un peu « ours », par moments...

Chose curieuse en revanche, tante Elena était tout son contraire : aussi fluette et pâlotte qu’oncle Mort était ventru et tanné de peau, elle était la douceur incarnée, presque à l’excès, jusqu’à sa voix ténue, pratiquement éteinte. Je l’ai toujours connue vêtue de gris, ou d’autres couleurs ternes et maussades, comme si elle se faisait un devoir d’arborer une certaine austérité, qui contrastait avec son naturel empathique et généreux. Les premiers jours de notre nouvelle existence, je reconnais m’être senti véritablement mal à l’aise auprès d’elle, de par sa prévenance excessive, comme si elle jouait un rôle vis-à-vis de Josh et moi. Puis je compris rapidement que tel était son tempérament. Oncle Mort et tante Elena étaient opposés en toute chose, au point que ça en devenait quelquefois cocasse, mais ils se complétaient à merveille et au fond, étant donné la pénible situation, nous ne pouvions espérer meilleure famille d’accueil...

Notre cousine Jane, pour sa part, tenait à la fois de son père pour ce qui était de la pudeur et de la discrétion, et de sa mère en ce qui concernait les traits fins de son visage et son apparence filiforme. Du haut de ses quatorze ans, elle était entrée dans l'âge où l'on s'efface pour se prémunir des autres et préserver ses petits secrets. Aux yeux de Josh et moi, elle faisait davantage figure de fantôme que d'un membre à part entière de cette famille, tout du moins les premiers temps. Les choses se sont arrangées par la suite, et nous nous sommes mutuellement *apprivoisés*. Je crois que c'est le terme le plus approprié. Ceci étant, jamais ne nous a-t-elle fait comprendre que nous étions de trop dans cette maison. Au contraire se réjouissait-elle, à sa façon toute particulière et complexe, d'avoir enfin des membres de sa famille pratiquement du même âge. Certes, nous étions des garçons, et plus jeunes qui plus est, aussi ne pouvait-elle se confier à nous comme elle l'aurait fait envers une sœur ou une cousine, mais au moins se sentait-elle un peu moins seule parmi tous ces adultes obtus, hermétiques à ses insurmontables problèmes d'adolescente.

L'énigmatique grand-mère Lisbeth, enfin, était décidément le personnage le plus difficile à cerner. Avec mon regard d'enfant, je lui aurais facilement donné cent cinquante ans… J'imagine qu'elle ne devait pas en avoir plus de soixante-quinze, à cette époque. La maison lui appartenait, qu'elle tenait de son père, lequel aurait, à l'en croire, côtoyé William Cody en personne… Était-ce la vérité ou une fable destinée à nous distraire ? Je ne l'ai jamais véritablement su, mais l'histoire me plaisait bigrement. Ainsi donc, j'avais peut-être bien un aïeul ami du grand Buffalo Bill, et je vous assure que cela n'était pas rien, aux yeux d'un gamin rêveur comme je l'étais !

Grand-mère Lisbeth passait le plus clair de son temps assise dans un fauteuil à bascule disposé sous le porche, près de la balustrade, et

contemplait d’un air absorbé, tout en se balançant doucement, l’étendue du jardin familial. Le vieux fauteuil grinçait et miaulait à chaque balancement. On aurait dit un essieu de carriole mal graissé. Elle était capable de demeurer là des heures durant sans remuer un cil, ni adresser la parole à quiconque. La vieille femme semblait voir au-delà de l’ordinaire de ce jardin des choses que nul autre ne parvenait à distinguer, des choses vraisemblablement magnifiques qui parfois ébauchaient sur ses lèvres grisâtres et fines un délicat sourire.

Il nous arrivait, à Josh et moi, de sortir jouer dans l’herbe, près du vieil arbre tordu et racorni – arbre que nous avions baptisé « le repaire maudit du capitaine Flint » tant il paraissait avoir été l’infortunée victime d’un mauvais sort –, ou de nous éclipser pour aller vagabonder dans la forêt. Nous passions alors devant elle en courant et aussitôt, elle nous harponnait de ses petits yeux inquisiteurs, tout gris, tout pâles. De tous les personnages de cette famille, cette vieille femme singulière aux cheveux d’un blanc tirant sur le jaune, vaguement ondulés et retenus par un chignon sommaire, était de loin celui qui m’intimidait le plus. C’était également celui que je parvenais le plus difficilement à cerner. Tous les autres s’avéraient tellement transparents, en dépit des simagrées qu’ils faisaient de temps à autre pour nous préserver, Josh et moi, d’une éventuelle allusion à notre défunt père ou d’une réminiscence de cette journée noire. Mais, elle… Elle, c’était différent. Je ne réussissais que rarement à deviner ses pensées. Et cela m’intriguait...

Mon frère Josh, lui, s’en méfiait bien moins. Il ne semblait nullement éprouver les mêmes réserves envers elle et avait accepté sa personnalité quelque peu excentrique avec plus de simplicité. Il l’observait parfois de longs moments durant, assis en face d’elle sur le plancher du perron, sans dire un mot, et elle-même le dévisageait en retour, toujours sans échanger

une parole. Pour le coup, elle se révélait au moins aussi taciturne que lui. Aussi, leurs échanges insolites se bornaient-ils très souvent à d’interminables séances de communication silencieuse, à se fixer comme deux stupides presse-livres… Je ne pouvais m’empêcher de soupirer, un rien goguenard, en les voyant ainsi s’observer tels de pauvres chiens de faïence…

– 6 –

La première semaine de notre nouvelle vie se déroula mieux que je ne l'avais redouté. Mon frère et moi étions certes encore profondément meurtris par la disparition de notre père, mais au moins avions-nous trouvé refuge au sein d'une famille qui faisait tout son possible afin que nous nous sentions à notre aise auprès d'elle. Et, en dépit des circonstances tragiques de notre arrivée dans cette maison, ce fut le cas. Un jour – nous devions être le 19 ou le 20 juin –, alors qu'il était encore tôt, oncle Mort vint me trouver dans la cuisine. Il s'assit à table en face de moi, à califourchon sur la chaise, les bras appuyés sur le dossier. Il me considéra un instant avec gravité et me dit :

– Aujourd'hui, Simon, tu vas venir avec moi au garage. Josh restera avec ta tante. Je voudrais te parler de quelque chose. Alors dépêche-toi de finir de manger et retrouve-moi dans la cour, tu veux ?

Il m'adressa un vague sourire et quitta la table. Je restai un instant sans bouger, me posant nombre de questions. Puis, je me décidai à me lever et à le rejoindre près de la camionnette.

– Grimpe donc, me dit-il simplement. On y va.

Sa camionnette était un pick-up Willys de 1941, d'un rouge sombre, émaillé çà et là de larges éraflures et de plaques de rouille. Je me rappelle que les essieux grinçaient dès que l'on prenait appui sur le marchepied. Je me remémore aussi ces relents de graisse et de pétrole mêlés qui me flanquaient la nausée. Un jour, oncle Mort avait renversé un jerrican d'essence sur les sièges, et l'odeur épouvantable en avait à jamais imprégné le tapis et le tissu des sièges. Une puanteur très forte, assez écœurante. Oncle Mort, après quelques centaines de mètres, se décida à ouvrir la bouche, parlant haut pour couvrir le ronflement rauque du moteur :

– Écoute, Simon, je sais que tu es un gamin intelligent, qui se débrouille plutôt pas mal à l'école. J'ai d'ailleurs parlé à un de tes professeurs l'autre jour. C'est une très bonne chose, tu dois faire des études pour réussir ta vie. Mais si jamais les choses ne devaient pas se passer au mieux, si pour une raison ou une autre, tes projets ne se déroulaient pas comme prévu, je voudrais que tu aies toujours une solution de repli. Un bagage qui te permette de t'en sortir quoiqu'il advienne. Alors, je me suis dit que j'allais t'apprendre dès maintenant deux ou trois trucs, au garage. Je pensais que ça pourrait toujours te servir. D'abord, un homme doit être capable de se dépatouiller avec un moteur, on ne sait jamais. C'est important. Ensuite, eh bien… je me disais que comme ça, tu serais toujours capable de te trouver un boulot, peu importe ce qui pourrait t'arriver dans la vie. On aura toujours besoin d'un bon mécano, partout où tu iras. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ce que j'en pensais, c'était qu'oncle Mort avait sacrément la tête sur les épaules, et était plein de bon sens. Mais je devinais également que cela impliquerait en contrepartie quelques sacrifices de ma part. Notamment, je le pressentais, nos matinées de pêche avec Josh, et nos baignades au lac. Si elles étaient aussi importantes pour nous, c'était surtout parce qu'elles nous rappelaient à tous deux nos jours heureux aux côtés de notre père. De lourds nuages gris commencèrent à obscurcir le cours de mes réflexions.

– C'est une bonne idée, oncle Mort… dis-je simplement.

– Tant mieux ! s'écria-t-il, tout joyeux. Je suis content que l'idée te plaise. Ta tante n'était pas très chaude pour ça, tu sais ? Elle a peur que ça te donne la passion de la mécanique et te détourne d'études prestigieuses (il se mit à rire, et je souris aussi, un rien forcé). Si tu veux devenir médecin ou avocat, il n'y aura pas de souci, nous ferons tout pour que tu puisses avoir une belle vie plus tard, habiter une belle maison, mettre tes enfants à l'abri

du besoin. Tout ça, c’est très bien. Mais ce que je veux moi, avant tout, c’est te donner les moyens d’avoir un métier de secours quelle que soit la voie que tu choisiras dans quelques années. J’ai raison, non ?

Je hochai la tête sans un mot.

– Alors puisque ça a l’air de te convenir, ce qu’on fera, c’est que je te prendrai avec moi le matin au garage, comme aujourd’hui, et je te formerai tous les jours de la semaine pendant les vacances. Je t’apprendrai ce que je sais, petit à petit. L’après-midi, tu pourras rester tranquillement à la maison, ou faire ce que tu as à faire. Et de toute manière, le dimanche, tu auras ta matinée pour aller au lac si tu en as envie. Ça te va ?

Nouveau hochement de tête silencieux. Adieu les baignades quotidiennes. Mais comme je vous le disais, oncle Mort était décidément un homme prévenant. En dépit de la déception suscitée par ces belles matinées désormais passées entre les quatre murs de l’atelier plutôt que sur les rives de Swan Lake, je lui en étais reconnaissant.

– Et Josh ? demandai-je tout à coup.

– Eh bien quoi, Josh ?

– Est-ce que tu vas lui apprendre la mécanique, à lui aussi ?

Oncle Mortimer eut soudain un soupir embarrassé, hésita à répondre, puis finit par invoquer un prétexte que je savais fallacieux.

– Il est encore un peu jeune, on verra ça plus tard. On a le temps. Et puis, il n’est pas comme toi, il…

Avisant mon regard interrogateur, il hésita une nouvelle fois.

– Oui, tu sais… il… enfin, j’ai peur que ce ne soit pas pour lui, en somme. Toi, tu es un petit gars débrouillard, je sais que tu adoreras trifouiller les moteurs ! Lui… je ne crois pas vraiment que ce soit son truc, tu comprends ?

Il me sourit de bon cœur, mais je devinais ce qu'il n'osait pas clairement me dire, pour ne pas me causer de peine : que Josh était différent à ses yeux, qu'il le soupçonnait d'être un enfant un peu attardé.

– Je vais te présenter aux gars du garage, Steeve et Randy, poursuivit-il. Ce sont de braves types, tu verras. Tu pourras toujours leur demander conseil, observer comment ils travaillent, même les jours où je ne serai pas à l'atelier de toute la matinée. Je leur en ai parlé, ils seront ravis de te filer un coup de main. Aujourd'hui, je vais simplement te faire faire le tour du propriétaire, te montrer deux ou trois bricoles histoire que tu te fasses une idée du métier, mais dès demain, on s'y met pour de bon. Ah ! Que je n'oublie pas : à 11 h, je dois passer voir M. Lloyd à la banque, je ne pourrai pas t'emmener avec moi. Alors tu n'auras qu'à aller te balader en ville, et je te récupérerai au garage sur les coups de midi. Ok ? Tiens voilà, on y est.

Le garage appartenait à oncle Mort. Il l'avait racheté à un mécanicien proche de la retraite voilà quelques années et l'avait entièrement retapé. Je me souviens avoir été légèrement déçu en le découvrant. Je ne sais pas pourquoi, je me le figurais plus vaste, plus impressionnant. J'imaginais une de ces grandes concessions *General Motors* ou *Ford*. Non, rien de tout ça. C'était juste un bête atelier aux murs de couleur crème, coincé entre deux habitations, dans une petite rue en pente d'Ellison. Même pas en centre-ville. La façade était constituée d'une large porte métallique à deux vantaux qui donnait directement sur l'atelier, d'une porte piétonne étroite desservant le bureau d'oncle Mortimer et d'une grande baie vitrée aux carreaux épais, maculés de poussière, offrant un semblant de luminosité pâlichonne et derrière laquelle on voyait s'affairer les fameux Randy et Steeve.

– Alors ? Sympa, non ? me lança oncle Mort avec un clin d'œil, comme s'il avait lu ma déception.

Je lui souris et descendis du pick-up, n’osant m’avancer. En nous voyant arriver, Steeve Neill et Randy Howers firent leur apparition, essuyèrent leurs mains barbouillées de graisse et nous saluèrent d’une poigne ferme. Je me rappelle parfaitement ce premier contact désagréable avec le cambouis poisseux. Ça empestait et surtout, ça collait méchamment aux doigts. Je jetai un œil discret à travers le vieil atelier assombri et imprégné d’odeurs fortes et désagréables. Je commençais déjà à regretter d’avoir accepté la proposition de mon oncle, mais je me refusais à jouer les enfants capricieux. Je suivis donc oncle Mort et l’écoutai m’expliquer en long et en large le rôle de chaque poste d’atelier ou les vérifications de base à effectuer sur une voiture en panne.

J’absorbais tout cela d’une oreille des plus distraites, ayant déjà hâte que ne sonnent 11 h. Je me disais que les matinées, désormais, me paraîtraient décidément bien longues. Heureusement pour moi, les journées et les semaines suivantes devaient se révéler moins rebutantes et ennuyeuses que cette première matinée passée au garage familial, au point même de prendre goût, avec le temps, à ce petit rituel d’apprentissage improvisé…

– 7 –

Onze heures finirent par sonner, à mon grand soulagement, et comme convenu, mon oncle me libéra de mes obligations pour la fin de la matinée. Je quittai le garage les mains dans les poches, la tête emplie d'idées contradictoires, et gagnai le centre-ville – guère étendu – d'Ellison, y flânant sans réel but en attendant que mon oncle ne revienne de sa visite de courtoisie auprès de son banquier.

En ce temps-là, Ellison apparaissait comme une bourgade sans grand intérêt aux yeux du gamin que j'étais. Elle était désespérément quelconque et rigoureusement semblable à n'importe quelle petite ville des États-Unis d'alors, animée d'un esprit de communauté vraisemblablement excessif et d'un repli sur soi qui pouvait faire tiquer. Ellison avait depuis longtemps sombré dans cette espèce de torpeur immuable des villages du Middle West, à laquelle d'aucuns accordent un certain charme désuet.

Il est raisonnable de penser que si j'y retournais aujourd'hui, si j'arpentais à nouveau ses rues, si je redécouvrais ses petits commerces et ses habitations probablement inchangées – ou si peu –, la nostalgie s'emparerait de moi, et je ne verrais au travers de cette bonne vieille ville qu'un havre de sérénité paisible où la vie s'écoule lentement et où il y fait bon vivre et se laisser porter. Oui, peut-être ce sentiment-là prédominerait-il dans l'esprit du septuagénaire que je suis devenu, mais en 1953, du haut de mes douze ans, ce que je souhaitais si ardemment était tout différent.

Au fond de moi, je rêvais de voir s'y dérouler un événement inattendu, qui aurait chamboulé le cours placide des choses. Mais pour mon malheur, rien ne se produisait jamais à Ellison. Qui plus est, l'été approchant, ses rues se vidaient davantage encore, nombre d'habitants émigrant le temps des vacances vers des régions plus propices aux plaisirs

estivaux. Aussi était-ce sans guère d'enthousiasme que je longeais nonchalamment ses rues, réprimant tant bien que mal mon ennui grandissant, jusqu'à atterrir dans le quartier où l'on trouvait la merveilleuse boutique de M. Marsh…

Fletcher Marsh était sans doute le vieux bonhomme le plus apprécié des gamins d'Ellison et ce, pour une raison simple : il tenait l'unique magasin de bonbons, chocolats et autres confiseries de la ville. Autant vous le dire : voilà un homme béni et adulé par tous les marmots du coin. Certains enfants, ceux dont les parents étaient aisés, n'hésitaient pas à y faire un saut au moins une fois par jour afin d'y acheter leur friandise préférée. Josh et moi, du vivant de notre père, ne pouvions nous permettre de nous offrir quelque sucrerie acidulée qu'une fois par semaine – voire parfois, par mois, lorsque les temps étaient plus durs pour nous. Et depuis le drame, je n'y avais plus mis les pieds une seule fois.

Son magasin avait tout de ces commerces de l'ancien temps, tout en boiseries, avec de larges pans vitrés, et des écritures stylisées, un rien désuètes, de couleur dorée. Sur les présentoirs, derrière la vitre, des bocaux en verre où s'amoncelait une myriade de bonbons. Il y en avait de toutes sortes, que ce soit de par leurs formes ou leurs couleurs ; un paradis rêvé pour les mouflets et les dentistes. Plus au fond, sur le côté, des plaquettes de chocolat s'entassaient, n'attendant que d'être dévorées, des yeux tout d'abord. Lorsqu'on collait son nez à la vitre, depuis l'extérieur, on pouvait apercevoir le brave M. Marsh aller et venir, toujours affublé de son sempiternel tablier blanc. L'homme devait, supposait-on entre gamins des rues, goûter pas mal à sa marchandise, à en juger par son ventre bien portant. Et cela nous faisait rire.

C'était un personnage naturellement jovial, que l'on pouvait surprendre à siffloter gaiement, même seul dans sa boutique, et avec ça,

toujours aimable avec tout le monde, même lorsqu'un enfant indécis passait vingt minutes à ne choisir qu'un simple sucre d'orge. Je m'étais convaincu que passer le plus clair de son temps en pareil endroit, entouré de tant de merveilles, devait forcément agir sur le tempérament et rendre en permanence heureux. J'ignorais qu'en réalité, M. Marsh était contraint de s'occuper, le soir venu, de sa malheureuse épouse Matilda, atteinte d'un cancer avancé depuis de longs mois. La pauvre femme avait certes été en rémission au début du printemps, à en croire le docteur Henry Grant, mais depuis les premiers jours de juin, le « crabe » avait brutalement refait parler de lui, revenu en force, gonflé d'une vie néfaste...

Je poussai la porte du magasin et une petite clochette se mit à tintinnabuler. Là, je me heurtai à une femme sortant de la boutique et fus à deux doigts de me retrouver le nez collé à sa poitrine. Situation pour le moins embarrassante, vous en conviendrez ! Elle me toisa d'un air à la fois réprobateur, mais aussi presque amusé :

– Eh bien, jeune Gilligan, regarde devant toi, veux-tu ?

– Oh ! Pardon ! m'empressai-je de bafouiller, empourpré. Bonjour, Mme Case. Salut, Lena ! ajoutai-je, davantage encore pétri de honte en constatant que sa fille se tenait derrière elle. Lena était sur le point d'éclater de rire.

– Je suis sincèrement navrée pour ton pauvre père, dit aussitôt Mme Case, recouvrant un air affecté. C'était un homme bien, c'est vraiment triste ce qui lui est arrivé.

– Oui, madame. Merci madame, c'est gentil.

– Est-ce que ton frère Josh et toi êtes heureux avec votre oncle et votre tante ? Est-ce qu'ils s'occupent correctement de vous ?

– Oui, madame, très bien. On ne pouvait rêver mieux.

Je tâchais de me montrer le plus courtois possible, mais j'avais hâte que prenne fin cette conversation. La plaie était trop vive, la brûlure trop récente pour en parler sans que le chagrin ne me remonte brutalement à la gorge. Mme Case dut le ressentir car elle conclut par ces mots :

– Bon, tant mieux. C'est très bien. Simon, si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais que les Dames de la Paroisse font toujours leur possible pour aider ceux qui en éprouvent la nécessité, alors si jamais tu avais le moindre souci, tu peux venir nous trouver. Quoi que ce soit, je le répète. N'hésite pas, surtout !

– Je m'en souviendrai, merci madame, répondis-je gauchement.

Elle s'apprêtait à s'éloigner, précédant sa fille qui me lançait des clins d'œil amusés, puis Mme Case leva sur moi un regard des plus curieux :

– Et avec ta grand-mère, comment est-ce que ça se passe ? Je veux dire… rien d'inhabituel ? Tu t'entends bien avec elle ?

La question me surprit grandement, et elle dut lire cette sincérité dans mon regard incrédule.

– Inhabituel ? Non, rien. Tout va pour le mieux.

– Bien, fit-elle d'un air singulier, pensif. Bien, très bien. Je regrette, Simon, nous devons nous en aller, à présent. Tu viens, Lena ? Bonne journée, Simon, et surtout, transmets toutes mes amitiés à Elena et Mortimer.

– Ce sera fait, madame, merci.

– Je peux rester un moment avec Simon, maman ? demanda la jeune fille.

Sa mère la considéra un instant, puis son regard se porta sur moi, me dévisageant à mon tour, et enfin revint à sa fille.

– Oui… Oui, naturellement, ma chérie, tu peux tenir compagnie à ton ami. Mais sois de retour à temps pour le déjeuner, c'est compris ?

Lena hocha la tête et, en bonne petite fille sage, sourit à sa mère, qui s'éloigna d'un air entendu.

– Tu allais quelque part ? me demanda Lena.

– Non, pas vraiment. Je pensais faire un tour chez M. Marsh, histoire d'acheter des bonbons pour Josh… et pour moi si j'ai assez (disant cela, je palpai la menue monnaie dans le fond de ma poche).

– Alors, faisons ça ! s'exclama Lena en m'entraînant à l'intérieur avec enthousiasme.

Le vieux M. Marsh releva la tête, fronça les sourcils en apercevant Lena puis, d'un air facétieux :

– Tu as déjà fini tout ton sachet de confiseries, jeune fille ? J'imagine qu'ils étaient à ton goût, dans ce cas. Tu me rassures !

Lena sourit de ses belles dents blanches et, du coude, me poussa en avant :

– Mais non, M. Marsh, ne vous moquez pas ! J'accompagnais Simon, il a envie de se faire plaisir.

– Simon Gilligan… marmonna le vieux commerçant en quittant son comptoir, tout en rajustant ses lunettes. J'ai appris pour ton pauvre père, c'est très triste. Oui, très triste, vraiment…

– Merci, M. Marsh, dis-je simplement.

Les gens d'Ellison étaient bien gentils de tant se soucier de notre douleur, à Josh et à moi, mais chaque fois que je croisais l'un de ces visages contrits, cela me rappelait toujours plus durement combien notre perte et notre chagrin étaient grands. Je fis un effort surhumain pour retenir mes larmes et ne pas quitter la boutique en courant. Si je me montrais aussi courageux, c'était, je dois le dire, pour Lena…

Lena Case ne comptait pas parmi les filles les plus populaires de l'école d'Ellison – ni même parmi les plus jolies, du reste –, mais c'était à

mes yeux, clairement, la plus *particulière*… Elle avait sur le visage de ces petites taches de rousseur qui lui conféraient un air un rien espiègle, et aussi ces adorables fossettes lorsqu'elle souriait… Et elle souriait souvent ! Et surtout, elle était toujours la première à accepter de jouer aux jeux de garçons, auxquels toutes les autres filles de l'école se gardaient bien de participer. Lena, elle, s'en donnait à cœur joie, et n'était pas la dernière à la course à pied, ni même, ma foi, à la lutte. Un vrai garçon manqué !

Je m'étais fait le serment qu'un jour, lorsque je deviendrais grand, je me marierais avec elle. Je ne peux m'empêcher de sourire aujourd'hui en repensant à ces tendres promesses que se font les enfants et qui, évidemment, ne sont jamais tenues, la vie en décidant tout autrement. Mais en 1953, tout naïf et innocent que j'étais, j'en étais pleinement convaincu : un jour, je n'en démordais pas, j'épouserais Lena Case et nulle autre…

– Alors, mon garçon ? m'interpella M. Marsh, me tirant de ma rêverie. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Ah ! J'ai reçu à nouveau de ces sucres d'orge que tu aimes, à la cerise. Ça te tente ?

– Eh bien… fis-je en extirpant la maigre monnaie de ma poche, je ne sais pas trop, je comptais acheter quelque chose à Josh, d'abord.

M. Marsh me considéra d'un air grave. Ses sourcils broussailleux se touchèrent pratiquement, esquissant une sorte de grosse chenille poilue qui se tortillait au-dessus de ses yeux marron.

– Mon bonhomme, me dit-il, je vois que tu as bon cœur. C'est très généreux de ta part de songer à ton petit frère avant toi-même. Alors écoute, voilà ce que je te propose : choisis quelque chose pour Josh, et aussi quelque chose pour toi. C'est la maison qui te l'offre.

– Oh non, M. Marsh, je ne peux pas…

– Non, on ne discute pas, mon garçon ! Ici, considère que tu es sur mon navire, et il n'y a qu'un capitaine à son bord : moi ! Qu'est-ce qui te

fait sourire comme ça, jeune fille ? demanda-t-il d'un air faussement courroucé.

– Oh rien, M. Marsh, dit Lena, amusée. C'est juste que pendant un instant, je vous imaginais en capitaine pirate…

– Eh, pardi ! Et pourquoi pas ? Bien sûr que j'aurais pu être un grand et redoutable flibustier ! Tu en parles à ton aise, jeune demoiselle, mais sache que c'était précisément mon deuxième choix de vie quand j'avais ton âge ! Hélas, les places se faisaient rares, le métier se perdait, que veux-tu ! Et je préférais de toute manière les sucreries !

Lena éclata de rire. Un rire clair, sonore, empreint de gaieté et d'innocence. Un rire merveilleux. Et de la voir rire ainsi me fit sourire également. C'était plus fort que moi. Cette fille avait toujours su, sans toutefois rien faire pour cela, me mettre du baume au cœur. Lena et moi nous étions toujours bien entendus. Mais depuis la mort de mon père, nous étions amenés à devenir de plus en plus proches. Cela avait resserré nos liens. Je crois pouvoir affirmer qu'elle aussi, en ce temps-là, devait éprouver quelque sentiment à mon égard, même si ni elle ni moi n'osions mettre un nom sur ce sentiment…

– 8 –

Quelque vingt minutes plus tard, nous ressortîmes de la boutique de M. Marsh. J'avais presque réussi à atténuer la grisaille poisseuse qui obscurcissait mon cœur depuis plusieurs jours. Cela ne devait pas durer. À peine avions-nous parcouru une trentaine de mètres que le garçon voisin de Lena, Burt Randall, nous accosta dans la ruelle. Il était, comme à l'accoutumée, accompagné de sa piètre bande de gros bras, qui se surnommaient eux-mêmes les « Cogneurs ». Ça vous donnait déjà un aperçu de leurs occupations pour tuer le temps. Et de leur niveau intellectuel.

J'imagine aisément que dans toutes les écoles de tous les villages et villes du monde, il y a un Burt Randall. La brute épaisse, le caïd de l'école, plus gros, plus fort et plus développé physiquement que tous ses petits camarades. Celui qui impose sa loi, qui terrorise ses congénères, même plus âgés que lui. Celui dont on a forcément eu vent avant même de poser le pied dans la cour de l'école, lors de notre premier jour. Celui dont les générations futures d'écoliers parlent comme d'une légende, celui dont elles se souviennent sans même l'avoir connu, de par cette singulière transmission orale, presque tribale. Eh bien, le nôtre, à Ellison, c'était Burt.

Burt était le fils du boucher d'Ellison, Nick Randall, et ressemblait de façon troublante à son paternel. Lequel ressemblait de façon troublante à sa marchandise. Gros, joufflu, la peau couperosée et très blanche, les cheveux rouquins frisés et pas mal de kilos qui n'auraient demandé qu'à se faire la malle. Avec un tel faciès, s'il n'avait été la brute de l'école, il en aurait sans nul doute été le souffre-douleur.

– Salut Lena, lança Burt en me toisant d'un œil torve. Avec les copains, on allait flâner en ville, ça te dit de te joindre à nous ?

– Non, pas vraiment, Burt, merci. Je me promenais avec Simon. J'allais rentrer, de toute manière.

Lena Case devait être l'une des rares, à l'école d'Ellison, à ne pas craindre ce lourdaud mal dégrossi de Burt Randall. Moi-même, je n'étais guère – enfin, moins que d'autres, en tout cas – impressionné par ses manœuvres d'intimidation savamment orchestrées. Du reste, je dois l'admettre, Josh et moi étions rarement la cible directe du caïd. Mais ce jour-là, la donne pouvait bien changer. J'étais en compagnie de Lena, et je percevais dans le regard sournois du rouquin que cela lui déplaisait considérablement.

– Tiens ? finit-il par lâcher. Gilligan ! Comment va ton demeuré de frangin ?

– Josh va bien, répondis-je d'un ton cassant. Et je te signale qu'il n'est pas demeuré.

Le costaud laissa éclater un rire tonitruant. Ses vassaux lui firent écho et s'esclaffèrent également.

– Bah, en tout cas, s'il est pas demeuré, c'est vachement bien imité, je trouve. Moi, je dirais qu'il est juste bon à enfermer. Eh, Lena ! Tu devrais pas traîner avec ce gars-là, il porte malheur !

– Qu'est-ce que tu racontes, encore ? Pourquoi tu dis ça ? s'indigna-t-elle.

– Bah ouais, t'as vu ce qui est arrivé à son vieux, non ? Je serais toi, je me tiendrais loin de ce corbeau. Des fois que sa poisse s'abatte sur toi…

Soudain hors de moi, je sentis tout mon corps se raidir. Je m'apprêtais à lui faire savoir ma façon de penser mais Lena, devinant ma colère, me devança et sa réponse me stupéfia :

– Qu'est-ce que tu peux décidément être idiot, Burt Randall ! T'es sûrement encore plus bête que t'es gros. Et si t'as si peur que Simon porte

la guigne, tu devrais t'écarter de notre chemin, t'es pas à l'abri, à cette distance !

Un instant décontenancés, les sbires de Randall ne purent s'empêcher de pouffer mais le costaud, furibond, leur intima le silence d'un simple regard. Désarçonné par cette pique, il fut incapable de trouver à répliquer et frémit de fureur. Lena me prit la main et m'encouragea à passer au travers du groupe d'un air détaché. Sans même avoir à me retourner, je sentais la rancune couver en cette brute épaisse, et je savais qu'il n'en resterait pas là. À ses yeux, désormais, lui et moi étions en guerre, et il ne me ferait pas de cadeau. Mais pour l'heure, Lena m'avait évité une belle bagarre – et probablement une jolie correction, seul contre cinq ! –, et je fus admiratif de son sang-froid et de son courage. Je vous l'avais bien dit, cette fille était décidément unique !…

– 9 –

Comme je le pressentais, la rancœur de Burt ne devait pas s'assagir de sitôt. Le dimanche suivant, à peine deux jours après cette rencontre amicale, Josh et moi revenions d'une escapade en ville, à vagabonder en attendant le déjeuner. Pour une fois, pêcher ne nous disait rien. Nous nous apprêtions à reprendre le chemin du retour lorsque Randall et sa bande firent irruption sur notre chemin, nous barrant le passage.

– Hé, les siamois, lança le gros Burt d'un air goguenard. Tout va comme vous voulez ?

– Ça va, Burt, répondis-je prudemment, écartant légèrement Josh du champ de vision du taureau rouquin.

– Les gars, ricana l'autre, l'air mauvais, en se tournant vers ses comparses, vous leur avez pas parlé du péage, à ces petits morveux ?

– Du péage ?

– Ouais… Pour venir flâner dans ma ville, faut s'acquitter d'un droit de péage. Et c'est deux dollars. Pour chacun d'entre vous.

– Désolé, Randall, dis-je en faisant mine de reprendre ma route sans faire de vagues, Josh sur mes talons, j'étais pas au courant. De toute manière, j'ai pas deux dollars à te filer. Et c'est aussi notre ville, au cas où tu l'aurais oublié !

L'autre me décocha un regard noir et se planta devant moi.

– Alors, m'est avis qu'on va te filer une leçon, Gilligan. Pour te rendre service. Comme ça, le prochain coup, t'oublieras pas ce que tu me dois.

Avec le recul des années, on en vient à se dire que des Burt Randall, on en rencontre toute sa vie. Le genre de gars qui n'attend qu'un infime prétexte pour se défouler sur vous. Quelquefois, ça pouvait être

physiquement, comme avec le rouquin d'Ellison, et de temps à autre, c'était un petit chef de bureau tyrannique qui ne pouvait pas vous voir en peinture, ou une nana névrosée qui vous faisait casquer pour toutes les vacheries des autres mecs qu'elle avait mis dans son plumard avant vous… Avec l'expérience, on apprend – disons, plus ou moins – à esquiver les coups fourrés de tous ces tordus. Mais pas ce jour-là. Ce jour-là, le bison Burt et ses quatre acolytes nous avaient coincés...

Je pouvais toujours tenter de prendre la fuite, et d'ailleurs je me serais peut-être montré assez agile et vif pour leur échapper, mais je savais que Josh, plus jeune, ne pourrait pas me suivre assez rapidement. Et, pour une raison que j'ignorais, j'avais le sentiment très net que c'était précisément à lui qu'ils en voulaient. Josh se montrait toujours trop calme, trop rêveur, trop taciturne. À leurs yeux, et dans leur cerveau étriqué, c'était déjà le signe d'une débilité profonde à laquelle ils se proposaient de remédier à coups de pied et à coups de poing. Thérapie ingénieuse et vraisemblablement d'une efficacité remarquable, puisqu'il faut croire qu'elle est souvent appliquée…

– Bon, tu veux quoi, Burt ? tentai-je malgré tout, sans grande conviction.

– Tu sais quoi, le siamois ? P'têt' bien qu'on vous cassera pas la tête, à toi et à ton taré de frangin, si tu nous racontes la merveilleuse histoire de Pinocchio…

– Hein ? Mais de quoi tu parles ?!

– Tu sais bien, votre Pinocchio de père qui s'est pris pour une bûche et a cru marrant de se jeter sous la scie ! Si tu nous racontais un peu ça, qu'on rigole ?

Là, c'était la plaisanterie de trop. Même pour ce sac à graisse de Burt. Mon sang ne fit qu'un tour. Je sentis une rage animale me monter

brutalement au front. Et ces sales petits merdeux qui se marraient ! Ils avaient beau être près d'une demi-douzaine, si j'étais vif, j'en étalerai bien deux ou trois avant d'en prendre plein la figure ! Sans vraiment réfléchir, je me ruai sur eux et flanquai le premier d'entre eux à terre. Il fit un roulé-boulé au sol et sa tête heurta un bidon métallique vide. Le second reçut mon poing en pleine mâchoire et tomba à la renverse. Deux autres se jetèrent aussitôt sur moi et m'empoignèrent pour m'immobiliser, tandis que Burt me chargeait – un vrai taureau, je vous le disais !

Josh, trop petit pour se battre « à la loyale », avait bondi sur les épaules de celui qui maintenait son bras autour de mon cou, enserrant douloureusement ma gorge. Il s'agrippait à lui de toutes ses forces et martelait son visage de coups pour le contraindre à lâcher prise. Au prix d'un violent effort, je parvins enfin à me dégager de cet étau, mais pas assez rapidement pour réussir à esquiver l'assaut furieux du rouquin. Je reçus son crâne dur en plein dans l'estomac et m'écroulai lourdement en arrière, le souffle court. J'eus l'impression de m'être pris une charge de bélier dans le ventre. Ou une boule de bowling. L'espace d'un instant, tout, autour de moi, se mit à tanguer. Cette sensation de vertige me plongea dans les méandres d'un épais nuage blanc. Penché au-dessus de moi, Burt Randall jubilait tandis que Josh était écarté sans ménagement puis poussé dans un fatras de déchets et de cartons.

– T'espérais quoi, l'asticot ? me lança Randall. Nous foutre une trempe ? À nous cinq ? T'es encore plus givré que je le pensais, mon vieux… Et fais soigner ton débile de frangin, ça s'arrange pas ! Quel taré ! C'est qu'il m'a presque mordu, ce con !...

Il prit soin de conclure notre chaleureuse accolade par quelques coups au visage puis dans les côtes, pour faire bonne mesure. Les oreilles bourdonnantes, la respiration sifflante, j'entendais, au travers d'un brouhaha

étouffé, la meute enragée qui s'éloignait impunément, s'esclaffant et braillant. Quelques gouttes de sang s'attardaient dans ma bouche, que je crachai aussitôt. Des douleurs chaudes, lancinantes, s'éveillaient dans tous mes membres. C'était la première fois que je prenais une telle raclée. En fait, à bien y réfléchir, c'était la première fois que je me battais…

– S'il n'y avait eu que toi et moi, gros lard, maugréai-je, assis sur mon séant, époussetant mes vêtements tachés et déchirés, tu ne t'en serais pas tiré à si bon compte, je te le garantis…

Je séchai les quelques larmes de douleur et d'impuissance amère qui couraient sur mes joues. Je cherchai Josh des yeux, qui s'extirpait de débris et d'un tas de vieilles cagettes, et tâchai de me remettre sur mes jambes. Sitôt debout, une douleur fulgurante me vrilla la cheville à en hurler et me fit retomber à genoux. Je grimaçai en sentant sous mes doigts un élancement douloureux. Ma main effleura à peine mon pied gauche, et sans même avoir à m'appuyer dessus, je sus que quelque chose n'allait pas. Impossible de marcher, impossible même de me lever. Et nous étions à près d'un kilomètre et demi de la maison. C'était la guigne.

– Oncle Mort va nous passer un de ces savons ! dis-je, inquiet, à Josh. Les bleus et les habits déchirés, ça il pourra sûrement le comprendre, mais si je me suis pété la cheville, il va pas aimer ça. Et puis, ça fera des frais chez le toubib… Bon sang, quelle galère ! Et comment on va rentrer, maintenant ?

Mais Josh semblait aussi imperturbable que d'ordinaire. Je dois avouer que moi-même, il m'arrivait d'être surpris par ses réactions. Ou plutôt, par son absence de réactions…

– Josh… Écoute-moi, d'accord ? Va, essaie de trouver quelqu'un qui pourra nous aider et nous ramener à la maison, tu peux faire ça ?

Il me considérait toujours fixement, contemplant sans ciller mon pied qui enflait peu à peu. Puis il s'avança et s'accroupit à mes pieds.

– Bon sang, Josh, t'attends quoi ? Ça fait un mal de chien, je te signale ! Fais comme je t'ai dit : essaie de trouver du secours ! J'arriverai pas à marcher, je pourrai pas rentrer à la maison si tu ne m'aides pas ! Tu m'écoutes, dis ?

Pour toute réponse, il enserra ma cheville de ses deux mains et une sensation indicible de brûlure m'envahit, se répandant dans tout mon corps. J'eus soudain l'impression de prendre feu, d'avoir plongé mon pied tout entier dans un chaudron empli de braises ardentes ou une bassine d'eau bouillante. Je poussai un long cri tandis que son regard vide, inexpressif, pénétrait le mien. Aussitôt, je fus comme hypnotisé, fasciné par ses yeux arborant un éclat que je ne leur connaissais pas, et mon cri s'éteignit.

– Mais qu'est-ce que tu… ? balbutiai-je d'une voix atone.

Je ne pus en dire davantage. J'étais comme engourdi, englué dans un rêve. Je ressentais toujours intensément la brûlure, tant celle-ci était vive, mais la douleur en elle-même s'atténuait, faisant place à une sensation chaude et apaisante. C'était à peine si je sentais les mains de mon frère fermement plaquées sur ma cheville. Toute ma jambe, désormais, était comme atrophiée, inerte, et paraissait irradier d'une chaleur extrême. Je ne pouvais plus remuer, je ne pouvais plus parler. Je ne voyais plus que ces yeux qui s'ancraient en moi avec intensité. Proches, tout proches. Ces yeux empreints de cette lueur étrange, et qui me fixaient, me fixaient, me fixaient…

Josh se remit sur ses jambes. Incrédule, je le dévisageai, bouche bée. Il me fit signe de me relever à mon tour. Sans vraiment savoir pourquoi, je lui obéis sans un mot. Encore craintif, je me redressai très lentement, sans brusquerie, n'osant poser mon pied meurtri sur la terre ferme. Avec la

même prudence, je me risquai à m’appuyer dessus. À ma grande surprise, nulle douleur ne me foudroya. Je m’appuyai sur ma jambe un peu plus encore, fis quelques pas timorés, m’armant de précaution. Toujours aucune douleur. La cheville avait désenflé. La foulure s’était résorbée. C’était inconcevable !...

Je me tournai, hagard, vers mon frère et son visage n’exprima qu’une vague satisfaction. À la suite de quoi il emprunta le chemin de la maison, le plus tranquillement du monde. Je lui emboîtai le pas docilement, tel un automate, perplexe et désabusé, la tête emplie de questions…

– 10 –

Lorsque nous regagnâmes la maison, je baignais encore dans une confusion extrême. Josh se faufila à l'intérieur, comme si de rien n'était, et je pus entendre tante Elena l'accueillir avec des mots gentils et quelques embrassades. Quant à moi, je restai au-dehors, assis sur le perron, totalement déboussolé. J'avais grand besoin de reprendre mes esprits, de comprendre ce qui venait de se passer.

– C'était la première fois ?

Grand-mère Lisbeth, dans son inusable fauteuil à bascule, me fixait d'un air malicieux. Je n'osai tout d'abord affronter le gris pâle de ses yeux, puis me risquai à lever sur elle un regard interrogateur.

– Je te demandais si c'était la première fois, répéta-t-elle. À voir ta tête, mon petit, on jurerait que oui.

– La première fois que quoi ? demandai-je, hésitant. Je ne comprends pas…

Je la vis lever le nez et observer les nuées cotonneuses qui s'agglutinaient à l'est. Puis son regard cendré se tourna de nouveau dans ma direction et elle me sourit.

– Allons, viens ! Rentrons, Simon, le ciel se couvre. Les nuages s'amoncellent, je n'aime pas beaucoup ça. On va sûrement avoir un bel orage, cet après-midi...

Au cours du repas du déjeuner, je ne pouvais détacher mes yeux de Josh. Lui avait le nez dans son assiette et ne se préoccupait de rien ou presque de ce qui l'entourait, ainsi qu'à l'accoutumée. Je m'efforçais de comprendre qui était réellement mon petit frère, *ce qu'il était*. J'essayais désespérément d'interpréter ce qui m'était arrivé, ce que Josh m'avait fait. Assise tout au bout de la table familiale, grand-mère Lisbeth ne me quittait

pas du regard, elle non plus. Et, sans même que ses lèvres ne la trahissent, je savais qu’elle me souriait...

– 11 –

Les jours suivants, j’avais entrepris de réfléchir très sérieusement à ce qui s’était passé. J’échafaudais des hypothèses – la plupart, loufoques –, je passais en revue toutes les explications imaginables. Je jouais les détectives privés, à l’image des héros de mes lectures. Néanmoins, aucune d’entre ces théories farfelues ne me convainquait pleinement. Il me fallait le reconnaître : je faisais chou blanc…

Qui plus est, l’insondable mystère qui entourait mon jeune frère n’était pas ma seule préoccupation. Un autre épineux problème se dressait devant le valeureux apprenti détective que j’étais alors : quelqu’un nous en voulait, à Josh et à moi, et ce quelqu’un n’était évidemment autre que cette brute sans cervelle de Burt Randall. Ce lourdaud avait beau porter un nom digne d’un héros de western, il n’avait rien d’un défenseur de la veuve et de l’orphelin. Bien au contraire, le gros Burt n’était finalement heureux que lorsqu’il lui était donné l’occasion de martyriser son prochain. Et je me fis la promesse muette, dès lors, que son prochain, justement, ce ne serait pas moi, et encore moins Josh ! Si besoin en était, je garderais sur moi de quoi nous défendre ; une ceinture de cuir – de celles avec une grosse boucle métallique – ou même un gros caillou dans une chaussette, mais jamais plus ce sac de viande ne nous flanquerait de dérouillée. Ça non alors, pas question !

Je me suis toujours demandé ce qui pouvait se passer dans la tête d’un garçon comme Burt. Pourquoi ce besoin systématique de se montrer aux yeux de tous comme le plus fort, de s’entourer de vassaux soumis et hypocrites ? Pourquoi cette soif irrépressible d’être à ce point craint de ses semblables ? D’aucuns vous diront que c’est probablement pour combler un manque manifeste d’assurance ou pallier un complexe trop obsédant. Ou

encore, plus simplement, par pure méchanceté. Je reste pour ma part persuadé que, dans le cas de Burt, cette colère était davantage une forme de désespoir, un appel de détresse envers une seule personne afin de susciter son intérêt : Lena Case.

Lena et lui étaient voisins depuis toujours. Lena avait un an de moins que Burt et moi. Comme je vous le laissais entendre un peu auparavant, ce n'était pas forcément la fille que l'on remarquait en premier dans toute l'école, mais Lena était de celles qui peuvent aisément vous faire chavirer le cœur. Burt la côtoyait depuis la petite enfance, et malheureusement pour lui, jamais Lena ne lui avait réellement prêté attention. Et il comprenait pourquoi. Ou, tout du moins, il croyait comprendre, lorsqu'il se contemplait dans la glace, seul dans sa chambre, le soir. Sans doute devait-il se lamenter et se maudire d'être ainsi ; gros, laid et plutôt stupide, tellement insignifiant aux yeux de la belle Lena. S'infliger jour après jour un tel supplice psychologique devant son reflet, et ce depuis si longtemps, aurait rendu fou et désespéré n'importe qui…

J'imagine qu'il devait ne songer qu'à elle, du soir au matin. Burt n'avait jamais réussi à attirer l'attention de Lena autrement que par ses continuelles démonstrations de force et pourtant, plus il en faisait usage, plus il la répugnait. Si, à cette période de ma vie, j'avais réfléchi à cela, je l'aurais pris en pitié davantage que je ne l'aurais détesté, en dépit de ses frasques et de ses mauvais coups. En dépit même de ce qu'il avait osé proférer sur mon père, et de ses plaisanteries cruelles. En fin de compte, Burt n'avait pas réellement un mauvais fond. Ce n'était rien de plus qu'un gamin paumé et solitaire, qui n'avait d'autres amis que ceux à qui il inspirait la crainte…

C'est en me remémorant mes sentiments à cette époque que je prends conscience que je n'étais guère plus nuancé que lui dans ma façon de

raisonner. Moi non plus, je ne faisais pas dans la demi-mesure. Oh, bien sûr, je n'étais pas aussi démonstratif que Burt, loin de là, mais je ne cherchais pas à en savoir plus sur lui, ni à comprendre qui il était véritablement…

Tout cela m'apparaît tellement plus évident aujourd'hui que ça ne l'était alors. Le regard sur les choses change avec les années et le recul lié au temps qui passe… Et puis, quelqu'un qui porte un nom de héros de western ne peut pas être foncièrement mauvais, n'est-ce pas ?

– 12 –

Douglas Moriarty officiait à Ellison pour le compte du Service National des Forêts. La Forêt Nationale de Flathead, au pied de laquelle se nichait la petite ville, abritait bon nombre d'animaux sauvages et était considérée comme un site naturel protégé. Moriarty, natif d'Ellison, était un ancien shérif adjoint du comté de Lake. Quinze ans auparavant, il avait quitté Polson et délaissé l'uniforme des forces de l'ordre pour celui de garde forestier. Il était secondé par Mark Mills, un jeune gars plein de bonne volonté mais pas forcément des plus malins. À eux deux, ils remplissaient également les fonctions de garde-pêche et de garde-chasse, à l'occasion. Avec les gamins du coin, on se demandait en plaisantant si ce n'était pas également eux qui distribuaient le courrier, livraient les bouteilles de lait et ramassaient les poubelles. On les appelait entre nous « les hommes à tout faire ».

J'ai gardé de lui, à l'époque où se déroule cette histoire, l'image d'un homme assez âgé, que l'on aurait *remisé* – pardon, mis à la retraite – depuis bien longtemps dans d'autres villes. Mais pas à Ellison. Les gens l'appréciaient et connaissaient son passé aux côtés du shérif du comté. Aussi, son uniforme, même de simple garde forestier, symbolisait-il une certaine autorité, bien que la respectabilité de Doug Moriarty eût pu suffire à désembrouiller n'importe quelle situation : une querelle de voisinage, un chien mené par erreur à la fourrière. Les grands bouleversements qui secouaient Ellison, en somme…

Il conduisait, me semble-t-il, une de ces vieilles fourgonnettes Ford Model A du début des années trente, aux essieux hurlants, que l'on ne voyait plus guère que dans les vieux films en noir et blanc. On l'apercevait toujours avec sa casquette vissée sur la tête et ses lunettes toutes rondes sur

le nez. Un nez d'ailleurs assez proéminent, qui surmontait une grosse moustache grise et touffue. On disait de lui qu'il était le sosie, en plus vieux, de *Groucho Marx*. Ou encore qu'il s'était collé la queue d'un fox-terrier sous le pif. C'est drôle comme les enfants peuvent être moqueurs, voire méchants. Que diraient les jeunes d'aujourd'hui en voyant le vieux bonhomme que je suis devenu ?

Ce soir-là, Doug Moriarty en avait terminé avec son service et vint se garer, ainsi que tous les soirs depuis la mort de sa femme, sur le parking presque désert d'un des deux seuls cafés-restaurants de la ville, le *Two Lakes' Dinner*. Le *Two Lakes* était tenu par Ned et Priscilla Wilson depuis près de quarante-cinq ans. Un établissement des plus ordinaires, et même un peu terne pour l'époque, mais que l'on trouverait au contraire, aujourd'hui, tout ce qu'il y a de plus délicieusement rétro et ô combien représentatif des années cinquante.

J'ignore si ce vieux café existe toujours, et si oui, s'il a changé d'apparence. Néanmoins, s'il est demeuré tel que ma mémoire me le restitue, je gage qu'il doit attirer bon nombre de touristes, curieux de découvrir ce pan emblématique de l'Amérique d'après-guerre. Mais en 1953, sa seule particularité était que Ned servait en salle et au comptoir, et que Priscilla était aux fourneaux, chose inhabituelle en ce temps-là. Ned et Doug avaient grandi ensemble à Ellison et étaient amis depuis l'enfance. Priscilla, quant à elle, était originaire d'une petite ville du Nebraska dont j'ai oublié le nom.

Doug Moriarty vint s'asseoir à sa table habituelle après avoir salué son vieil ami d'une solide poignée de main. Ned, sans même s'enquérir de sa commande, lui apporta le plat du jour et s'assit en face de lui tandis que Doug attaquait son repas d'un air absent.

– Ça n’a pas l’air d’aller très fort, c’est toujours tes fichues migraines qui te foutent en rogne, Doug ?

– Non, même pas. Pas ce soir, en tout cas. J’ai du bol, elles me laissent un peu de répit depuis quelques jours. Non, c’est…

Il s’arrêta de manger et reposa sa fourchette, observant son ragoût comme s’il y avait soudain découvert des blattes baignant parmi les morceaux de légumes et de bœuf mariné.

– J’ai vu quelque chose qui m’a retourné l’estomac, tout à l’heure, dit-il enfin. Bon Dieu, Ned, je pensais plus voir un truc pareil à mon âge. Comment est-ce que quelqu’un a pu… ?

– Et si tu commençais par me raconter ce que t’as vu ? l’interrompit doucement Ned. Attends, bouge pas, fit-il en se levant, je t’apporte une bière fraîche.

– Prends-en donc une pour toi sur mon compte, Ned, et fais gaffe de pas te faire alpaguer par ta femme.

– Ça va, ça risque rien, elle y voit que dalle et avec le temps, elle devient sourde comme un pot, par-dessus le marché ! répondit Ned en riant.

– Je t’entends, Ned, vieux saligaud ! héla une voix forte depuis les cuisines.

Les deux hommes échangèrent un large sourire, familiers de ces plaisanteries taquines, jeu auquel Priscilla se pliait de bon cœur.

– Alors, reprit Ned Wilson d’un ton grave, c’est quoi ce que t’as vu, au juste ?

– On m’a appelé près de l’ancien entrepôt, tout à l’heure. Tu sais, celui qui est sur la route de Woods Bay, tout à côté de chez les Fester. C’est d’ailleurs Stew Fester qui m’a téléphoné. Apparemment, il y aurait vu des vagabonds, « des types louches », qu’il me dit comme ça. Il m’affirme avoir vu de la lumière dans le hangar. Peut-être une lanterne, ou une torche

électrique. Je lui conseille d'appeler plutôt le bureau du shérif, il me répond qu'à cette heure-ci, personne n'irait voir sur place. Sur le moment, je rouspète un peu, tu me connais. Mais bon, après tout, si ça peut rassurer le vieux Stew, pourquoi ne pas y faire un saut, une ronde vite fait avant de venir ici, quoi... On ne sait jamais. Et puis, c'était sur mon chemin, de toute manière. Alors je me pointe à l'entrepôt, je fais un tour rapide. Je vois personne. Par contre, y avait une de ces putains d'odeur, t'imagines même pas, Ned !

– Sans déc' ? Pire que les cuisines de Priscilla ?

– Je t'emmerde, Ned, beugla la voix.

– Non, attends, sois sérieux une seconde, tu veux ? poursuivit Doug d'un air contrarié. Il faisait sombre, j'ai éclairé le recoin où l'odeur était la plus forte. Eh ben, tu te figures pas ce que j'ai vu là-dedans ! Non mon vieux, tu voudras pas le croire !

– Pour ça, faudrait déjà que tu me dises ce qu'il y avait là-bas, tu penses pas ?…

Ned Wilson but une longue gorgée de sa bière et attendit la suite du récit.

– Des dizaines de carcasses de chats, Ned ! reprit Moriarty, l'œil hagard. Et pas que ça ! Y avait aussi des tas de clébards, j'ai même vu un renard et un veau ! Ouais, c'est comme je te le dis : des monceaux de ces bestioles crevées, entassées là comme une… pyramide dégueulasse ! Bon Dieu, je pourrai jamais oublier ça !...

– Entassées ?! Par qui donc ?

– Tiens ! Si je le savais… M'est avis qu'ils devaient pas être là depuis longtemps, mais je dirais quand même bien huit ou dix jours, vu l'odeur. Et puis, avec cette chaleur, je te laisse imaginer comme ça schlinguait ! Bordel, j'ai encore cette puanteur infecte dans le nez. Et tu sais pas le pire : ils

avaient pas juste été entassés, non ! On les avait tous *éviscérés* ! Je te jure, Ned, tous avaient le bide ouvert, avec les boyaux qui se baladaient les uns sur les autres en dégoulinant, tout visqueux et luisants. C'était à gerber !...

– Ben merde alors, commenta Wilson, dont le sourire un rien goguenard s'était brusquement évanoui. Qui est-ce qui pourrait faire une saloperie pareille ? C'est dégueulasse d'infliger ça à ces pauvres bêtes !

Il se frotta le menton, releva son calot taché de graisse, termina sa bière d'une seule rasade et posa la question qui lui brûlait les lèvres :

– Hé, Doug… tu crois quand même pas que ces bestiaux ont été éviscérés vivants, si ?

– Vu la gueule grande ouverte de la plupart d'entre eux, je te parierais que oui. Ils ont dû sacrément déguster, c'est moi qui te le dis ! Certains avaient même la mâchoire écrasée à coups de botte. Une horreur, je te dis !

– Bon sang, je vais pas en dormir de la nuit ! grommela Ned. Mais qui, à Ellison, pourrait faire un coup pareil ? Des gamins, tu crois ?

– Non, objecta Doug. Ça m'étonnerait beaucoup. Qu'ils s'amusent de temps à autre à martyriser un chat ou un chien errant, ouais, je veux bien le croire, mais là, on parle de dizaines de cadavres d'animaux, faut être un foutu malade pour faire un carnage pareil !

– Alors à qui tu penses ? s'enquit Ned.

Moriarty s'affala sur le dossier, tritura sa casquette restée sur la table, et soupira longuement, secouant la tête :

– J'en ai aucune idée, mon vieux. J'en ai vraiment aucune foutue idée… J'ai tout de suite appelé le bureau de Polson, j'ai laissé un message pour O'Grady et Flaherty, je pense que l'un d'eux me rappellera demain matin. J'espère qu'un truc, Ned, c'est que le ou les cinglés qui ont fait ça en resteront là. T'imagines s'ils remettent ça ? S'ils se mettent à mutiler d'autres animaux ? Des bœufs ? Des chevaux ?

– Ou pire encore… suggéra Ned d’une voix plus basse.

– Ou pire, oui… acquiesça Doug Moriarty en soupirant une nouvelle fois.

Puis il vida sa bière à son tour et se leva de table, le teint blême et les traits fatigués. D’un geste vague, il salua Ned qui le regarda s’éloigner, l’air pensif.

– 13 –

Le jeudi était le jour de prédilection des Dames de la Paroisse, lesquelles consacraient l’après-midi entier à se réunir dans l’ancienne église méthodiste. Là, autour d’une table et d’un thé au citron, elles passaient consciencieusement en revue toutes les bonnes actions à accomplir pour les sept jours à venir. Les Dames se montraient très impliquées dans la vie de la communauté et tenaient un agenda scrupuleux des tâches à remplir, des galas de charité à organiser, des personnalités d’importance à rencontrer, et du rôle soigneusement dévolu à chacune d’entre elles. Il y avait tant à faire, répétaient-elles, pour qui était de bonne volonté pour venir en aide à son prochain...

Leur porte-parole était Samantha Case, la mère de Lena, toujours apprêtée comme pour une soirée mondaine. Elle était de loin la plus élégante de toutes. La plus jeune et la plus jolie du groupe, également. Elle s’était elle-même attribué le rôle de dirigeante de leur cercle, car elle témoignait d’une autorité naturelle. Lorsqu’elle faisait savoir son opinion sur tel ou tel propos, cela n’était que rarement sujet à controverse. Excepté, peut-être, aux yeux d’Esther Forbes, son éternelle rivale au sein des Dames...

Esther Forbes était l’épouse de l’unique bijoutier d’Ellison, et de ce fait l’une des personnalités les plus riches de la ville. Sa « condition d’épouse de notable » – termes qu’elle affectionnait tout particulièrement – l’avait poussée à s’interroger sur un sens à donner à sa vie, et le cercle des Dames de la Paroisse lui était apparu comme un choix des plus judicieux. Non qu’elle avait à cœur de faire le bien autour d’elle – et croyez-moi, faire le bien n’était en rien sa principale motivation. Disons plutôt que la perspective d’intégrer un cercle très fermé titillait sa curiosité exacerbée et

son goût prononcé pour les ragots de village. Les Dames de la Paroisse comptaient en effet parmi les premières informées de tout ce qui touchait aux événements liés à la ville. Pour autant, et en dépit d'un désir brûlant de commander et d'imposer son autorité souveraine à ses suppléantes, Mme Forbes n'était jamais parvenue à évincer Mme Case de son trône. Aussi rongeait-elle patiemment son frein, se bornant à la seconder avec un sourire complaisant, attendant que ne sonne enfin son heure...

Venait ensuite Margaret McFinn, la bibliothécaire de la ville. À présent que j'y repense, j'ai peine à imaginer qu'une ville comme Ellison dispose d'une bibliothèque, même des plus modestes. Le passe-temps favori de sa population, en dehors évidemment du travail, se bornait en effet pour l'essentiel à la pêche, à la chasse et au braconnage. Et pour beaucoup, le soir venu, à descendre quelques bières au café des Wilson. Je me suis toujours demandé si ce n'était pas l'ennui profond, dû au fait de ne jamais rien faire, de ne jamais voir quiconque flâner à la bibliothèque, qui avait un jour motivé cette pauvre Margaret à rejoindre les Dames. Ce n'était pas une mauvaise personne en soi, mais l'âge – elle approchait alors de la cinquantaine – et les désillusions d'une vie non pleinement vécue – on disait Mlle McFinn vieille fille –, peuvent aigrir et rendre amère la plus douce des femmes…

Enfin, et puisqu'il fallait bien, parmi elles, une personne empreinte de sagesse, le Cercle avait consenti à y intégrer la vénérable Lily Griffith, l'ancienne institutrice de la commune – et de ce fait, première tortionnaire dans la vie de trois générations de bambins d'Ellison. Mme Griffith, alors à la retraite depuis bon nombre d'années, avait vu ma mère, ma tante et même ma grand-mère user leurs jupes d'écolières sur ses bancs. C'était une dame d'une infinie gentillesse ainsi que d'une grande clairvoyance, sous le couvert d'une certaine malice. Elle devait, en ce temps-là, avoisiner les

quatre-vingt-dix ans. Mais elle était toujours alerte et faisait preuve d'un humour assez pince-sans-rire. Hélas, il arrivait aussi à cette pauvre Mme Griffith de perdre un peu la tête, par moments, aussi ses avis n'étaient-ils, la plupart du temps, recueillis que par pure courtoisie. Rarement étaient-ils suivis.

Ce jeudi-là, après le sempiternel et bref passage en revue de leurs bonnes œuvres, vint le traditionnel moment – moment soit dit en passant le plus attendu par la plupart d'entre elles ! – du déballage de rumeurs. Chacune d'elles en effet, à l'exception toutefois de Mme Griffith qui n'aimait guère se livrer à ce petit jeu des ragots, exposait aux autres membres sa précieuse collecte de révélations compromettantes ou honteuses à propos d'untel ou unetelle à Ellison.

Ainsi donc, Mlle McFinn se vantait d'avoir surpris le jeune Todd Flick avec la non moins jeune Susan Banks, lesquels s'embrassaient indécemment au vu et au su de tous. Choquant ! Les parents devaient en être informés au plus vite, disait-elle, très fière de rapporter un tel scandale, car qui sait jusqu'où ces deux jeunes gens avaient prévu d'aller dans leur luxure. Mme Forbes sourit par pure complaisance, Mme Case ne dissimula aucunement une déplaisante grimace de déception, et Mme Griffith… eh bien Mme Griffith n'eut aucune réaction du tout, s'étant à moitié assoupie sur sa chaise. Mlle McFinn se rembrunit, froissée par le peu d'enthousiasme suscité.

Vint le tour de Mme Forbes, qui détenait dans sa musette cette horrible histoire de chats et de chiens éventrés que lui avait rapportée cette grande bavarde de Priscilla Wilson. Esther Forbes narra tout cela avec force détails atroces, suscitant auprès de Mlle McFinn des moues d'écœurement et des mimiques outrées devant pareil débordement de cruauté. Mme Forbes insista tout particulièrement sur les descriptions sordides, tels l'empilement

en un tas immonde et bien entendu l'abjecte éviscération de toutes ces pauvres bêtes. Samantha Case feignit seulement d'être choquée. *Feignit*, car en réalité, ce macabre fait divers la laissait de glace, elle qui n'éprouvait pour les animaux au mieux qu'un vague dédain, au pire une profonde aversion. Elle admit néanmoins qu'effectivement, c'était là une chose détestable.

Mme Case écarta cependant bien vite ce sujet pour aborder celui qui lui tenait à cœur : le cas Gilligan. Là-dessus, et après de savants préambules ayant éveillé la curiosité de ses consœurs, elle se resservit sans empressement une tasse de thé avant de déguster – toujours sans empressement – un petit biscuit à l'anis. Seulement ensuite développa-t-elle, ravie d'avoir capté l'attention de ses condisciples, son discours mûrement préparé :

– Il y a quelques jours de ça, commença-t-elle, ma fille Lena et moi… oh ! elle devient si jolie, je n'en reviens pas ! Les enfants grandissent tellement vite ! Bref, ma fille Lena et moi revenions de chez M. Marsh où nous nous étions rendues pour acheter quelques douceurs… Oui, pour les enfants les plus démunis, ça leur fait tellement plaisir à ces pauvres petits… Que voulez-vous ? Je ne peux pas m'empêcher de gâter ces chères têtes blondes moins privilégiées que mon adorable Lena, c'est dans ma nature ! Et donc, devinez qui nous croisons en sortant ? Simon Gilligan, oui, Simon Gilligan !

– Le malheureux garçon qui a perdu son père dans cet épouvantable accident à la scierie, il y a une douzaine de jours ? s'enquit Mme Griffith qui émergeait de sa torpeur de milieu d'après-midi.

– Oui, Mme Griffith, lui-même ! Le pauvre, il m'a semblé bien affecté, oh ça oui ! Je lui ai trouvé le teint on ne peut plus pâle, j'en frissonnais !

– On le serait à moins, intervint Mme Forbes. Quelle terrible épreuve ça a dû être pour lui ! Et pour son frère, le plus jeune !

– Son frère était avec lui ? demanda Mlle McFinn. Comment est-ce qu'il s'appelle déjà, ce petit ?

– Josh, reprit Mme Case. Et non, Simon était seul, justement. Ce qui est d'ailleurs curieux, parce qu'on les voit toujours ensemble, d'habitude…

– Il était peut-être souffrant ? Il ne m'a jamais paru en très grande forme, ce garçon, commenta pensivement Mlle McFinn en terminant sa tasse de thé.

– À moi non plus, crut bon d'ajouter Mme Forbes. Il faut avouer qu'il est très bizarre, ce gamin. Il me ferait presque froid dans le dos, pas vous ? Quand il vous regarde, on dirait… on dirait qu'il ne vous voit pas. C'est effrayant, vous ne trouvez pas ?

– Ne soyez pas ridicule, Esther, la coupa Mme Case qui s'impatientait de ne pouvoir achever son récit minutieusement répété. Je reconnais que Josh Gilligan est un enfant… disons *énigmatique*, mais de là à dire qu'il fait froid dans le dos…

Mme Case marqua un temps d'arrêt savamment étudié.

– Je ne vous cacherai pas que le cas de ces deux jeunes gens me préoccupe beaucoup..., poursuivit-elle. Déjà, du temps où ils vivaient avec leur père, Dieu ait son âme (là-dessus, elle se signa ostensiblement), je m'inquiétais de les voir privés de l'affection d'une mère… Vivre seuls avec un homme dans la force de l'âge, sans le moindre amour maternel, n'était pas sain pour eux ! Que dire de leur éducation et de leur bien-être ?

– Eh bien, ma chère Samantha, il faut croire que Dieu a répondu à votre appel, ironisa Mme Forbes, toujours sensiblement vexée de ne pas avoir recueilli plus de suffrages avec son récit horrifique de bêtes éventrées. Les voilà à présent sous la protection aimante d'une nouvelle mère et d'un

nouveau père. Qui plus est, Elena et Mort sont des gens charmants et très convenables, alors qu’est-ce qui vous chagrine donc tant, dites-nous ?

Samantha Case parut prendre une nouvelle fois le temps d’une profonde réflexion, alors même que ses mots étaient déjà bien en place dans sa tête.

– C'est-à-dire… commença-t-elle, je ne voudrais pas vous alarmer outre mesure, d’autant que ce ne sont là que des présomptions, appelez ça des doutes de ma part, mais…

– Mais… ? s’interrogea Mlle McFinn, bouche bée devant Mme Case, au grand dam de Mme Forbes, laquelle ne supportait guère de la voir tomber ainsi en pâmoison devant les discours de sa rivale.

– Esther, dit Samantha, tout à l’heure vous disiez du jeune Josh qu’il vous paraissait bizarre, qu’il vous faisait froid dans le dos… Je vous avouerai que pour ma part, celle qui m’a toujours semblé plus qu’étrange dans cette famille, c’est leur grand-mère, la vieille Lisbeth. Celle-ci, oui je le reconnais, me fiche toujours une sacrée frousse !

Margaret McFinn ouvrit des yeux tout ronds.

– Lisbeth ? s’étonna l’ancienne institutrice, Mme Griffith. Vous parlez de Lisbeth Myers ? Je l’ai eue dans ma classe la première année où j’ai enseigné à Ellison, vous le saviez ? Comment se porte cette petite ?

– Elle va on ne peut mieux, Mme Griffith, lui répondit Mme Case avec une pointe d’irritation. Et ce n’est plus une « petite », elle doit avoir maintenant soixante-quinze ans passés, si je ne me trompe…

– Oh… fit la vieille femme. Eh bien pour moi, ça reste une de mes « petites », malgré tout !

Là-dessus, elle referma ses paupières et sa respiration recouvra son timbre ronflant, lent et monocorde.

– Bref, reprit finalement Mme Case, j'estime que la présence de cette vieille femme si excentrique auprès d'eux n'est pas une chose saine. Oh non, ce n'est pas sain du tout, croyez-moi !

– Mais que reprochez-vous donc à cette brave Lisbeth ? s'enquit Mlle McFinn en enfournant un gâteau tout entier dans sa bouche, sous le regard réprobateur et glacial de Mme Case, pour qui parler la bouche pleine représentait le comble de la grossièreté.

– Pour commencer, maugréa celle-ci sans rien laisser paraître de son indignation, disons que je trouve qu'elle n'a pas toute sa tête, cette pauvre femme. L'une d'entre vous lui a-t-elle déjà parlé ? Je veux dire : *vraiment* parlé ?

Les autres Dames secouèrent la tête en chœur – à l'exception de Lily Griffith dont le sommeil s'était déjà emparée – et l'espace d'un instant, l'auditoire de Samantha Case prit l'apparence d'un grotesque spectacle de duettistes.

– Elle a une façon très inhabituelle de vous regarder, de vous dévisager avec fixité comme si elle cherchait à sonder le fond de votre âme… Ou plutôt comme si… comme si elle vous jetait un mauvais sort (là, bref frémissement de l'assistance, muette d'effroi). Cette femme vit dans son propre monde, je vous le garantis. Je m'étais un jour retrouvée bien embarrassée à devoir lui adresser la parole – par pure courtoisie, je vous l'assure –, et je me suis aussitôt rendu compte que ses propos, par moments, n'avaient aucun sens ! Cette vieille femme est complètement sénile. Pire, elle est folle ! Et non seulement elle est folle, mais on dirait qu'elle tient à vous communiquer sa folie, rien que par sa façon de poser les yeux sur vous, de vous questionner… Tenez, j'en ai encore des frissons !

– J'imagine… fit Mlle McFinn en déglutissant avec peine.

– Et c'est là l'unique raison de votre méfiance à son égard ? s'étonna Mme Forbes. Une simple conversation qui vous aurait mise mal à l'aise ? Il vous en faut peu pour vous émouvoir, ma chère…

– Détrompez-vous, *chère* Esther, répliqua Samantha Case, vexée, d'un ton cinglant. Elle m'a tenu des propos sur des choses qu'elle *ne pouvait pas* savoir. Des choses sur ma famille qu'il lui était impossible de connaître, d'autant que je suis originaire du Missouri !

– Peut-être en a-t-elle eu vent par quelqu'un à qui vous vous seriez confiée, tout bêtement ?

– Non, ça certainement pas. Ce sont des histoires de famille, qui restent en famille. Chez les Case, nous n'avons pas pour habitude de laver notre linge sale en public. J'ignore comment cette vieille… *cinglée* a bien pu être au courant de pareils détails, c'était comme si elle lisait dans ma tête ! Et plus les souvenirs qu'elle évoquait me revenaient en mémoire, plus ces images du passé devenaient précises… C'était effrayant, à vrai dire ! J'avais envie de fuir, ou de la gifler ou encore d'appeler à l'aide, je ne sais pas ! Tout ce que je voulais, c'était qu'elle se taise enfin ! Ça m'a glacé les sangs !...

– Je vous comprends, j'aurais réagi comme vous…, balbutia l'impressionnable Margaret McFinn.

– Bref, toujours est-il que de savoir ces deux enfants auprès de cette… *sorcière*, ça me tracasse… Je me fais du mauvais sang pour eux !

– Une sorcière, allons donc ! s'exclama Esther Forbes. Rien que ça ? Et que comptez-vous faire, dans ce cas ? Lui dresser un procès pour sorcellerie ? La mener sur un bûcher ? Ellison n'est pas encore Salem, vous savez ?

– Garder l'œil sur les deux fils Gilligan, pour commencer, rétorqua froidement Samantha Case sans même prêter attention aux sarcasmes de

Mme Forbes. Je ne me fais pas trop de souci pour Simon, l'aîné. Ce garçon m'a l'air d'avoir la tête solidement plantée sur les épaules. En revanche, le plus jeune, Josh, me semble être un gamin particulièrement vulnérable… Plutôt simple d'esprit, à mon avis, vous voyez ? Aussi, je ne voudrais pas que cette Lisbeth à l'esprit dérangé en profite pour lui injecter ses idées vénéneuses. Je vais surveiller tout ça de près, croyez-moi !...

– Comme vous y allez, ma chère Samantha, ricana Mme Forbes. Vous exagérez toujours tout, un rien vous intimide ! Un lièvre apeuré devant les phares d'une voiture, voilà ce que vous êtes !... Et c'est moi que vous trouviez ridicule ?!

– Moquez-vous, plaisantez tant qu'il vous plaira, Esther, mais je vous le dis : la présence de cette vieille femme acariâtre et gâteuse auprès de ces enfants n'est pas chose souhaitable ! Elle ne m'inspire aucune confiance.

– C'est peut-être simplement qu'elle ne vous aime pas beaucoup ? émit une voix discrète à sa droite. Moi, j'ai toujours entretenu de très bons rapports avec la petite Lisbeth ! C'était d'ailleurs une excellente élève !

– Tiens, ainsi vous ne dormiez pas, Mme Griffith ?

– Je fermais juste l'œil, répondit l'ancienne institutrice sans même ouvrir les paupières. Mais j'écoute tout, je vous assure. Laissez donc cette pauvre Lisbeth tranquille, elle ne ferait pas de mal à une mouche !...

– Ces enfants, siffla Samantha Case piquée au vif, ne sont hélas pas des mouches, Mme Griffith, et vous vous apercevrez bien vite que vous vous êtes trompée à son sujet. Vous pouvez y compter !

La mère de Lena avait au moins raison sur un point : notre grand-mère Lisbeth n'avait rien d'une mamie gâteau ordinaire, je pouvais m'en apercevoir chaque jour passant. Cependant, ce n'était pas cette vieille femme inoffensive qu'il lui aurait fallu craindre. Esther Forbes était dans le

vrai : l’affreux massacre de ces pauvres animaux devait s’avérer autrement plus préoccupant…

– 14 –

Dans une bourgade de la taille d’Ellison, la nouvelle d’un tel carnage sanguinaire avait fait le tour des esprits en un battement de cils. Ainsi, il ne se trouvait nul vieillard, nul enfant en ville qui ne soit au courant de cette sordide affaire avant la fin de la journée suivante. Lorsqu’il en eut vent, Josh se montra particulièrement affecté par cet acte d’une extrême barbarie. Mon frère avait toujours eu à cœur de prendre soin des animaux. Du temps où nous vivions encore avec notre père, dans notre ancien foyer, cet obstiné n’avait de cesse de recueillir et de ramener à la maison tous les chats ou chiens errants qui croisaient sa route. Je ne savais comment il s’y prenait : moi-même, j’étais bien incapable d’approcher ces animaux à moins de quinze mètres sans les voir aussitôt détaler, paniqués. Mais Josh parvenait non seulement à les approcher, mais également à leur parler, les nourrir et même les caresser.

Mon père le laissait faire pour ne pas l’attrister, puis dès que Josh avait le dos tourné, il les flanquait dehors, les rendant à la nature, sans quoi la maison se serait vite retrouvée à l’état de refuge ou de parc animalier, voire d’Arche de Noé. Le soir venu, mon père lui disait que les animaux s’étaient sauvés dès qu’il avait ouvert la porte, qu’ils avaient repris leur liberté après s’être grassement rempli le ventre. Josh n’en était pas pour autant peiné, en dépit du fait qu’il s’attachait vite à ces bêtes à moitié sauvages : il savait qu’il les reverrait tôt ou tard…

Je me rappelle qu’un soir, aux alentours des tout premiers jours de juillet, mon oncle vint discrètement me trouver dans ma chambre, son fusil à la main. Nous venions de terminer de dîner et Josh était resté dans le salon en compagnie de grand-mère, de Jane et de tante Elena. Oncle Mort me fit signe de ne pas faire de bruit et m’entraîna dehors.

– Viens, me dit-il à voix basse, je vais te montrer comment surprendre cette sale bête qui s’attaque à nos poules…

Depuis plusieurs jours, le poulailler familial était en effet la cible régulière d’un chapardeur, qui gobait nos œufs voire emportait une de nos poules, à l’occasion. Le matin, on découvrait la porte du poulailler bâillant en grand sur l’extérieur, comme si un animal sauvage s’y était faufilé durant la nuit. Les volailles ainsi libérées cavalaient dans toute la cour, rendues folles par la panique qui les avait saisies. Des plumes, des coquilles d’œufs et parfois quelques taches de sang garnissaient la paille de l’enclos.

– Sans doute un renard, me confia mon oncle. Ils aiment s’introduire dans les propriétés, à la tombée du jour. Mais cette nuit, nous allons veiller tout près, dans la grange, toi et moi. Nous allons le prendre sur le fait et…

– Est-ce que tu comptes le tuer, oncle Mort ? demandai-je en contemplant le fusil qu’il tenait par le canon.

– Eh bien… fit-il, un rien embarrassé. Non, tu sais, pas vraiment… Enfin, pas si je n’y suis pas obligé. Ce que je voudrais, c’est lui flanquer la frousse de sa vie, afin qu’il ne remette plus jamais les pattes dans les parages, tu comprends ?

Je hochai la tête, soulagé.

– Je ne voulais pas mêler Josh à cette traque, s’empressa-t-il d’ajouter, ton frère est trop sensible pour ce genre de choses. Et si jamais cet animal devait s’avérer dangereux, si jamais je devais l’abattre, je ne voudrais pas que Josh assiste à ça…

Nouveau hochement de tête d’approbation. À présent que notre brillante stratégie était en place, nous allâmes nous dissimuler dans la grange. Dès lors, il ne nous restait plus qu’à attendre. Alors nous attendîmes. Longtemps, très longtemps. Et en vain. Cette nuit-là, aucun intrus ne s’aventura dans le poulailler. Oncle Mort avait même fini par

s'assoupir, la tête appuyée contre un ballot de paille, bouche entrouverte et respiration sifflante, tandis que moi, tout dévoué à ma tâche, je continuais de scruter consciencieusement le portillon grillagé qui donnait sur l'enclos des poules. Je me faisais un devoir de ne pas céder à l'endormissement. Moins d'une demi-heure plus tard, le sommeil me gagna à mon tour…

Ce fut tante Elena qui vint nous réveiller le lendemain matin, un large sourire moqueur sur les lèvres.

– Bravo, mes fiers chasseurs ! Mission accomplie, je vois. Au moins, le poulailler est intact, cette fois !

Là-dessus, elle partit de son beau rire mélodieux et invita les deux nigauds que nous étions à entrer nous réchauffer et prendre un solide petit-déjeuner. Elle riait encore lorsqu'elle referma la porte derrière elle. Mon oncle et moi, toujours affalés sur la paille, nous sentîmes quelque peu idiots, je dois bien l'avouer. Nous échangeâmes un long regard puis un grand sourire éclaira nos visages. Je crois pouvoir affirmer que c'est ce jour-là, précisément, que j'ai réellement et sincèrement commencé à aimer mon oncle Mortimer...

Une fois à l'intérieur, oncle Mort déjeuna en hâte et alla se rafraîchir avant de partir au garage. Je terminais mon repas quand Josh, qui avait déjà mangé, vint s'asseoir à table en face de moi.

– Est-ce que vous l'avez attrapé ?

– De quoi est-ce que tu parles ? lui demandai-je en trempant ma tartine.

– Le renard que vous vouliez débusquer. Vous l'avez eu ? Est-ce que vous l'avez tué ?

– Comment est-ce que tu… ? Laisse tomber. Et non, on ne l'a pas vu de la nuit. Le renard n'est sûrement pas venu hier soir, le poulailler n'avait pas été visité.

– Tant mieux, fit Josh pensivement. Je préfère ça...

– On ne l’aurait pas tué, tu sais. On voulait juste lui faire peur. Pour qu’il ne revienne plus rôder par ici.

– Je sais.

– 15 –

La nuit suivante, oncle Mort ne veilla pas pour guetter le renard, ni moi non plus. Nous supposions qu'il avait dû flairer notre présence dans la grange, et s'était montré assez malin pour sentir le piège. Sans doute s'était-il mis en quête d'un autre poulailler à vandaliser, un garde-manger plus sûr que le nôtre désormais… À un moment donné, comme le sommeil se faisait lent à me gagner, j'ouvris les paupières. Le lit d'à côté, où d'ordinaire dormait mon frère, était vide. Je me redressai sur mon matelas, jetai un coup d'œil circulaire dans la chambre. Personne. Intrigué, je me levai, descendis sans bruit à la cuisine. Pas un chat. Pour finir, j'entrebâillai la porte d'entrée et me glissai au-dehors.

La nuit était fraîche pour un mois de juillet, ce qui n'était pas désagréable. Une légère brise effleurait mon visage, achevant de dissiper en moi les relents vaporeux de la fatigue. Je fis quelques pas dans le jardin, n'osant héler Josh de peur d'éveiller toute la maison. Ce fut finalement lui qui m'appela discrètement. Interdit, je me dirigeai dans la direction d'où provenait sa voix, pour dénicher Josh tapi derrière un buisson.

– Il va revenir ce soir, me dit-il à mi-voix.

Mon frère n'en dit pas davantage, et me fit signe de me taire et d'attendre à ses côtés.

– Comment tu sais que le renard reviendra cette nuit ? lui demandai-je au bout d'un moment.

– Ce n'est pas un renard, souffla-t-il. Tais-toi, maintenant, tu vas lui faire peur.

N'était-ce pas le but, justement ? Lui faire peur, afin de le dissuader de venir marauder autour de notre jardin ? Et comment mon frère pouvait-il être aussi certain qu'il ne s'agissait pas d'un renard ?

La suite des événements lui donna raison. Après de longues minutes à jouer ainsi les sentinelles sans remuer un muscle, nous vîmes quelque chose se glisser hors de la pénombre et des taillis. Une ombre imposante. Ce n'était pas un renard. C'était bien plus gros, bien plus massif, bien plus effrayant aussi. Une sorte d'énorme bête trapue, couverte de poils sales et épais, qui avançait voûtée, sur ses gardes, à l'affût du moindre craquement, de la moindre odeur hostile. On aurait dit qu'elle rampait, reniflant chaque centimètre de terrain qu'elle parcourait, faisant preuve d'une vigilance et d'une intelligence peu communes. L'instinct à son paroxysme. J'observais avec une hébétude teintée d'une certaine admiration cet animal ténébreux, qui s'avançait toujours davantage. Il ne nous avait pas encore flairés. Cette chose était on ne peut plus intimidante, presque effrayante. Je pensai aussitôt à un loup, mais elle était plus râblée, moins élancée, moins gracieuse aussi. On aurait plutôt dit une terrifiante créature de conte…

– On doit vite aller prévenir oncle Mort, dis-je, effrayé, à Josh. Viens et surtout ne fais pas de bruit. Si jamais cette bête nous surprend, elle…

Mais Josh me retint par le bras, m'empêchant de me lever.

– Non, oncle Mort va le tuer s'il le voit. Reste.

J'obéis malgré moi à mon jeune frère. Le ton de sa voix, étrangement, me commandait d'agir selon sa volonté. Nous vîmes la masse ténébreuse longer prudemment l'enclos, rôder un instant autour du poulailler, toujours aux aguets, puis se glisser à l'intérieur, sans un bruit.

– C'est le moment, dis-je, viens vite !

– Non, répéta Josh.

Il se leva brusquement et courut jusqu'à l'enclos des poules. Horrifié, je vis mon frère disparaître dans l'obscurité, et m'empressai de lui emboîter le pas. Lorsqu'il fit face à la porte du poulailler, le monstrueux animal en

ressortit, une poule égorgée en travers de la gueule. Son poitrail où perlait un filet de sang luisait sous la lune étincelante.

– C’est pas vrai… c’est pas vrai…, répétai-je, totalement paniqué.

Je voulus crier mais Josh, sans même m’adresser un regard, me fit signe de me taire. La bête, à présent immobile, nous fixait tour à tour. Elle grognait, montrait les dents, et ses pupilles dorées luisaient férocement dans la semi-obscurité. Malgré la pénombre, je crus toutefois deviner, à en juger par sa posture, que c’était après moi qu’elle en avait. Josh se trouvait bien plus près d’elle, mais c’était moi, et uniquement moi, qu’elle dévisageait avec crainte et animosité. Une sueur de givre ruisselait sur mon dos.

– Josh…, murmurai-je d’une voix éteinte. Josh, recule, bon sang, cette chose va te…

Mais il s’avança encore et la créature l’observa sans broncher. Je fis un pas en avant, à mon tour, et aussitôt le monstre me fusilla de ses yeux féroces, grognant et grondant de plus belle, prêt à me sauter dessus. La terreur me tordait les intestins, j’imaginais cette bête immonde se ruer sur Josh et lui arracher le visage d’un seul coup de patte ou l’égorger avec ses crocs puissants. Que pourrais-je y faire ? Il était bien trop tard pour alerter oncle Mort, cette créature aurait bondi sur nous au moindre souffle, au moindre mouvement… Nous étions pris au piège, d’autant qu’elle-même cherchait à s’échapper du poulailler, et que nous lui barrions le passage. Si jamais cet animal de cauchemar se sentait acculé, il se montrerait implacable de férocité. J’étais totalement terrifié, incapable de raisonner. Je n’espérais plus qu’un miracle, désormais. J’espérais qu’oncle Mort, mû par un instinct incompréhensible, percevrait le danger et viendrait à notre secours, armé de son fusil, pour abattre cette bête terrifiante avant qu’elle ne mette mon inconscient de frère en pièces…

Mais ce miracle ne se produisit pas. Josh s’avança encore d’un pas. Il se tenait maintenant à moins de deux mètres de cette chose, laquelle ne lui prêtait qu’une attention distraite. Tous ses sens étaient braqués sur moi. Elle m’observait avec méfiance, guettait le moindre de mes mouvements. Je réalisai alors, à mon grand étonnement, que cette créature ne s’en prendrait probablement pas à Josh, quoiqu’il fasse. Son ennemi en cet instant, c’était moi. Rien que moi. Puis je vis mon frère faire une chose qui me stupéfia. Il tendit le bras et sa main effleura le museau sale de l’animal. Il s’adressa à lui à voix si basse que je ne pus comprendre un traître mot et, de la main, il lui flattait le poitrail et la tête. La bête se radoucit, se fit presque câline, se coucha à demi. Je tentai de m’approcher, moi aussi, et aussitôt elle se redressa et se montra à nouveau menaçante.

– Non, reste où tu es ! m’ordonna Josh. Ne bouge pas, surtout !

La créature me contourna prudemment, ne me quittant à aucun moment des yeux. Puis elle s’éloigna lentement, à pas feutrés, sans lâcher le butin qu’elle tenait toujours dans la gueule. Nous la vîmes se fondre dans les fourrés derrière la clôture et en quelques bonds, elle avait déjà regagné la profondeur de la forêt. Le souffle court, le front très pâle et trempé de sueur, je dus m’appuyer contre les montants du poulailler pour ne pas défaillir. Josh, très calme, attendit que je reprenne mes esprits puis me dit, le plus tranquillement du monde :

– C’est juste un chien errant. Il a eu plus peur que nous. Il ne reviendra plus saccager notre poulailler. Il a compris que c’était mal.

Il a compris que c’était mal. Sans blague ?!

Il a eu plus peur que nous. J’étais sidéré… Ce molosse hirsute, tout droit échappé des basses-fosses des enfers, avait-il vraiment eu plus peur que moi ?! Ça, j’en doutais fort !...

Le comportement de mon frère me subjuguait littéralement. Était-il à ce point confiant ? Ou inconscient ? Ou fou ?! Ou, réellement, savait-il que ce chien monstrueux – si c'en était bien un ! – ne nous ferait aucun mal à moins de se sentir menacé ? Aussi, comment avait-il deviné qu'il reviendrait précisément cette nuit ? Et comment pouvait-il savoir que cette bête hideuse n'avait rien d'un renard, avant même de la prendre sur le fait ?... À moins bien sûr qu'il ne l'ait aperçue rôder dans le jardin au cours d'une autre nuit ? Mais dans ce cas, pourquoi ne pas nous en avoir parlé, à oncle Mort ou à moi, sachant que ce chien errant saccageait régulièrement notre poulailler ?

Je n'osais le questionner à ce sujet mais cette nuit-là, alors que nous avions regagné nos lits et que la lente et paisible respiration de mon frère me parvenait, troublant à peine le silence de notre chambre, il me fut impossible de me rendormir. Mon cœur, encore prisonnier de sa frayeur, martelait ma poitrine de coups sourds et frénétiques, et un flot de questions à propos de Josh déferlait en moi. De toute manière, je savais que si je fermais l'œil, mes rêves seraient peuplés de cet animal affreux qui m'avait tant apeuré. J'eus un peu honte de me l'avouer mais à cet instant, j'avais envie de hurler de terreur pour libérer enfin cette tension extrême qui enflait en moi…

– 16 –

Je n’ai jamais raconté à quiconque ce qui s’était passé cette nuit-là. C’était inutile. Je doutais qu’oncle Mort ou tante Elena puissent seulement croire une histoire aussi insensée. Ils se seraient imaginé que j’affabulais ou, plus simplement, que j’avais rêvé tout cela. Qui plus est, je redoutais la colère de mes parents d’adoption s’ils venaient à apprendre ce qui s’était vraiment passé. Ils m’auraient tenu rigueur – à juste titre, sans doute – des risques inconsidérés que je nous avais fait courir, à Josh et à moi.

Et aussi, pour je ne sais quelle raison, je faisais confiance à Josh lorsqu’il m’affirmait que cette bête hideuse ne reviendrait plus, la nuit, rôder autour du poulailler…

Lorsque d’aventure mon regard rencontrait celui, espiègle, de grand-mère Lisbeth, j’éprouvais la curieuse certitude que celle-ci n’ignorait rien de notre mésaventure nocturne. Je voyais – ou je croyais voir – dans ses yeux qu’elle s’en amusait presque, comme si tout cela, au fond, n’était pour elle qu’une anecdote distrayante. Je ne pouvais me l’expliquer. Josh lui avait-il tout raconté ? Après tout, elle et lui partageaient une certaine connivence que la vieille femme ne me témoignait pas. Elle non plus, fort heureusement, n’en dit jamais un mot à qui que ce soit…

– 17 –

Je pensais que jamais plus je n'entendrais parler de ce gros chien sauvage, mais je me trompais. Un jour, peu après ce singulier événement, intrigué de voir Josh quitter la maison après le déjeuner de façon si soudaine depuis quelque temps, je décidai de le suivre. Je le vis traverser le jardin, franchir la clôture et s'arrêter une dizaine de mètres plus loin. Il s'accroupit près d'un mélèze et sortit de sa poche des restes de viande et de pain emballés dans un torchon et les déposa dans l'herbe, juste devant lui. Aussitôt jaillit des fourrés cette bête immense et repoussante, qui s'avança à moins de quarante centimètres de Josh. C'était un énorme chien noir, abâtardi je ne sais combien de fois sans doute, tant il ne ressemblait à rien. Il avait le poil prodigieusement sale, constellé de croûtes terreuses rendues dures et sèches par les eaux boueuses et les aiguilles de pin. Sa gueule était presque plus grande que la tête de Josh et tout ce que je voyais, tout ce que j'imaginais, c'était cet animal sauvage, ce féroce monstre de cauchemar, happer et broyer le visage de mon pauvre frère d'un seul claquement de son énorme mâchoire.

– Josh… murmurai-je, effrayé.

Aussitôt le molosse leva son museau poussiéreux dans ma direction, jeta sur moi son regard sombre et se mit à gronder. Toute sa cage thoracique vibrait de ce puissant grognement sourd. Je le devinais prêt à bondir sur moi au moindre de mes mouvements.

– Calme, Attila, murmura Josh en lui caressant affectueusement la tête. Simon, approche doucement… Tout doux, Attila…

Josh se tourna vers moi et me sourit avec un naturel consternant :

– Attila ne te fera rien. Il sait que tu ne lui veux pas de mal. C'est juste qu'il ne te connaît pas encore très bien.

Puis il flatta l’animal qui s’empressait de dévorer les restes du déjeuner que mon frère avait déposés pour lui. On aurait dit une offrande sacrificielle faite à un dieu ancien et terrible pour s’attirer sa clémence et sa miséricorde.

– Tu l’as appelé… *Attila* ?

– Oui. Ça lui va bien, je trouve. Mais c’est une brave bête, au fond, crois-moi. Il a juste peur des hommes, c’est tout. Il n’est pas habitué…

– Mais qu’est-ce que tu comptes faire de ce chien ? Il est sale comme tout et il pue ! Si oncle Mort le voit, il…

– Oncle Mort s’y habituera aussi. Il faudra juste un peu de temps. Demain, j’irai le laver au lac. Attila est d’accord.

– Attila est d’accord ?!...

Josh me sourit. J’hésitai entre éclater de rire et m’enfuir en courant. Mon frère entretenait avec cette bête des rapports qui me dépassaient totalement. Était-il possible que cet animal et lui se comprennent si bien ?

Toujours est-il que le lendemain, Josh tint parole. Curieux d’assister à pareil spectacle, je l’accompagnai au lac, surveillant du coin de l’œil ce monstre d’Attila, qui cultivait du reste autant de méfiance à mon égard. Mais je sentais malgré tout qu’il commençait à se faire à l’idée que je n’étais peut-être pas son ennemi. Cela étant, si je devais le recroiser un jour seul en forêt, sans Josh pour l’apaiser et le faire se tenir tranquille, ce molosse à demi sauvage me laisserait-il poursuivre mon chemin sans me sauter à la gorge ? Rien n’était moins sûr…

De toute ma vie, je crois n’avoir jamais vu un animal aussi répugnant que ce chien. Josh avait chipé un morceau de savon à tante Elena et frottait vigoureusement Attila qui, par jeu, se débattait dans l’eau. Josh riait à perdre haleine, ravi d’avoir un tel compagnon de jeu. Moi, je me tenais sur la rive, assis sur les galets, et j’observais cette scène insolite avec un œil

tant amusé que stupéfait. C’en était presque surréaliste. Mon frère était décidément un jeune garçon étonnant, qui était parvenu à apprivoiser cette imposante bête en un rien de temps.

Lorsque ce fut fini, le gros animal regagna la berge et s’ébroua bruyamment. Je le reconnaissais à peine. Débarrassé de toute sa formidable crasse, il m’effrayait déjà bien moins, en dépit de sa corpulence impressionnante. Il gambadait joyeusement, batifolait un moment dans les feuilles mortes puis revenait tout heureux vers Josh. Probablement pour la toute première fois de son existence, Attila avait enfin un ami en ce monde…

– Allez viens, Josh, dis-je à mon frère qui barbotait et se rinçait toujours dans les eaux du lac. On nous attend à la maison, les autres vont commencer à s’inquiéter…

À peine eus-je prononcé ces mots que des craquements de branchages derrière nous nous alertèrent. Débouchant brusquement des fourrés, le gros Burt Randall et sa bande de Cogneurs nous encerclèrent, nous coupant toute retraite.

– Alors, les petits merdeux, me lança le rouquin, vous avez ce que vous me devez ? Par ici la monnaie, les mauviettes !

– On n’est pas en ville, Burt, grognai-je. Ton foutu péage, t’as qu’à te le carrer où je pense !

Il me considéra avec un vif étonnement, surpris qu’après la dérouillée magistrale qu’il m’avait flanquée, j’ose encore me rebiffer de la sorte. Son air ahuri se mua ensuite en un masque haineux, et l’un de ses comparses lui tendit une batte de base-ball, qu’il fit nonchalamment danser devant mon visage. Est-ce que ces imbéciles étaient sérieux ? S’il leur prenait subitement l’envie de nous passer à tabac avec ça, ils n’avaient probablement pas mesuré la portée de leurs actes. Je suivais le redoutable

objet des yeux, soudain affolé à l'idée de ce que ces inconscients pouvaient avoir derrière la tête…

– Ma parole, t'as vraiment une sacrée grande gueule, Gilligan ! Va falloir que t'apprennes à la boucler et à faire ce qu'on te dit, ou on va te… Eh ! C'était quoi, ça ?

Un long grondement caverneux, rauque et puissant, se fit entendre non loin, dans les replis des bois. Un véritable feulement de tigre. Les Cogneurs se regardèrent l'un l'autre, indécis, tandis que redoublaient d'ampleur les grognements sourds. Des feuilles desséchées crépitaient sous des pas lestes. Aucun doute, il y avait *quelque chose* dans ces bois, tout près d'eux.

– C'est quoi ce qu'on entend, à la fin ? Y a des loups dans cette partie de Flathead, vous croyez, les gars ? se demanda le plus jeune d'entre eux, Lewis Finch.

– Il y a bien pire que des loups…, lui répondis-je d'une voix très calme – et délibérément inquiétante. Il y a Attila !

– Hein ?

Alors émergea des fourrés une ombre noire, imposante et menaçante, dont les yeux couleur de miel luisaient sous le soleil. Ses larges pattes grattaient nerveusement le sol tourbeux, n'attendant qu'un signe de mon frère pour écharper la bande de Randall. La clique des gros bras demeura pétrifiée d'effroi, fixant avec des yeux ronds l'épouvantable animal qui s'avançait doucement.

À l'époque où cet événement s'est déroulé, je me rappelle avoir été profondément soulagé qu'Attila vienne nous tirer de ce guêpier. Sans son intervention, qui sait seulement comment les choses auraient tourné pour Josh et moi ? De toute évidence, Burt était résolu à jouer de sa batte, et le drame couvait… Mais à présent que les années ont passé, je prends

conscience que j’aurais dû m’inquiéter bien davantage du carnage sanglant que ce monstrueux chien aurait été capable de perpétrer… Que serait-il advenu s’il avait soudain décidé de sauter à la gorge de nos tortionnaires et de les écharper ?

– Mais c’est quoi ce truc ? C’est pas un clébard, si ? On dirait un ours ! s’exclama Burt, levant sa batte d’une main tremblante.

Attila, babines retroussées, montrait les dents entre deux aboiements féroces. Randall, transi d’effroi, en lâcha sa batte. Puis ce fut la fuite éperdue. La débandade. Comme un seul homme, les Cogneurs détalèrent brusquement à travers la forêt, opérant un large détour afin d’échapper à cette bête fauve. Attila s’apprêtait à se lancer à leur poursuite, mais Josh l’arrêta d’un mot. Nous entendîmes encore la petite troupe désordonnée s’enfoncer dans les bois, au comble de l’affolement, puis revint le silence.

– Bien joué, mon brave Attila ! s’écria Josh en lui ébouriffant affectueusement le pelage.

– Je dois avouer que pour une fois, je ne suis pas mécontent de le voir..., dis-je.

Je me risquai à l’approcher, avançant très prudemment la main. Attila, sur la défensive, me fixa avec intensité avant d’accepter finalement mes caresses, gage de paix, sur son poitrail et sa tête.

J’avais enfin gagné sa confiance.

– 18 –

Nous reprîmes sans hâte le chemin de la maison.

– Je pense qu’ils ne vont pas nous retomber dessus de sitôt, dis-je, tout guilleret. Ton chien a bien mérité sa ration de ce soir. Mais on doit absolument en parler à oncle Mort, on ne peut pas continuer indéfiniment à le nourrir en cachette. Et puis, un chien de garde comme celui-ci, crois-moi qu’il sera content d’en avoir un dans son jardin.

– Je ne suis pas sûr qu’Attila ait très envie d’être enfermé…, me dit Josh, hésitant.

Je rassurai mon frère en lui certifiant qu’on ne contraindrait Attila à rien. S’il ne voulait pas rester auprès de nous, nous ne l’y obligerions pas. Mais je lui fis comprendre qu’Attila devait sûrement se sentir très seul, et lui aussi avait besoin d’affection, comme chacun de nous.

– De toute manière, ajoutai-je avec le sourire, je ne vois pas qui oserait forcer Attila à faire quoi que ce soit !

Josh l’admit et sourit également. Aussitôt après, son sourire s’effaça tout net de son visage. Il paraissait soudain très angoissé.

– Qu’est-ce que t’as, Josh ? Tu ne te sens pas bien ? T’inquiète pas pour Randall et ses sbires, va, ils ont dû détaler comme des lapins, on ne risque plus rien !

– C’est pas ça… Y a un truc qui va pas…

– De quoi tu parles ?

Sans même prendre le temps de me répondre, mon frère se mit à courir à travers la forêt.

– Josh, attends ! lui criai-je en m’élançant tant bien que mal à sa suite, me frottant aux branches basses et manquant trébucher plusieurs fois.

Lui se faufilait dans ces méandres comme un véritable lièvre. Attila le talonnait comme une ombre immense. Josh s’arrêta enfin, haletant, quelques centaines de mètres plus loin. Devant nous, Burt Randall gisait inanimé. Une grosse éraflure sanguinolente le balafrait au côté. Une branche sèche lui perforait l’estomac et une large flaque de sang imprégnait déjà la boue, glissant lentement sur le tapis de feuilles pourrissantes. Un violent frisson courut sur ma peau déjà glacée.

– Merde, m’écriai-je, c’est pas vrai ! C’est pas possible… Hé, Burt ! Tu m’entends ? Burt !

– Il a trébuché, dit Josh. Il est tombé et s’est empalé sur cette souche, là.

– Il est vivant ! m’exclamai-je, brusquement soulagé, en le voyant faiblement remuer. Il faut vite appeler les secours !

– Mal… murmura faiblement Burt. J’ai mal…

– Écoute-moi, Josh. Tu vas rester là avec Randall. Je vais courir aussi vite que je pourrai pour prévenir oncle Mort et le docteur Grant, d’accord ?

– Non… gémit Burt. Me… laisse pas. S’il te plaît, Gilligan… me laisse pas…

– T’en fais pas, Burt. Je te laisse pas seul, Josh restera avec toi.

Le regard vitreux de Randall rencontra celui de mon frère avant de se poser sur Attila, et aussitôt s’agrandit de terreur. Son visage rougeaud était inondé de sueur. Sa blessure le faisait souffrir terriblement.

– Tu vas… me laisser... avec cette bête ? Non… je t’en prie… fais pas ça, Gilligan… Fais pas ça ! Simon !...

Mon sang n’était plus qu’un torrent pourpre, déchaîné, dévalant à travers mes veines dans un vacarme assourdissant. Mes tempes palpitaient avec frénésie. Mes oreilles bourdonnaient comme si tout un essaim de frelons s’y était engouffré. La situation était critique. Nous étions loin de la

ville. Le temps pour moi de regagner Ellison et en revenir, même du plus vite que je m'en sentais capable, et Burt risquait d'y passer…

Une peur panique déferlait en moi, je ne parvenais plus à conserver mon sang-froid, ni à réfléchir posément. Je savais qu'alerter les secours et les conduire ici était la seule option, mais je pressentais aussi que le temps ferait cruellement défaut. Jamais Burt, dans son état, ne survivrait suffisamment longtemps pour me permettre de mener le docteur Grant à lui. Qui plus est, je ne tenais vraiment pas à abandonner Josh en le laissant seul avec Randall, le condamnant ainsi à assister, peut-être, à la mort d'un enfant à peine plus âgé que lui. Même si c'était Burt. Le rouquin n'avait pas mérité ça, en dépit de toutes les vacheries qu'il nous avait faites...

– Est-ce que… je vais crever ici ? balbutia Burt, désormais très pâle, en m'adressant un regard suppliant.

L'horrible plaie saignait abondamment et la branche sèche, creuse, toujours fichée dans son ventre, s'apparentait maintenant à une affreuse gargouille de fontaine régurgitant un filet continu de sang.

– Je… je dois aller chercher de l'aide, dis-je d'une voix mal assurée. Il faut que tu tiennes le coup ! Accroche-toi, Burt ! Je vais faire aussi vite que je peux. Aussi vite que je pourrai, je t'assure…

– Non ! dit alors Josh.

Il leva sur moi un regard d'une grande intensité, sans plus dire un mot. Je compris enfin ce qu'il avait en tête. Mes pensées se troublèrent, s'affolèrent.

– Attends, Josh, attends… Je… Est-ce que tu penses pouvoir y arriver ? Tu en es sûr ? Je veux dire : *vraiment* sûr ? C'est pas un jeu, tu sais ? Burt peut y rester si jamais on…

– De quoi… vous parlez ? J'ai… besoin d'aide… J'ai… si mal…

Josh opina du chef, l’air déterminé. Au fond de ses yeux couvait cet éclat insolite que je lui voyais quelquefois. Le même regard trouble que je lui avais découvert lorsqu’il avait miraculeusement soigné mon entorse.

– On va t’aider, Burt, dis-je en me penchant vers Randall. Mais tu dois nous faire confiance. Et laisser faire mon frère. Tu entends ce que je te dis ? Ça va méchamment te brûler, je te préviens, mais tu devras te tenir tranquille, compris ?

L’autre, déjà hagard, hocha faiblement la tête. Des larmes d’une souffrance indicible ruisselaient sur ses joues livides où s’éparpillaient néanmoins de grosses plaques rouges.

– D’accord…, soufflai-je en m’efforçant de rassembler tout mon courage. Je vais d’abord devoir te retirer cette branche plantée dans ton ventre. Ça va te faire un mal de chien, tu peux me croire. Mais j’ai pas le choix. Ensuite, Josh va… enfin, il va faire ce qu’il a à faire et tu vas devoir remuer le moins possible, Burt. Est-ce que tu m’as bien entendu ?

Nouveau hochement de tête vague. Je percevais que Burt ne comprenait pas tout, mais il demeurait conscient. Avec d’infinies précautions, je le fis basculer sur le flanc, ce qui le fit gémir et grimacer, et calai son dos meurtri à l’aide de mes genoux. Je contemplai un instant cette branche morte. Elle me fit l’effet d’une entité monstrueuse parasitant l’abdomen de Burt. Mon cœur battait à tout rompre, prêt à jaillir de ma poitrine. J’avais si peur que ma vue se troublait et que ma tête tournait. Je respirai un grand coup pour dissiper mon vertige. Pas question de tourner de l’œil, ce n’était pas le moment !...

– Ok, prépare-toi, Burt. Josh, c’est bon pour toi ? Faudra que tu sois rapide, parce que dès que j’aurai retiré cette branche, il va se vider de son sang. Josh, regarde-moi : t’es toujours absolument décidé à tenter ça ?

Pour toute réponse, mon frère s'accroupit à côté de moi, les deux mains prêtes à intervenir. Une fois de plus, je pris une profonde inspiration avant de saisir le morceau de branche de mes mains tremblantes, puis bloquai ma respiration et fis jouer toutes mes forces pour lui retirer ce pieu de son estomac. Un affreux bruit de succion se fit entendre, et sur mon visage se dessina une vive moue de dégoût. Je détournai les yeux pour ne pas être tenté de me lever et de prendre la fuite. Burt, s'arc-boutant subitement, poussa un hurlement terrible. Josh, lui, demeurait impassible, résolument concentré sur sa tâche et prêt à agir. Sitôt que la branche fut retirée et jetée au loin, mon frère appliqua avec vigueur ses mains sur la large plaie béante. Une lueur rougeâtre, de plus en plus vive, se devinait à travers ses doigts serrés, entre lesquels ruisselait le sang de Randall. Et à nouveau, cette indescriptible lueur qui dansait dans son regard lointain, d'une intensité presque hypnotique.

Burt Randall laissa échapper un long gémissement de douleur, dents serrées, lèvres crispées. Je dus faire pression de tout mon poids sur son buste et ses épaules pour l'empêcher de remuer. Il geignait et se débattait, tant la sensation de brûlure lui était insoutenable. Josh maintenait ses mains rougeoyantes sur la blessure de Randall en dépit des violents battements de jambes du rouquin. Cela me parut durer une éternité.

Lorsque enfin tout fut terminé, Burt, suffoquant et hors d'haleine, trempé de sueur, ouvrit lentement les yeux et essuya son visage en nage. Il releva la tête, hagard, nous considéra tour à tour avec une immense stupeur, puis son attention s'attarda craintivement à l'endroit de sa blessure, s'attendant à y découvrir une horrible plaie. Celle-ci s'était complètement résorbée. Il n'y demeurait pas même la moindre trace de cicatrice. Seule sa chemise déchirée et gorgée de sang témoignait de ce à quoi Burt venait d'échapper…

Le rouquin se redressa prudemment, palpa son ventre, son dos et nous dévisagea une fois encore, totalement éberlué. Ses cheveux frisés étaient plaqués sur son front, collés par la sueur, et ses lèvres frémissaient imperceptiblement. Il prenait garde à se tenir à une distance raisonnable de nous.

– Qu'est-ce que… qu'est-ce que vous m'avez fait, tous les deux ? Comment vous… ? Qu'est-ce qui s'est passé ?...

– Tu le sais très bien, Burt. Josh t'a sauvé la vie. Je n'aurais jamais pu revenir à temps avec les secours. Jamais. Sans mon frère, tu serais mort ici, Randall. Dans ce bois.

– Comment est-ce que… comment il a fait ça ?!

– Ne cherche pas à comprendre. J'en sais rien moi-même. Il a ça en lui, c'est tout. Je peux pas l'expliquer.

Burt, encore à demi sonné, les yeux écarquillés, fixait mon frère avec hébétude en hochant mollement la tête. Il me fit tout à coup songer à ces chiens en plastique sur les banquettes arrière des voitures, qui dodelinent de la tête à chaque nid-de-poule sur la chaussée. On aurait dit qu'il ingurgitait les informations à toute volée, sans avoir le temps de les assimiler.

– Alors, Burt ? Qu'est-ce que tu vas faire ? lui demandai-je avec une appréhension que je m'efforçais de dissimuler. T'as pas trop intérêt à en parler autour de toi, tu sais. Personne te croirait.

– Je sais, murmura-t-il faiblement. Je sais. Je dirai rien, tu peux y compter…

Burt Randall, mal à l'aise, s'éloigna à reculons sans nous quitter des yeux un seul instant. Ensuite, nous le vîmes détaler ventre à terre et disparaître dans les profondeurs des bois.

– Eh merde... grognai-je. Si jamais il se met à jacter, on est mal barrés. Et connaissant le gros Randall, il va nous faire la vie impossible !

Déjà qu'à ses yeux, on était bizarres alors là, je te raconte même pas la sérénade ! Viens Josh, ne restons pas là…

– 19 –

Durant tout le temps du trajet du retour à la maison, je ne cessais de ressasser ce qui venait de se passer. Des images sanglantes, épouvantables, mêlées de hurlements et de gémissements tournaient en boucle dans ma tête. Et, sur ces images traumatisantes se greffaient celles, tout aussi persistantes, du *miracle* opéré par mon frère… J'en venais à me demander ce que penseraient oncle Mort ou tante Elena si, par malheur, ils avaient vent de cette histoire… Mais que pouvions-nous faire d'autre ? Aurions-nous dû abandonner Burt à son sort atroce, le laisser agoniser ainsi, empalé sur cette satanée branche ? Même si j'avais couru jusqu'à Ellison aussi rapidement qu'il m'était possible, Burt aurait bien eu le temps de mourir cent fois !

Cela suffirait-il à apaiser les reproches qui pourraient m'être adressés ?...

Josh se montrait beaucoup plus serein. Sans doute devait-il éprouver, lui au moins, le sentiment réconfortant d'avoir fait ce qu'il fallait, tout simplement. J'enviais sa tranquillité d'esprit. De toute manière, quelle que soit la gravité d'une situation, mon frère ne laissait jamais rien paraître de ses inquiétudes, de ses joies ou de ses peines. Aussi loin que je m'en souvenais, je n'avais que rarement vu son visage trahir ses émotions, à l'exception notable du jour où notre père était mort…

Nous étions parvenus devant la maison. Je m'étais presque attendu à voir toute la famille debout sur le pas de la porte, une expression d'amère déception voire de colère sur les traits. Je m'étais déjà mentalement préparé à de sévères remontrances. Tout paraissait pourtant on ne peut plus habituel, à première vue. Josh fila s'amuser dans le jardin, près du grand arbre. C'est

alors que je sentis le regard pénétrant de grand-mère Lisbeth se poser sur moi. Je n'osai lever les yeux vers elle.

– Ça s'est reproduit, n'est-ce pas ?

La stupeur extrême qui se refléta sur mon visage l'amusa beaucoup. Elle me sourit avec tendresse, m'invita à m'approcher et me demanda d'une voix caressante :

– Est-ce que tu as envie de m'en parler, cette fois ?

– Je… je ne suis pas sûr de comprendre…

Allons, ne joue pas les idiots, Simon. Toi et moi, on sait très bien de quoi il est question…

Mes membres tressaillirent comme si on m'avait électrocuté. Cette voix… dans ma tête… C'était celle de grand-mère Lisbeth ! Et pourtant, elle n'avait pas remué les lèvres !...

Ça aussi, ça t'étonne, je me trompe ?

Elle rit.

– Je… qu'est-ce qui se passe, exactement ? Est-ce que je deviens fou ?...

– Ne sois pas effrayé, Simon. Viens plutôt t'asseoir à côté de moi, tu veux ? Je ne voudrais pas parler à voix trop haute. Approche donc cette chaise là-bas, il est grand temps qu'on discute, tous les deux. Tu es en âge de savoir.

– Savoir quoi ? osai-je à peine demander. Sur… *tout ça* ? Ce que tu viens de faire… ? Ce que Josh m'a fait ? Ou ce qu'il a fait à Burt ? Et puis, comment tu peux déjà être au courant de ce qui s'est passé là-bas ?

Grand-mère Lisbeth me sourit avec bienveillance.

– Dis-toi seulement que je sais et que je comprends des choses. Sur *tout ça*, oui, entre autres. Allons, assieds-toi, Simon. Tu me donnes

vraiment le tournis à rester debout comme ça devant moi. Je t'assure que tu n'as aucune raison d'avoir peur. Ni de moi, ni de ce qui t'arrive…

– C'est pas ça… J'ai pas peur. Enfin… pas trop. C'est juste que… je ne suis pas sûr de vouloir savoir…

– Allons, ne fais pas l'enfant. Et soit dit en passant, tu mens : tu en as très envie, au contraire. Je le vois. Tu ne peux rien me cacher, Simon.

– Mais comment tu fais ça ? Comment tu arrives à savoir tout ce qu'il y a dans ma tête ?

– J'y arrive, c'est tout. Il n'y a rien d'autre à expliquer. Et toi aussi, tu y parviens la plupart du temps, non ?

– Moi ? Non, je ne…

– Tu réussis presque toujours à deviner ce que pense ton frère, ce qu'il ressent, sans même qu'il n'ait à prononcer un seul mot. D'ailleurs, il s'exprime très peu, tu l'as remarqué. Malgré ça, tu le comprends parfaitement. Tu perçois la moindre de ses émotions. Tu ne t'es jamais demandé comment une telle chose était possible ?

– Disons que… c'est mon petit frère, c'est plutôt normal. Enfin, j'imagine…

Elle sourit une fois de plus.

– Oui, d'une certaine façon, c'est vrai. Mais il n'y a pas que ça. Ça se produit même avec de parfaits inconnus ; il t'arrive fréquemment de pressentir ce qu'ils vont dire avant même qu'ils n'ouvrent la bouche… Est-ce que j'ai raison ?

Très intrigué, cette fois, je m'assis à même le plancher du perron, à côté de grand-mère Lisbeth.

– C'est incroyable !... Comment tu sais tout ça ?

– Mais parce que je suis comme Josh et toi, tout simplement, me dit-elle en me caressant les cheveux. Et comme l'était ma fille, votre mère à

tous les deux. C'est une sorte de don, dans notre famille, un héritage très particulier qui se transmet à chaque génération depuis des siècles. Ce don n'est pas forcément le même d'une personne à une autre. Tiens, mon arrière-grand-mère pouvait, paraît-il, faire voler des objets à travers la pièce. Et un de mes oncles était capable d'enflammer pratiquement n'importe quoi. C'était très pratique en hiver ! Il arrive, en revanche, que certains membres de notre lignée, au sein d'une même génération, en soient dépourvus. Chez ta tante Elena, par exemple, aucune faculté spéciale ne s'est jamais développée. Ta mère, elle, faisait souvent des rêves prémonitoires. Des cauchemars quelquefois abominables... Tu vois, c'est comme un ruisseau de montagne : imprévisible, indomptable. Nul ne peut jamais prédire comment ce don va se manifester, ni s'il se manifestera un jour… Ce qui importe, c'est que tu comprennes que cette étincelle ne mourra jamais tant que se perpétueront les liens du sang. Ton frère et toi possédez des aptitudes différentes, c'est vrai, il n'empêche que vous êtes tous les deux des enfants dotés de capacités exceptionnelles.

– Attends une seconde, grand-mère… Je… Tu es réellement sérieuse ? Je veux dire… tu ne me fais pas marcher, hein ?

– Croix de bois, croix de fer !...

– C'est complètement dingue ! Et moi qui croyais que des histoires pareilles n'existaient que dans les romans ou les bandes dessinées…

Elle sourit un instant à cette image, puis son expression recouvra sa gravité :

– Et crois-moi, Simon, il vaut mieux que les gens qui t'entourent n'en sachent rien. Ta tante Elena est évidemment au courant. Elle n'a peut-être pas hérité de tels pouvoirs, mais elle s'est rendu compte très jeune de ce dont était capable sa sœur, et de l'importance de certains de ses rêves... À ce propos, avant que tu ne me poses la question : ton oncle Mort, lui, ignore

tout de nos petits secrets de famille, en revanche. Et il vaut mieux que cela reste ainsi. Moins tu en diras, au mieux tu t'éviteras des ennuis. Les autres personnes n'apprécient pas vraiment ce qui sort de l'ordinaire, tu comprends ? Est-ce que tu penses réussir à garder cette révélation pour toi ?

Je la rassurai d'un hochement de tête avant de la dévisager avec insistance.

– Tu essaies de lire dans mon esprit, en ce moment ? me demanda-t-elle d'un air malicieux.

– Oui. Enfin, non… ce n'est pas ce que je…

– Tu te fatigues pour rien : si je ne le souhaite pas, tu n'y arriveras pas. Mais tu y parviendras sans doute, sans trop de difficultés, avec le commun des mortels. Parfois sans le vouloir, d'ailleurs. Il faut que tu comprennes que ce n'est pas quelque chose que tu peux facilement contrôler, du moins pas à ton âge. Ça prendra du temps. Beaucoup de temps. Avec les années, en grandissant, cela te semblera de plus en plus facile. Et tu t'apercevras que ton don te sera très utile à l'avenir. Beaucoup de gens rêveraient de disposer de cette aptitude à pénétrer les moindres secrets d'autrui, tu peux me croire ! C'est pour cette raison que tu ne dois jamais ébruiter ce que je viens de te révéler. Qui sait ? Peut-être auras-tu envie de faire de la politique plus tard ? Tu es un garçon remarquablement intelligent, Simon, doté d'un grand cœur, je le sais, et ton potentiel pourrait contribuer à ce que tu accomplisses de grandes choses…

Puis elle ajouta d'un air grave :

– Mais tu ne dois jamais en faire usage pour faire le mal, ni pour des profits bassement égoïstes. Tes facultés sont un cadeau qui t'est fait, et à ton tour, tu te dois d'aider les autres si tu en as la capacité, tu comprends ?

– Oui… Oui, je comprends…, répondis-je, pensif. Mais ce don… d'où est-ce qu'il vient ?

La vieille femme leva longuement les yeux au ciel :

– Va savoir… De là-haut, sans doute.

– Ah… fis-je, déçu de cette réponse évasive. Et toi, grand-mère, qu’est-ce que tu peux faire d’autre ?

– À part m’immiscer dans les pensées des gens, tu veux dire ? Pas bien plus, j’en ai peur. Je ne suis pas un super-héros, qu’est-ce que tu t’imagines donc ?

Elle rit une fois encore et je me sentis soudain bête d’avoir posé la question.

– Mais il arrive que d’autres aptitudes se manifestent avec l’âge, c’est vrai. Peut-être, dans quelques années, te découvriras-tu de nouveaux talents ?

Puis, posant son regard délavé sur mon frère escaladant le vieil arbre :

– En revanche, Josh est un jeune garçon très spécial. *Vraiment* très spécial. Il est d’ores et déjà doté de facultés inouïes, qui se développeront encore grandement avec le temps. Rares sont les personnes comme lui. Je peux sentir cette énergie phénoménale affluer en lui. Mais tu devras veiller sur lui, Simon, pour éviter qu’il ne tombe entre les mains de mauvaises personnes, des individus qui lui voudront du mal ou chercheront à profiter de ses capacités. Josh, tu le sais, a un tempérament *particulier*. Certains le jugent attardé, si ce n’est demeuré… En réalité, son don est si intense qu’il vit la plupart du temps pratiquement dans son monde, dans sa bulle pour ainsi dire, même s’il comprend parfaitement ce qui se passe autour de lui. Tu devras t’efforcer de le protéger de ton mieux, toujours. Il aura besoin de toi, Simon…

Grand-mère Lisbeth leva une nouvelle fois le nez vers le ciel, contemplant les lourds nuages cendrés qui s’amoncelaient au nord avant de s’effilocher sur les cimes des monts.

– Il y a déjà des ombres qui planent, Simon, je ressens leur aura… N'oublie pas ce que je t'ai dit : tu devras prendre soin de ton petit frère. Et il se pourrait que tu aies à le faire plus tôt que tu ne le penses…

– Est-ce que… est-ce que quelqu'un lui veut du mal ?

– Je ne sais pas encore... C'est possible. Je perçois… quelque chose qui rôde, qui s'avance. C'est une sensation trouble…

Puis elle parut se déconnecter de sa lointaine contemplation et s'efforça de m'adresser un sourire las.

– Va, maintenant, tu as besoin de digérer tout ça au calme. Et n'oublie pas : n'en parle à personne. Josh lui-même n'a pas besoin de tout savoir, pour le moment. Même s'il a déjà connaissance de ses facultés.

Elle me regarda me lever et dans ses yeux perlait une certaine tendresse. Elle savait, au fond d'elle, que je tiendrai parole, que je veillerai sur Josh. Toujours.

– Simon ? ajouta-t-elle tout à coup tandis que je m'apprêtais à passer la porte.

– Oui ?

– Ne va pas te mettre pareilles idées en tête. Ta mère… Elle n'est pas partie à cause de toi, ou de Josh. Elle n'est pas partie non plus à cause de ce don qu'elle avait en elle, ou des rêves atroces qu'elle faisait la nuit. Ou de sa peur que Josh et toi héritiez à votre tour de cette « malédiction », comme elle l'appelait. Si elle a choisi de s'en aller loin d'Ellison, c'était pour des raisons purement égoïstes. Elle s'imaginait qu'une autre vie plus trépidante l'attendait ailleurs. C'est tout. Ça n'avait rien à voir avec vous deux, ni avec votre père…

– D'accord…, dis-je avec un demi-sourire, sans rien ajouter.

– 20 –

Le reste de l’après-midi s’écoula avec une lenteur pareille à celle des eaux calmes du lac. Josh s’amusait toujours dans le jardin. Pour ma part, je ne pouvais me résoudre à quitter le salon. Les révélations déconcertantes de grand-mère Lisbeth tournaient en boucle dans ma tête, tout autant que ma frayeur quant à ce qu’avait pu raconter le gros Randall partout en ville. Cela faisait beaucoup de sévères préoccupations pour un gamin de douze ans à peine…

Tante Elena allait et venait nerveusement dans la cuisine, se disputant avec Jane qui insistait auprès d’elle pour obtenir sa permission de retrouver ses amies le samedi soir suivant. Tante Elena s’y opposait catégoriquement, arguant qu’elle était trop jeune encore, ce à quoi Jane protestait vigoureusement en invoquant le fait qu’« après tout, elle était presque une grande personne ». Cette atmosphère électrique me déplaisait fortement. Oncle Mort ne tarderait plus à rentrer, et si jamais le récit de la guérison miraculeuse de Burt était remonté jusqu’à lui, il insisterait pour comprendre et tout connaître de cette rumeur insensée. Là, nul besoin d’une quelconque faculté extrasensorielle pour deviner qu’il se montrerait à la fois furieux et abasourdi de découvrir ce que sa femme et sa belle-mère avaient pris soin de lui cacher depuis tant d’années ! Et la brouille qui couvait entre la mère et la fille n’aiderait pas à apaiser les tensions. Bref, tout le monde avait les nerfs à fleur de peau, et moi le premier…

Le soir approchant, je m’étais mis à guetter l’arrivée de la vieille camionnette Willys de mon oncle. Vers 19 h me parvint le bruit familier du moteur, et mon ventre déjà noué se crispa subitement. Oncle Mort descendit de sa fourgonnette. Je scrutai à travers la fenêtre les traits de son visage. Il paraissait sensiblement plus soucieux que d’habitude. La porte s’ouvrit. Par

prudence, je m’éclipsai tout d’abord discrètement. Juste au cas où… Il adressa quelques mots à voix basse à tante Elena, qui eut une réaction d’effarement. Presque de panique. Ainsi donc, ce que je redoutais plus que tout s’était finalement produit : tout Ellison était dorénavant au courant du « monstre » qui habitait notre maison, cette « chose pas naturelle » qui jouait à être Dieu…

Est-ce que nous serions contraints de déménager ? De nous faire oublier dans une ville étrangère, où personne n’aurait eu connaissance de cette histoire ? Des hommes du gouvernement viendraient-ils, un beau matin, frapper à notre porte pour nous enlever Josh afin de – il me semblait l’avoir lu – procéder à de terrifiantes expériences de laboratoire sur lui ? Une fièvre ardente bouillonnait en moi, qu’alimentait une indicible panique. En fait, je crevais de peur à en hurler…

Je m’approchai d’oncle Mort, lèvres pincées, attendant que tombe le couperet. Mais il ne dit pas un mot, se contenta de me gratifier d’un vague sourire. Je le devinais néanmoins mortellement inquiet…

Au moment du repas, un silence de tombeau régnait à table. Alors que d’ordinaire, oncle Mort était volontiers le premier à plaisanter et parler haut, le voici maintenant plongé dans un mutisme qui m’angoissait terriblement. Le fait qu’il reste silencieux me tourmentait bien davantage qu’un éventuel et brusque accès de colère. Ainsi, était-ce si grave ? Plus grave encore que je ne me l’étais imaginé ? La famille tout entière était-elle en danger par notre faute ? Craignait-il que des individus cagoulés, ombres sans visage dans l’obscurité, ne viennent incendier notre maison en pleine nuit ?

Je me figurais les flammes gigantesques envelopper la grange, courir sur la toiture et lécher les façades avant de dévorer le porche. J’imaginais la charpente calcinée ployer sous son propre poids. Je croyais déjà humer la fumée âcre et brûlante, qui s’engouffrait dans mes poumons en creusant

dans ma gorge un sillon carbonisé. Je voyais mon frère, mon oncle, ma tante, ma cousine, ma grand-mère agoniser et gesticuler au milieu de cette fournaise infernale, en hurlant leurs reproches à mon encontre et me maudissant à tout jamais.

Tout serait de ma faute, moi qui avais consenti à cette folie !...

N'y tenant plus, je rassemblai tout mon courage, relevai la tête et lui posai la question tout de go, d'une voix timorée mais que je m'efforçai de maîtriser :

– Est-ce que tout va bien, oncle Mort ?

À son tour, il leva le nez de son assiette, tourna vers moi un regard maussade, et ses sourcils broussailleux se froncèrent. Puis, comme s'il me reconnaissait soudain, son visage figé se détendit légèrement.

– Ça va, oui, finit-il par dire. Ne t'inquiète pas, Simon, j'ai juste… j'ai juste eu quelques ennuis aujourd'hui, au garage.

– Quel genre d'ennuis ? Est-ce que c'est sérieux ?

Il soupira, regarda tante Elena qui elle non plus, ne parlait guère ce soir, et m'avoua :

– Oui, c'est… c'est Randy. Il s'est blessé très grièvement avec un chalumeau, ce matin. Je ne sais pas… je ne sais pas comment il s'y est pris. Mais ça lui a sévèrement brûlé toute une partie du visage, on a dû prévenir les secours. Ils l'ont emmené immédiatement à Polson. Ça a l'air plutôt sérieux. C'était vraiment moche à voir…

Je me suis longtemps reproché l'attitude qui fut la mienne à cet instant-là. Le seul mot qui put sortir de ma bouche fut un « oh ! » qui se voulait compatissant. La vérité est que ma réaction n'avait rien d'une quelconque compassion. Enfin, si, d'une certaine façon, bien sûr. J'appréciais beaucoup Randy, et qu'une telle tragédie ait pu lui arriver me peinait. Mais, davantage que cela, c'était surtout un très égoïste « oh ! » de

soulagement. Tout simplement. Oui, j'étais infiniment soulagé d'apprendre que les préoccupations de mon oncle n'avaient rien à voir avec ce que Josh et moi avions fait. J'en eus naturellement honte par la suite et ce, longtemps encore après ce soir-là, mais sur le moment, je sentis l'appétit me revenir. Mon ventre se dénoua d'un bloc. Lorsqu'on est enfant, notre perception des choses est souvent faussée et, hélas, emplie d'égoïsme…

– Ne t'en fais pas, me dit-il, ça s'arrangera, va. Ils vont le soigner de leur mieux, le garder en observation quelques jours sans doute, puis le renvoyer chez lui, avec des tas de bandages sur le visage. On va avoir une vraie momie à Ellison (il sourit). Malheureusement, après ça, il devra encore rester alité un moment.

– J'espère que tout ira bien…, dit tante Elena en prenant la main de mon oncle.

– J'espère aussi…, soupira-t-il. Demain, j'irai voir sa femme pour prendre des nouvelles. Et aussi, faut que je trouve quelqu'un pour remplacer Randy, d'ici là.

– Pauvre Winnie, elle doit être effondrée… murmura tante Elena.

– Est-ce que je peux t'aider, au garage… ?

Il ébouriffa mes cheveux.

– Non, Simon, c'est gentil mais j'ai besoin de quelqu'un d'expérimenté, cette fois. On va avoir beaucoup de travail. Mais je te remercie de me proposer ton aide, j'apprécie ton dévouement. Je demanderai à Spencer ou Dale, ils sont assez débrouillards en mécanique, ajouta-t-il en s'adressant cette fois à tante Elena.

Il poursuivit son repas l'esprit plus détendu, et s'autorisa même quelques plaisanteries, comme auparavant. Je sentais néanmoins qu'il demeurait très inquiet pour Randy. Tout portait à croire que l'état du malheureux était bien plus grave qu'il ne nous l'avait avoué…

Le dîner achevé, oncle Mort se leva de table, bourra une pipe et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la cour. Il demeura ainsi un long moment, à contempler pensivement un recoin du jardin que ne mangeait pas encore complètement la pénombre. Josh et moi nous apprêtions à quitter la pièce, estimant le danger passé, lorsque oncle Mort nous interpella :

– Les garçons, nous dit-il, sourcils froncés, venez donc un peu par ici.

Lourd silence de notre part.

– Vous n'auriez rien à me dire ? Il n'y a rien que vous ayez fait et que j'aurais besoin de savoir ?

Une coulée de plomb fondu se déversa brusquement en moi. Je sentis mon visage s'empourprer à vue d'œil. Mes oreilles me brûlaient.

– Non, dis-je, mal assuré. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il me jaugea d'un œil soupçonneux.

– Parfait, dans ce cas. Venez donc dehors avec moi un instant, je vais vous montrer quelque chose.

Ça y est, nous y aurions droit. Une franche correction, loin du regard des femmes qui s'y seraient peut-être opposées. Mais nous l'avions mérité, nous avions mis toute notre famille dans une situation plus que périlleuse. Grand-mère Lisbeth m'avait bien mis en garde, et m'avait expressément recommandé de préserver cet encombrant secret.

– Vous pouvez me dire ce que c'est que ça, dans ce cas ?

De sa pipe tendue devant lui, il désignait Attila, paresseusement couché dans l'herbe, tout près de la clôture pour le cas, toutefois, où il aurait à déguerpir en trombe.

– Vous allez peut-être me dire que vous ne savez pas comment ce gros chien a atterri dans notre cour ?

Un énorme soupir de soulagement me fit éclater d'un bref rire nerveux. Je me fis l'effet d'une grosse baudruche en caoutchouc qui se

dégonfle tout d’un coup. Un sourire idiot éclaira mon visage.

– Eh bien, oui, c’est…

– C’est Attila, dit Josh. Il nous a adoptés.

– Il *vous* a adoptés ? D’habitude, c’est plutôt l’inverse, non ?

– C’est un bon chien, tu sais, m’empressai-je de dire. C’est vrai qu’il fait un peu peur à le voir comme ça, mais…

– C’est lui qui a fait fuir le renard qui mangeait nos poules et nos œufs, mentit Josh en m’imposant du regard une connivence coupable.

– Oui, renchéris-je, mal à l’aise de tromper ainsi notre oncle, c’est toujours bien d’avoir un chien de cette taille pour garder la maison. On ne sait jamais…

En mon for intérieur, je priais déjà pour que cet animal, s’il devait demeurer dans cette maison, n’aille jamais s’en prendre à Jane, tante Elena ou qui que ce soit d’autre. Après tout, nous ne savions rien de lui, c’était un chien pratiquement sauvage. Qui sait ce dont il était capable sur un coup de sang, ou mû par un brusque sentiment de peur ?

– On peut le garder, dis, oncle Mort ? supplia Josh avec enthousiasme. On s’en occupera, Simon et moi, tu verras !

Notre oncle se gratta le front, considéra Attila qui, lui-même, le fixait avec une certaine curiosité. Puis, son attention s’attarda sur l’enclos du poulailler. Finalement, il abdiqua.

– Très bien, c’est entendu. Mais cette bête n’est pas un jouet, vous le savez, alors vous vous en occuperez comme il a été convenu, et pas uniquement la première semaine pour ensuite le délaisser. Et s’il fait des dégâts ou s’il se montre agressif, je le flanque dehors. On est bien tous d’accord ?

Josh, tout à joie, se précipita sur Attila qui lui fit la fête. Quant à moi, je me contentai de sourire, espérant de toute mon âme que ledit Attila porte

mal son nom…

– 21 –

Le lendemain matin, ainsi qu’il l’avait laissé entendre, oncle Mort alla parler aux deux gars en ville dont il avait mentionné le nom afin de leur proposer un emploi de quelques semaines, en remplacement de Randy Howers. Si aucun d’entre eux ne se montrait intéressé à faire ce travail le temps que Randy se rétablisse, la situation au garage s’avérerait difficile du fait d’une charge de travail accrue pour Steeve et mon oncle. Pendant ce temps, m’avait-il dit, il ne pourrait plus s’occuper de moi, mais sitôt que les choses rentreraient dans l’ordre, je poursuivrais ma formation de mécanicien. Je fus dès lors momentanément dispensé de mes séances pédagogiques au garage familial.

Or donc, profitant de ma matinée libre, j’allais d’un pas hâtif à la bibliothèque municipale. Je m’y rendais tout heureux et, je dois le dire, assez nerveux également. Comme souvent, Josh m’accompagnait. D’ordinaire, cela ne me dérangeait nullement, mais ce jour-là, j’aurais préféré être seul, pour une fois...

– Pourquoi est-ce que tu es si pressé ? Où est-ce qu’on va comme ça ?

– À la bibliothèque. Je vais essayer de tomber sur Lena, elle y passe presque tous les jours. Dépêche-toi un peu, je ne voudrais pas la rater !

Lena était en effet une jeune fille particulière qui préférait, et de loin, la compagnie des livres et de leurs histoires extraordinaires à celle de ses camarades de classe. Elle était d’un tempérament assez solitaire, un brin aventureux et rêveur, aussi…

– Ah bon ? Elle sait qu’on vient la voir ?

– Mais non, bien sûr que non ! Le but, c’est de faire passer ça pour un hasard, enfin !

– Pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas qu'elle pense que je suis venu spécialement là pour la retrouver ! Il faut que ça ait l'air d'une coïncidence, voyons ! Et maintenant, cesse de me poser tant de questions et avance donc !

– Mais je ne comprends pas, me dit-il l'air profondément songeur, tout en trottinant sur mes talons. Vous êtes amis, non ? Pourquoi ne pas tout bêtement aller chez elle et sonner à sa porte si tu as envie de la voir ?

– C'est une fille, idiot ! soupirai-je. On ne peut pas se comporter avec elle comme avec n'importe quel garçon de notre école ! Va, tu es trop petit pour comprendre toutes ces subtilités !

– Oh non, non, je comprends, fit-il pensivement.

Puis, marmonnant dans sa barbe :

– Je comprends surtout que c'est idiot…

La bibliothèque municipale d'Ellison n'était pas un édifice bien vaste. Tout juste une salle unique jouxtant la mairie et que recoupaient de longs rayonnages, avec à l'entrée une banque d'un autre temps en guise d'accueil. L'endroit exhalait une odeur assez marquée de boiseries anciennes et de vieux papiers. Rares y étaient les visiteurs, et la seule et unique employée, Mlle Margaret McFinn, s'y ennuyait à mourir à longueur de journée. Aussi, notre irruption ne passa-t-elle pas inaperçue.

– Ça alors, les fils Gilligan ! s'exclama-t-elle, toute guillerette, en levant les yeux de son magazine. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mes chéris ?

– On est venus voir… commença Josh.

– On est venus chercher un livre, le coupai-je en le poussant du coude. Un bon livre !

Puis, houspillant mon frère à voix basse :

– Laisse-moi parler, idiot, tu vas tout faire capoter !

– Quel genre de livres est-ce que tu recherches ? Un livre d'aventures, par exemple ?

– Oh oui, ce serait parfait !

– Tu as déjà lu *L'Île Au Trésor* ? C'est une excellente histoire de pirates, pleine d'aventures et de rebondissements, ça devrait beaucoup plaire à un garçon de ton âge !

– D'accord, répondis-je, je le prends, ça a l'air très chouette. Dites, Mlle McFinn, est-ce que… est-ce que vous auriez aperçu Lena ce matin, par hasard ?

– Lena Case ? (elle réfléchit) Non, je ne crois pas l'avoir vue aujourd'hui. Pourquoi cette question ?

– Oh, pour rien… C'est juste qu'elle m'avait dit qu'elle passerait peut-être aujourd'hui. Ça ne fait rien, merci madame.

– Si je la vois, je lui dirai que tu la cherches. Et pour toi, mon petit Josh, est-ce qu'un bon livre te ferait plaisir également ? lui demanda Mlle McFinn en lui souriant de toutes ses dents.

Josh secoua la tête et lui répondit avec une mine espiègle :

– Non, merci madame. Moi, je n'ai personne à voir !…

Pour la première fois de ma vie, j'eus envie d'étrangler mon gaffeur de frère. Aujourd'hui, tandis que je repense à ces jours heureux, si lointains, se dessine sur mes lèvres un sourire profondément attendri. Mon cœur de vieil homme fatigué se réchauffe et bat plus intensément, dès lors qu'il se remémore les turpitudes de mon cher Josh. Mais croyez-moi, à l'époque, ça ne m'avait pas amusé du tout. Fort heureusement pour lui, Mlle McFinn ne releva pas la remarque et retourna bien vite à ses potins dans le canard local. Sa journée était finie, il ne viendrait vraisemblablement plus aucun visiteur aujourd'hui. Elle poussa un gros soupir d'ennui et entama la lecture d'un article édifiant relatant le scandale d'une star du show-business arrêtée

en état d’ébriété au volant de sa décapotable. Inconcevable !... murmura Mlle McFinn, offusquée, derrière son comptoir.

– T’as bien failli tout faire rater, gros malin ! grondai-je mon frère en sortant. Heureusement pour toi que Lena…

– En parlant de Lena, la voilà, justement !... m’interrompit-il à mi-voix.

– Salut, Simon ! Salut, Josh ! Qu’est-ce que vous faites ici ? nous lança Lena, un sourire radieux illuminant son visage.

– On est… on est juste passés emprunter un livre à la bibliothèque. Et toi, Lena ?

– Je dois rendre le mien, justement. J’ai déjà trois jours de retard. Vous m’attendez ? J’en ai pour deux secondes…

– Oui, bien sûr, si tu veux…

Mon frère, à mes côtés, me dévisageait avec, au fond des yeux, cette petite étincelle moqueuse qui m’exaspérait tant quelquefois et me laissait à penser qu’il me prenait pour un beau nigaud. Et à la vérité, il n’avait pas tort : pour une raison que je ne sus m’expliquer qu’une poignée d’années plus tard, je me faisais toujours l’impression de me montrer stupide et gauche, dès que je me tenais en compagnie de Lena Case…

Lena ressortit de la bibliothèque quelque dix minutes plus tard, un autre livre dans les mains. J’essayai discrètement d’en distinguer le titre, curieux de connaître ses goûts en matière de lecture. Peine perdue, elle le fourra sous son bras et, tout en marchant :

– Dites, ça vous dirait d’aller manger une glace en ville ? Il paraît qu’au *Milly’s*, ils ont de nouveaux parf… Oh non ! C’est pas vrai ! Qu’est-ce qu’il nous veut encore, celui-là ?

Je levai le nez. Burt Randall se tenait devant nous, dans la ruelle. Il était seul. Sa bande de Cogneurs devait s’être éparpillée aux quatre coins de

Mandle Street, dissimulée alentour afin de mieux nous sauter dessus et nous empêcher de prendre la fuite. Je me tenais sur mes gardes et je serrais les poings, prêt à me défendre bravement. Mais lorsque Burt ouvrit la bouche, quelque chose en lui semblait sensiblement différent.

– Salut, Lena, dit-il gauchement. Salut, les gars !

– Salut, Burt, répondis-je prudemment, restant en alerte d’un coup fourré.

– Est-ce que… est-ce que Lena sait… pour hier ?

– De quoi est-ce qu’il parle ? s’étonna celle-ci.

– Non, elle ne sait rien. Je ne lui ai rien dit. Et t’as promis de ne rien dire toi non plus, souviens-t’en, Burt !

– J’ai rien dit. À personne. Même pas à mes parents ou à mes copains. Surtout pas à eux, d’ailleurs… Je voulais juste… enfin, je voulais que tu saches qu’après ce que vous avez fait pour moi, Josh et toi, je vous embêterai plus. C’est juré. Je vous laisserai tranquilles, vous avez ma parole.

Lena l’observait en ouvrant de grands yeux étonnés. Puis elle me regarda moi, puis de nouveau Burt. Encore un brin soupçonneux, je voyais néanmoins la sincérité du rouquin se faire jour derrière ses paroles hésitantes. Burt Randall n’avait pas pour habitude de se montrer gentil. D’ordinaire, il aboyait ses ordres à ses comparses ou invectivait une malheureuse victime avant de lui enseigner la *méthode Randall* de la subordination, mandales à l’appui. Et ce jour-là, Burt était méconnaissable...

– Et… qu’est-ce que tu comptes dire à tes copains pour leur faire entendre qu’ils n’auront plus à s’en prendre à nous ?

– Je trouverai bien, t’en fais pas pour ça. Et puis, pas loin de là où vous habitez, ton frère et toi, y a des nouveaux. Ils se sont installés en ville

y a peut-être un mois de ça. Une mère avec son gamin. Je crois qu'il a un an de moins que nous. Leibowicz, qu'ils s'appellent. Tu vois un peu ! Avec un nom pareil, c'est sûrement des Pollacks. Ça nous fera une distraction, à nous autres les Cogneurs, et puis il faut bien que quelqu'un apprenne à cette demi-portion qui est le chef de l'école. Du coup, Josh et toi, vous serez peinards…

– Attends, tu vas t'en prendre à lui pour ne pas t'en prendre à nous, c'est ça ? Pourquoi tu ne laisses pas tout simplement tomber, Burt ? Fous-lui la paix, au nouveau, il est peut-être très sympa, tu ne le connais même pas !

Randall grimaça une moue embarrassée avant de se reprendre :

– Je veux juste voir ce qu'il a dans le ventre, c'est tout. Me rendre compte si c'est un dur ou une mauviette. Et puis bon, qu'est-ce que tu veux faire d'autre, hein ? On s'ennuie à en crever dans cette ville ! T'inquiète pas, va, j'irai en douceur avec lui, pour commencer…

– Tu ne changeras décidément jamais, Burt Randall, soupira Lena, exaspérée. Tant pis pour toi…

Ces mots, prononcés par la belle Lena, affectèrent le gros dur davantage qu'il ne voulait se l'avouer. Mais moi qui lisais aisément en lui, je percevais que tout son cinéma de caïd n'était autre qu'un masque. De l'esbroufe, pour se donner l'illusion de ne pas être sans amis. Ses Cogneurs ne traînaient avec lui que parce qu'ils le craignaient. S'ils n'étaient pas de son bord, il ne leur restait qu'à redouter de le voir leur tomber dessus. Ces types savaient aussi que Burt était toujours partant pour un mauvais coup et s'en réjouissaient à l'avance. Au fond, Burt était plus à plaindre qu'à blâmer. Il s'était enfermé lui-même dans ce rôle de forte tête, s'était rendu prisonnier de sa propre image. J'en venais même à me dire que nous

aurions pu nous entendre avec lui, si seulement il ne se complaisait pas autant dans son comportement stupide…

– 22 –

Burt Randall avait au moins l’honnêteté de tenir parole. D’une part, il nous laissa effectivement en paix, Josh et moi. S’il nous arrivait de croiser sa bande, il nous gratifiait certes de quelques moqueries ou de vagues injures au passage, pour donner le change, mais trouvait toujours un prétexte pour entraîner ses acolytes loin de nous. Une fringale et l’envie soudaine d’avaler un milk-shake, une virée en ville autrement plus intéressante que de s’occuper du cas de pauvres mioches comme nous, ce genre de choses…

L’autre point sur lequel il n’avait pas menti était qu’effectivement, il avait rendu une charmante visite de courtoisie aux Leibowicz, pas plus tard que le samedi suivant. Il fallait au moins reconnaître à Burt le sens du spectacle, car il avait vu les choses en grand. Une pleine cagette d’œufs périmés, des fruits et des légumes on ne saurait imaginer plus pourris, du crottin de cheval encore vaguement fumant, la totale. L’art de souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants, version Burt Randall… Sa joyeuse bande s’était dispersée tout autour de la maison et, tout en braillant telle une harde de gorets, avait copieusement arrosé le jardin, la cour, la toiture et les murs de la façade de leurs projectiles gluants et odorants.

Toutefois, le maigre effet produit par tout ce tapage s’avéra une cruelle déception pour eux, la mère Leibowicz n’ayant même pas daigné mettre le nez dehors. Surpris par cette totale absence de réaction, les Cogneurs s’étaient arrêtés de mitrailler la maison. À la suite de quoi la porte s’était finalement ouverte, et un garçon d’une rare blondeur avait fait son apparition sur le perron. Pour onze ans, l’enfant était plutôt de petite taille, presque chétif. À côté de Burt, anormalement développé, on avait peine à croire qu’une année à peine les séparait, et non pas trois ou quatre.

Le gamin, nullement impressionné par cette exubérante démonstration de force, s’avança tranquillement vers Burt et ses sbires qui attendaient, goguenards, au bout de l’allée. Son visage juvénile mais aux traits parfaits n’exprimait aucune peur, aucune émotion quelle qu’elle soit, ce qui les déstabilisa quelque peu et les mit sensiblement mal à l’aise. Vu son gabarit, et face à cinq gros durs, ce mioche aurait dû prendre ses jambes à son cou, et non pas aller à leur rencontre aussi nonchalamment.

Lorsqu’il se trouva à moins de deux mètres de la bande des caïds d’Ellison, l’enfant s’arrêta et les regarda tour à tour avec intensité. Un à un, les sourires imbéciles s’évaporèrent des visages. Même celui de Burt s’estompa à demi.

– Salut, microbe ! dit enfin ce dernier. On va faire les présentations, avant de te chahuter un peu. Moi, c’est Burt. Burt Randall. Et eux, derrière, c’est mes Cogneurs. Pas la peine que je t’explique pourquoi on nous appelle comme ça, pas vrai ? Aussi bête que t’en aies l’air, je suis sûr que t’as déjà capté. Alors voilà le topo, les choses sont assez simples : à l’école d’Ellison, le boss c’est moi. Quand j’ai envie d’un truc, je le prends, tu piges ? Si t’essaies de faire le malin, si tu t’opposes à nous, on te réduit en bouillie aussi sec. Tu seras pas le premier à avoir essayé, et y en a pas un qui a réussi, je te le dis d’entrée de jeu. Alors, tu ferais aussi bien de te foutre ça dans le crâne dès maintenant. Et pour que la leçon du jour passe impecc’, on va te la faire rentrer de force dans la caboche. Oh, balise pas, on va y aller mollo pour aujourd’hui, on voudrait pas trop t’esquinter devant ta *môman*, qui doit sûrement nous observer depuis sa fenêtre en pleurnichant…

Les autres éclatèrent de rire. Et il y avait de quoi ! Le discours de bienvenue de Burt, c’était toujours un grand moment. Et il en rajoutait un peu plus à chaque fois. Un vrai show-man…

– Ma mère n'est pas derrière sa fenêtre, répondit le jeune garçon avec un calme déconcertant dès que Burt en eut terminé de son monologue. En fait, elle en a rien foutre de vous. Et moi non plus, d'ailleurs. Maintenant, allez-vous-en tous de chez moi si vous tenez à vos dents…

Puis, sans même attendre de réponse de leur part, il tourna les talons et reprit tranquillement le chemin de sa maison. Les Cogneurs, estomaqués, en demeurèrent sans voix.

– Il a dit quoi, là ? s'exclama Burt. Sans déc', il a dit qu'il nous casserait les dents, c'est ça ? Eh gnome, je te parle !

Le jeune Leibowicz continuait de s'éloigner, indifférent à l'exaspération d'un Burt Randall affreusement vexé que ses effets de manche puissent susciter aussi peu de terreur auprès du « nouveau ». Alors, consumé de rage, le rouquin saisit un œuf et le lança à toute volée sur l'enfant blond. Celui-ci ne se retourna pas mais, mû par un incroyable hasard – ou avait-il deviné ce que tenterait le gros ? –, il pencha légèrement la tête sur le côté tout en continuant de marcher, juste assez pour que l'œuf le frôle en sifflant et vienne se fracasser sur le gravier de l'allée, à quelques mètres devant lui. Là, il s'immobilisa un instant et contempla les débris visqueux du projectile.

Alors, brusquement, il fit volte-face et chargea Burt en trombe. Une curieuse lueur étincelait dans ses yeux d'un troublant bleu acier. Surpris par ce revirement, le taureau rouquin ne bougea pas lorsque Leibowicz lui bondit dessus. Burt bascula à la renverse et s'écroula de toute sa masse sur le gravier. À califourchon sur Randall, l'enfant, un sourire carnassier sur les lèvres, dévisagea les quatre autres, médusés, et leur lança :

– Sans blague, alors c'est *ça*, votre chef ?

Et il se mit à le rouer de coups. Encore, et encore. Burt, le nez en sang, le visage rouge déjà, en sueur, tentait désespérément de se dégager

mais, en dépit de sa corpulence chétive, ce gamin le maintenait au sol avec une poigne de fer. Ses bras avaient beau être maigrelets, l'enfant était d'une force prodigieuse. Sans doute supérieure encore à celle de Randall. Et ce garçon blond, animé d'une fureur bestiale, ricanait tout en martelant de ses poings le visage ensanglanté du malheureux Burt, presque méconnaissable et à demi inconscient.

– Arrête, criait Lewis Finch, arrête s'il te plaît, c'est bon, il a son compte ! Laisse-le partir, on t'embêtera plus, c'est juré !...

L'autre leva alors le nez, laissant voir son visage poupon tout constellé d'éclaboussures de sang. Les courageux membres du gang de Burt Randall blêmissaient à vue d'œil, saisis de stupeur, tétanisés par la correction impitoyable que subissait leur chef, et surtout par la violence inouïe de ce gamin maigrichon.

– Vous en faites pas, leur lança celui-ci d'un air sadique, votre tour arrive bientôt !

Là-dessus, les quatre Cogneurs, désemparés, échangèrent des regards affolés avant d'enfourcher leurs vélos aussi vite que possible et de s'esquiver, abandonnant Burt en piteux état à la merci de ce jeune fou furieux. Non décidément, celui-ci, ils lui ficheraient la paix, aucun doute là-dessus. Il s'était parfaitement fait comprendre… Oh ! ça oui !

– 23 –

Burt Randall séjourna deux jours à la clinique de Polson puis resta alité chez lui les huit jours qui suivirent. Cette mésaventure lui avait valu un nez cassé et un visage tuméfié – avec en prime deux beaux yeux au beurre noir – ; elle lui avait aussi coûté une dent ainsi que sa bande de valeureux amis. Pas un seul d’entre eux, d’ailleurs, n’alla lui rendre visite, ne serait-ce qu’une seule fois durant ce laps de temps. Burt ne révéla jamais à quiconque ce qui s’était réellement passé chez les Leibowicz. Il racontait à tout le monde qu’il ne se rappelait rien. Prétendait-il cela pour s’éviter l’humiliation de s’être fait rosser par un marmot deux fois moins gros et moins grand que lui ? Ou encore, craignait-il à présent ce Leibowicz au point de redouter d’éventuelles représailles s’il le cafardait ?

À moi non plus, il ne me raconta rien mais j’avais compris, rien qu’à croiser son regard, que la deuxième hypothèse était de loin la plus plausible. Lena, Josh et moi allâmes le voir deux fois chez lui durant son repos forcé, et nos relations avec la brute de l’école, le gros Burt Randall, le rouquin, le caïd, le dur de dur, se muèrent progressivement en une chose qui commençait tout doucement à s’apparenter à une certaine amitié. Désormais, pour nous, il ne devenait plus que « Burt »…

– 24 –

Voilà pratiquement six semaines maintenant que notre père nous avait quittés, et il ne se passait pas un jour sans que Josh et moi ne pensions à lui, et sans que nos larmes ne coulent. La plupart du temps, c'était en cachette du reste de la famille. Mon frère était moins expansif que moi, mais je ressentais malgré tout l'immense peine qui l'accablait. Fort heureusement, c'était une chose qu'il nous était offert de partager, lui et moi, souvent même sans avoir besoin de mots pour exprimer ce que nous éprouvions. Nous nous soutenions l'un l'autre. Nous nous comprenions. Il nous arrivait de passer l'après-midi entier dans le jardin, sous le vieil arbre près des balançoires. Et les jours où notre chagrin était trop vif, nous gagnions en cachette les rives de Swan Lake, tout près de notre ancien chez-nous.

La maison, désormais à l'abandon, avait été mise en vente. Triste destin pour cette chaumière merveilleuse qui avait vu naître tant de joies simples, qui avait été l'écrin privilégié de tant de moments heureux. Nous restions assis sur les galets du rivage, sans bouger, face aux superbes monts hérissés de pins Douglas et d'épicéas de la forêt de Flathead qui se dressaient sur la berge opposée. Attila, écrasé de chaleur, somnolait paisiblement à nos pieds ou s'ébattait dans l'eau fraîche. Et nous nous souvenions. Nous nous efforcions d'ancrer profondément en notre esprit tout ce qui nous revenait de lui, ses mots, ses gestes, ses regards, pour ne jamais rien oublier de l'homme qu'il avait été...

Lorsqu'il nous apercevait ainsi, oncle Mort ne venait jamais nous déranger. Il respectait notre peine et notre deuil. Il comprenait ce besoin de nous isoler de temps à autre et de surmonter notre chagrin, en silence, loin des nôtres. Ce n'était qu'à l'approche de la tombée du jour qu'il venait enfin nous trouver et nous offrait de rentrer. Nous lui obéissions de bonne

grâce, et cette pudeur et cette douceur qu'il nous témoignait accroissaient l'affection que nous lui portions tous deux...

– 25 –

Ce fut également durant cette période, alors que se profilait déjà la dernière semaine de juillet, qu'à notre tour, nous fîmes la connaissance du jeune Leibowicz. Sa mère et lui étaient installés à Ellison depuis plusieurs semaines déjà, mais hormis Burt qui avait commis l'imprudence de tenter de lui souhaiter la bienvenue à sa façon, peu en ville l'avaient déjà rencontré. Au mieux l'avait-on vaguement aperçu. Et sa mère encore moins, qui ne sortait du reste pratiquement jamais de chez elle. On ne la croisait ni au magasin d'alimentation, ni au sermon du dimanche. Pas même à se promener le matin dans les rues du centre-ville pour découvrir la bourgade et aller à la rencontre de ses habitants. Et si d'aventure leurs provisions venaient à manquer, Mme Leibowicz ouvrait son porte-monnaie, en sortait deux beaux billets de dix dollars, et chargeait son fils de faire le tour des commerçants afin d'y remédier.

Le garçon était « acceptablement poli et aimable », à en juger par les dires de Mme Grossett, qui tenait avec son mari Ralph et leurs deux fils Paul et Dave l'épicerie *Grossett & Sons*. Comprenez par là qu'aux yeux de la commerçante, fervente adepte de bavardages interminables, la sociabilité de ce gamin tout blond se limitait au minimum syndical. De bien drôles de gens que ces nouveaux venus, décidément, à en croire Mme Grossett…

Or donc, ce jour-là, nous fîmes un détour par New Harbor Street afin de rendre visite à Burt, que nous savions de nouveau sur pied. Les Randall habitaient la dernière maison à la sortie de la ville. Lena nous accompagnait. Le chemin nous amenait à passer devant la propriété des nouveaux arrivants. La demeure appartenait auparavant à un couple de septuagénaires, lesquels avaient opté un jour pour la tranquillité d'un

hospice. C’est du moins ce que prétendaient leurs héritiers qui s’étaient aussitôt empressés de mettre la maison en vente.

Son apparence extérieure faisait beaucoup penser à la nôtre. À Ellison, du reste, la plupart des maisons se ressemblaient. La seule véritable différence résidait dans son aspect négligé, fruit d’années de décrépitude. La peinture autrefois blanche, aujourd’hui jaunissante ou brunâtre, s’écaillait çà et là. La belle pelouse de jadis était retournée à l’état sauvage, offrant aux mauvaises herbes et à la vermine d’y élire domicile, et la gouttière et le perron disparaissaient sous un épais tapis de feuilles mortes desséchées.

En longeant la clôture, ce qui me frappa de prime abord fut une grande quiétude. D’ordinaire, les gens passaient majoritairement leur temps à l’extérieur, surtout en été. Ils entretenaient leur pelouse, retapaient leur porche ou s’invitaient les uns les autres, entre voisins, à prendre un rafraîchissement. Au moins entendait-on des enfants s’amuser dans la cour ou le jardin. Mais ici, derrière cette palissade négligée, personne, pas le moindre bruit. On aurait cru la maison encore à l’abandon.

Josh, intrigué, le nez collé à la clôture, jeta un coup d’œil indiscret au travers des interstices qu’offraient les planches disjointes. D’abord réticents, nous fîmes vite de même, désireux de découvrir ce qui se tramait de l’autre côté. Naturellement, je me sentais honteux d’espionner ainsi nos nouveaux voisins, mais la curiosité était la plus forte. C’est alors que mon attention se détourna de la contemplation de cette cour en désordre pour se porter sur Attila. Celui-ci, en arrêt devant le portail, montrait les dents, ronflant d’un terrifiant grognement sourd.

– Eh bien ? Qu’est-ce qui t’arrive, Attila ? dis-je en lui flattant le poitrail.

C’est là que je le vis. Debout derrière le portail blanc, immobile. Un enfant d’une dizaine d’années tout au plus nous épiait sans un mot. La blondeur de ses cheveux tirait sur le blanc, et l’iris de ses yeux était d’un bleu opale d’une incroyable limpidité. Il dévisageait tout particulièrement Josh avec intensité.

– Salut, lui lançai-je, embarrassé par notre sans-gêne. Tu dois être le nouveau. Je m’appelle Simon, et voici Lena. Lui, c’est mon petit frère, Josh. Désolé, on ne voulait pas avoir l’air de curieux, c’est juste que… Hem… c’est quoi, ton nom ?

L’autre ne me répondit pas immédiatement, son regard cristallin toujours vissé dans celui de mon frère, lequel ne bougeait pas, comme statufié. Le garçon tourna ensuite lentement la tête dans ma direction, et cette troublante eau gelée que reflétaient ses yeux me pénétra comme un tison porté au rouge. Lorsque enfin sa voix se fit entendre, elle résonna d’un calme glacial :

– Lenny.

– Je suis content de te connaître, Lenny, dis-je. Écoute, je sais que des petits malins ne t’ont pas fait un très bon accueil, l’autre jour. Mais ils ne t’embêteront plus, ça tu peux en être sûr. Je crois qu’ils ont compris à qui ils avaient affaire… On n’est pas tous comme ça, à Ellison, tu verras. La plupart des gamins de notre école sont plutôt de braves types, en fait… Tu t’y feras vite des copains.

Lenny ne disait pas un mot. Toutefois, dès que son regard de lac gelé s’attardait sur moi, une froideur indicible me parcourait l’échine.

– Tu sais, insistai-je pour dissiper mon malaise grandissant, on est pratiquement voisins, on habite au bout de l’impasse qui recoupe New Harbor Street, juste là-bas. Alors, si un jour tu avais envie de te baigner au

lac, ou pêcher, ou faire un truc avec nous, quoi que ce soit, tu n'auras qu'à passer à la maison, d'accord ?

– On verra, dit-il simplement.

– D'accord. Ce serait cool de faire connaissance. Bon, on va te laisser, t'as l'air occupé. En tout cas, j'espère que tu te plairas ici. Et encore une fois, n'hésite pas à faire un saut chez nous quand tu voudras, ok ?

– J'avais entendu la première fois, dit Lenny sur le même ton prodigieusement calme, fixant Josh sans discontinuer. Allez-vous-en, maintenant.

– Heu… oui, entendu. On s'en va… Alors à plus tard, Lenny.

Décontenancé, j'entraînai mon frère, toujours figé, le tirant par le bras. Même Attila nous suivait la queue basse, grondant toujours sourdement et jaugeant Lenny avec animosité. Josh, lui, demeurait comme hypnotisé, et sur ses traits pâles se dessinait une expression que je ne lui avais encore jamais connue.

Il avait peur.

– C'était vraiment bizarre, non ? me chuchota Lena, mal à l'aise.

– Ça, tu l'as dit ! Ce Lenny m'a l'air d'un drôle de type, faut avouer…

– Je le trouve même carrément anormal. Tu as vu son regard ?

– C'est sûrement parce qu'il a les yeux très clairs, ça donne toujours un éclat particulier.

– Ton frère à l'air de penser comme moi. Il n'avait pas l'air lui-même quand on était devant Lenny, tu as remarqué ?…

– C'est vrai, ça, Josh ? Toi aussi, tu le trouves bizarre, Lenny ?

– J'espère qu'il ne viendra jamais…, se contenta de marmonner mon frère.

– Comment ça ?

– Tu l’as invité à passer à la maison, s’il avait envie de faire un truc avec nous. J’espère qu’il ne le fera jamais ! J’ai aucune envie de le revoir…

– Hé ! Mais qu’est-ce qui vous arrive, à tous les deux ? Soyez pas comme ça ! C’est normal qu’il soit sur la défensive : il ne connaît personne ici, et ces idiots de Cogneurs lui ont réservé un accueil lamentable ! Bien sûr qu’il se méfie de nous !

– Tu dois avoir raison, admit Lena. On doit lui laisser une chance…

– Voilà ! Tu es d’accord avec ça, Josh ?

Pour toute réponse, mon frère secoua la tête. Je n’insistai pas davantage.

– 26 –

La maison des Randall se profila quelques minutes plus tard. Burt, nous ayant vus arriver de loin, se présenta à la porte. Son visage se para d'une expression d'angoisse en apercevant Attila.

– Ah, c'est vous ! Salut. Qu'est-ce que vous faites ici ?

– On a appris que tu avais enfin quitté ta chambre, dit Lena. Alors on est venus voir comme tu allais.

– Salut, Burt, dis-je à mon tour. Comment tu te sens ?

– C'est sympa de votre part d'être passés me rendre visite. Je vais bien… Mieux, en tout cas, même si j'ai toujours quelques rougeurs et bosses… Je suis surtout content d'être enfin sorti de ce lit.

– L'autre ne t'a vraiment pas raté, on dirait…, dis-je.

– Il a surtout profité que j'étais pas méfiant, ouais ! maugréa alors Burt dont le ressentiment enflait. Si jamais je le recroise dans les parages, je peux t'assurer qu'il va…

– Et si tu lâchais plutôt l'affaire ? Après tout, ta bande et toi, vous l'aviez un peu cherché, non ?

– Quand même ! Ce môme est complètement givré ! Vous avez vu ce qu'il m'a fait ? J'ai jamais cogné un gars à ce point, moi ! Faut être un vrai taré !

– Raison de plus pour lui fiche la paix, tu ne crois pas ? intervint Lena. On l'a rencontré tout à l'heure en venant, c'est vrai qu'il semble… plutôt spécial.

– Ah, vous voyez ! Dites, restez pas comme ça devant la porte. Vous avez envie d'entrer boire un soda ?

– Sûr, si ça t'embête pas, fis-je. À moins que… tes copains sont avec toi, en ce moment ?

– Quoi, les Cogneurs, tu veux dire ? Non, je les ai pas revus depuis l'autre jour. Le fameux jour. Ils m'ont lâché, se sont débinés et depuis, plus de nouvelles ! Ils vont entendre parler de moi !

– Ça n'est peut-être pas plus mal. Comme amis, ils ne valaient pas grand-chose, dis-je.

– Ouais, c'est possible. C'est aussi ce que me répète sans arrêt mon père. Tenez, à ce propos, entrez mais faites pas trop de bruit, d'accord ? Je voudrais éviter de le réveiller, il se repose.

Son appréhension refit surface lorsque son regard tomba à nouveau sur Attila :

– Par contre, hem… votre chien devra rester à l'extérieur, dans le jardin, d'accord ? Je pensais pas que vous l'amèneriez avec vous.

– Pas de souci, dit Josh, il sera sage dehors. Pas vrai, mon brave Attila ?

– Et… est-ce que je pourrais quand même le caresser ? demanda Burt en tendant prudemment la main.

Le chien, soudain méfiant, eut un vif mouvement de recul.

– Pour l'instant, il vaudrait mieux que tu évites, dis-je en ébouriffant Attila pour l'apaiser. Il ne te connaît pas encore très bien, mais ça viendra. Il n'a pas gardé un très bon souvenir de toi, depuis la dernière fois, dans la forêt…

– Ouais, grommela Randall, moi non plus, je peux pas dire que je garde un bon souvenir de cet animal…

Juste à ce moment-là se découpa dans le contre-jour de cette fin d'après-midi une antique camionnette, familière de tout Ellison. Elle s'immobilisa dans la cour, grinçant de toutes parts et toussotant, et lorsque le pot d'échappement en eut terminé de crachoter dans l'air son dense nuage volcanique, le vieux Douglas Moriarty entrouvrit la portière. Nous le

regardâmes s’extirper lentement de sa guimbarde, nous demandant quel pouvait être le motif d’une telle visite.

– Salut, les enfants, dit Moriarty en s’épongeant le front. Seigneur, quelle chaleur, hein ? C’est un vrai four, cette fourgonnette !

Nous le saluâmes poliment et Burt dit :

– Si vous êtes venu causer à mon père, ça tombe mal, il se repose pour le moment…

– Son état ne s’améliore toujours pas, n’est-ce pas ? C’est bien triste… Tu lui transmettras mes meilleurs vœux de rétablissement, d’accord ?

– Ce sera fait, M. Moriarty, merci, répondit Burt.

Doug Moriarty hocha la tête, tritura sa casquette avant de la remettre sur sa tête.

– Mais en réalité, reprit-il, c’est à toi que je suis venu parler, fiston. Rapport à… *ça* !

Il désignait du doigt les hématomes et contusions qui marquaient encore le visage de Burt. Douglas Moriarty avait beau ne plus occuper le poste de shérif adjoint depuis pas mal d’années maintenant, il avait conservé l’instinct de l’enquêteur et flairait parfaitement les coups fourrés. En dépit de son âge, sa vivacité d’esprit et sa sagacité demeuraient intactes.

– Tu as envie de me raconter ce qui s’est passé, Burt ?

Randall leva sur nous un regard embarrassé :

– Oh, ça, c’est rien ! J’ai voulu faire l’idiot, confessa-t-il. Un défi stupide lancé par les copains. J’avais parié que je pourrais parcourir le sentier de la forêt à vélo, celui qui part de Woods Bay, et je me suis sacrément vautré… J’ai pris une branche en pleine figure et j’ai dégringolé dans un trou qu’avait creusé une grosse racine. Ça m’apprendra à faire l’imbécile. Vous me l’avez répété pas mal de fois, pas vrai ?

L’ancien shérif adjoint plissa alors les yeux, et derrière ses paupières ridées et ses traits fatigués transparaissait une vive clairvoyance.

– Oui, c’est vrai Burt, je te l’ai souvent dit. T’es pas le mauvais bougre – t’es pas le meilleur non plus, faut bien dire ce qui est, mais t’es pas complètement mauvais –, mais t’as toujours eu le chic pour susciter bon nombre de problèmes autour de toi… Et ça, ce que je vois là, sur ton visage, ce ne sont pas des traces dues à une chute de vélo, dit-il posément. Ça, pour moi, mon garçon, ce sont tout bêtement des marques de coups portés au visage. Je me trompe ? Alors, est-ce que tu aurais envie de m’en parler, maintenant ?

Burt, pâlissant, ne répondit rien.

– Si tu ne me dis rien, Burt, je ne pourrai pas t’aider. Je te connais, tu sais. Je sais que tu es capable de t’attirer pas mal d’ennuis, de par ton comportement parfois irresponsable et ton tempérament irascible. Est-ce que par hasard tu te serais frotté à une personne que tu n’aurais pas dû asticoter ? Un type en ville qui n’aurait pas apprécié un de tes sales tours ? Un étranger de passage dans le coin ?

– Non…, dit Burt, guère convaincant. C’était juste une bête chute de vélo, comme je vous le disais…

Moriarty soupira d’impatience.

– Écoute-moi attentivement, Burt, reprit-il avec gravité, cette fois, ça m’a tout l’air d’être du sérieux. Si c’est un type, un adulte, qui t’a cogné dessus, tu dois me le dire, et moi je pourrai intervenir. Je pourrai contacter la police locale. Sinon, il pourrait bien être tenté de recommencer un jour. Est-ce que tu comprends ça ?

– Je comprends, M. Moriarty, mais vous vous trompez, je vous assure ! Demandez à mes amis, là…

Le regard acéré de Doug Moriarty se porta sur notre petite troupe puis revint à Burt.

– Tiens ? Je croyais que tes amis étaient cette bande de bons à rien qui traînent toujours avec toi d'habitude ?

– Non, dit Burt en tournant la tête vers nous, plus maintenant. C'est du passé, ça…

Le vieux garde forestier nous considéra tour à tour, Lena, Josh et moi. Pour je ne sais quelle raison, mon attention s'attardait sur son insigne vert du Service des Eaux et Forêts cousu sur sa chemise, à hauteur d'épaule.

– Ça n'est pas plus mal, si tu veux mon avis. Alors, les enfants, est-ce que vous confirmez la version de votre camarade ?

Au fond de moi, je maudissais Burt de nous mettre ainsi en porte à faux vis-à-vis de cet homme venu pour l'aider. Et à présent, que faire ? Lui mentir et soutenir la version de Burt ? Ou tout révéler et reconnaître que Burt, au fond, n'avait rien d'un enfant de chœur et avait en quelque sorte mérité la copieuse dérouillée qu'on lui avait administrée ?

– C'est comme Burt vous l'a dit, M. Moriarty, finis-je cependant par marmonner. C'était un accident de vélo complètement idiot… Je pense qu'il ne retentera pas un coup pareil, pas vrai Burt ?

Burt, de la tête, fit signe que non, même si je sentais qu'il ruminait déjà sa revanche sur ce sale gnome blond qui avait osé l'humilier devant ses vassaux. Le vieil homme garda le silence, me sondant avec intensité.

– Je te connais, Simon, t'es plutôt un bon gamin. Alors, on va dire que je te crois. Pour le moment. Mais il y a un truc que vous ne me dites pas, vous tous, ça je le sais… Si par hasard il vous venait à l'idée de changer votre version de l'histoire, faites-moi signe. Et Burt, je suis capable de venir ici en toute discrétion, si jamais tu avais peur qu'on ne te voie me parler de… *ton accident de vélo*, d'accord ?

Burt, de plus en plus mal à l’aise, hocha la tête tel un automate. Nous saluâmes l’ancien officier qui regagnait sa fourgonnette. Doug Moriarty se retourna une dernière fois, revissa sa casquette sur la tête et nous demanda :

– Au fait, les enfants… Vous savez quelque chose à propos de cette histoire de chats et de chiens éviscérés ? Vous en avez entendu parler, j’imagine ? Ça a fait le tour de la ville.

Nous haussâmes les épaules, secouant la tête en chœur. Nous n’étions au courant de rien, et cette fois, nous étions sincères. Le carnage ignoble auquel on s’était livré sur ces malheureux animaux préoccupait grandement le vieux garde forestier. Remonté dans sa camionnette, il s’épongea le front du plat de la main en maugréant toujours à l’encontre de la chaleur accablante qui s’abattait sur la ville.

– Bon sang, Burt, tu aurais dû lui dire la vérité, s’écria Lena, furieuse, après que Moriarty se fut éloigné. Simon a été obligé de mentir pour toi ! C’est un ancien shérif adjoint, je te le rappelle ! Il doit encore avoir des contacts avec le shérif du comté !

– Et qu’est-ce qu’il aurait fait, d’après toi, s’il avait su toute la vérité, hein ? Il serait allé parler à ce Leibowicz, et puis après ? Tu crois peut-être qu’il l’aurait coffré ? C’est juste un môme, il lui aurait sorti son couplet pour le sermonner, et puis il l’aurait laissé filer ! Ensuite, l’autre aurait sûrement…

Il s’interrompit brusquement, avant de reprendre en maugréant :

– Enfin, bref, ça n’aurait servi à rien. Et puis, Simon avait peut-être raison… On l’avait sûrement cherché. Bon, on le boit ce soda, oui ou non ? dit-il en pénétrant à l’intérieur de la maison.

– Au fait, Burt, dis-je en lui emboîtant le pas. Qu’est-ce que M. Moriarty a voulu dire à propos de ton père, au juste ?

– J’allais justement te poser la même question. Est-ce qu’il va bien ? demanda à son tour Lena. Depuis quelque temps, chaque fois que j’accompagne ma mère à la boucherie, je ne l’y vois plus. C’est toujours M. Grinn qui le remplace.

– Ouais, il… enfin, disons qu’il est un peu malade, en ce moment. Mais ça va, vous en faites pas… C’est sûrement rien.

Burt nous lançait des regards fuyants. Puis, mal à l’aise, il esquissa une moue contrariée et finit par avouer :

– En fait non, il… il va pas fort en ce moment. Mon père, il… enfin, il a vu le docteur Grant pas plus tard qu’au début de ce mois, et ça avait l’air assez sérieux. Ma mère, ça l’a carrément chamboulée quand elle a su ce qu’il avait. Ils ont pas vraiment voulu me donner de détails, mais c’est un truc qu’il aurait à l’estomac, une rumeur, je crois…

– Tu veux dire… une tumeur ? demanda Lena.

– Ouais, c’est ça, une tumeur. C’est grave, d’après toi ?

– Je sais pas trop, dit-elle. Ça pourrait le devenir, je pense… Mais je sais que le docteur Grant fera tout ce qu’il faut pour aider ton père, tu n’as pas à t’inquiéter.

– J’espère…, dit le rouquin. S’il arrivait un truc à mon paternel, ma mère s’en remettrait jamais…

– Ce serait dur pour toi aussi, tu peux me croire…, dis-je pensivement.

– Qu’est-ce que t’en sais, d’abord ? s’offusqua Burt. Je suis presque un homme maintenant, et je...

Il prit subitement conscience de sa gaffe et son visage, de confusion, se colora d’une vive teinte pivoine. Voir le redoutable Burt Randall s’empêtrer ainsi avait un je-ne-sais-quoi d’assez cocasse, en dépit de ses propos blessants…

– Ah… Oui, c’est vrai, j’avais oublié, excuse-moi, murmura-t-il d’une voix éteinte.

– Ça va, grognai-je. Oublie ça.

– Écoute…, reprit-il, très embarrassé. L’autre jour, j’ai vraiment été un sale con, je le sais… Ma blague sur Pinocchio, c’était… Enfin voilà, tu sais, quoi…

– Oui, t’as vraiment été le roi des imbéciles, ce jour-là, Burt Randall, s’indigna Lena. On ne dit pas ce genre de choses à quelqu’un qui vient juste de perdre son père !

– Ça va, c’est rien, je vous l’ai dit. Passons à autre chose, d’accord ? dis-je, gagné par une irritation qu’alimentait une peine toujours solidement ancrée en moi.

L’incident fut heureusement vite oublié. Nous nous tenions assis tous les quatre sur le grand canapé du salon et durant environ un quart d’heure, il fut question de tout autre chose. Ensuite, nous entendîmes M. Randall descendre pesamment l’escalier. Je ne saurais vous décrire précisément le sentiment qui fut le mien à cet instant. C’était comme si un poids gigantesque s’était soudain abattu sur moi, comprimant ma poitrine jusqu’à me couper la respiration. J’eus énormément de mal à reconnaître le père de Burt, sur le moment. Il avait affreusement maigri et affichait un teint très gris, presque verdâtre, lui que j’avais toujours connu joufflu et rougeaud. Sa démarche était lente, traînante, hésitante. Presque celle d’un vieillard. Ses cheveux, naguère toujours coupés ras, avaient poussé et étaient en bataille. Même son regard paraissait égaré, éteint, au fond de ses yeux rouges et vitreux. M. Randall semblait ne pas même remarquer notre présence. Il nous sourit pourtant aimablement et articula d’une voix faible :

– Ne vous dérangez pas, les enfants, je ne faisais que me chercher un verre d’eau. Tu sais où est ta mère, Burt ?

– Oui, p’pa, chez Grossett. Elle avait quelques trucs à prendre. Et je crois qu’elle devait aussi passer récupérer tes médicaments à la pharmacie…

– Ah, c’est bien… lui répondit son père, les yeux dans le vague. C’est bien.

Il effectua quelques pas en direction de la cuisine, s’approcha de l’évier, son verre vide à la main. Il le remplit au robinet, le vida d’un trait et ce, à trois reprises. Ce fut seulement ensuite que son attention s’attarda réellement sur nous autres :

– Mais pourquoi est-ce que vous restez tous enfermés par un si beau temps ? Allez donc vous tremper au lac ! Tiens ? C’est votre chien dans le jardin, là ? Bon sang, ce qu’il est gros ! Un terre-neuve ! C’est une sacrée belle bête que vous avez là !

– Oui, dis-je machinalement, sans pouvoir détacher mon attention de cet homme lessivé et méconnaissable. Il est plutôt impressionnant, hein ?

Josh ne disait pas un mot. Lui non plus ne quittait à aucun moment M. Randall des yeux.

– Bon sang, ne restez donc pas avachis sur ce canapé ! insista M. Randall. Allez faire un tour dehors, vous y serez bien mieux qu’ici. Burt, pourquoi tu ne les emmènerais pas à la cabane ? Je suis sûr qu’ils ne l’ont jamais vue.

– Tu as une cabane à toi, Burt ? demanda Lena.

– Mais oui, il a une cabane en pleine forêt ! Une belle, on l’a faite lui et moi il y a quelques années ! Montre-la-leur !

– Mais, c’est que… commença Burt, tu veux jamais que j’y amène mes amis !

M. Randall nous considéra un instant, puis prit soin de rectifier :

– Non, je ne veux pas que tu y amènes les sales garnements avec qui tu traînes d'habitude. Ceux-là m'auraient tout saccagé, ils ne respectent rien !

– D'accord, dit Burt, je veux bien la leur faire voir... Mais ça ira, si je te laisse ici tout seul ?

– Allez, file, grommela M. Randall en se remplissant un nouveau verre d'eau.

– Venez, les gars, on y va, dit Burt sans insister.

– Au revoir, M. Randall, lui dis-je en le dévisageant longuement.

Il me sourit d'un air vague puis s'éloigna en traînant les pieds jusqu'à la terrasse ombragée qui donnait sur le jardin. Le voir ainsi, affadi, fatigué, éreinté, me peina énormément. J'éprouvai soudain le besoin de lui prodiguer quelques mots de réconfort, de soutien, mais rien ne vint. Que pouvais-je donc dire ? Josh, je le percevais, avait également pleinement ressenti à quel point la maladie rongeait cet homme…

Burt et Lena allaient devant. Josh me retint un instant par le bras pour leur accorder un peu d'avance, puis me confia tout bas :

– C'est sérieux, tu sais… Ce que M. Randall a au ventre. C'est vraiment sérieux...

À ces mots, une angoisse glaciale se coula en moi, se déversant dans mes veines comme un poison pernicieux. J'en frissonnai. Mon regard attristé se porta tout d'abord sur le pauvre Burt qui marchait quelques mètres devant nous. Je jetai un ultime coup d'œil à la maison de la famille Randall avant de me résoudre à m'en éloigner...

– Je sais, lui dis-je en l'entraînant par l'épaule. Je sais, Josh…

– 27 –

Sur le chemin du retour, au volant de sa camionnette ronflante qui peinait à avaler l'asphalte, Douglas Moriarty, l'air absent, ruminait ses inquiétudes. L'esprit du vieil homme vagabondait d'une pensée à une autre sans parvenir à se raccrocher à quoi que ce soit de tangible, empêtré dans une sorte de marasme indistinct qui assombrissait sa bonne humeur coutumière. À un moment donné, lassé de bougonner à voix haute, il donna un coup de volant à droite et stoppa sa fourgonnette sur le bas-côté de la chaussée. Il se pencha côté passager, ouvrit la boîte à gants, farfouilla dans un fatras de papiers froissés, de clés et de stylos et en sortit un flacon de cachets d'aspirine. Il avala trois comprimés qu'il fit glisser dans son gosier avec un fond de bouteille d'eau tiédie.

Moriarty resta ensuite assis là, pensif, immobile au volant de sa voiture qui exhalait des relents d'huile de moteur brûlée, sur cette route frappée de canicule. Quelque chose ne collait pas. Il le pressentait. Les événements prenaient à ses yeux une tournure très inhabituelle, mais il ne parvenait pas à mettre précisément le doigt sur ce *quelque chose*. Et cela l'irritait terriblement et contrariait son instinct. Il retira sa casquette, s'épongea le front à l'aide de son mouchoir et s'extirpa de la voiture pour respirer plus à son aise. Mais l'air du dehors était brûlant et sec, et à défaut de le rafraîchir, lui assécha davantage encore la gorge.

Son regard fatigué s'aventurait machinalement sur son environnement immédiat quand tout à coup, un détail insolite accapara son attention. Il s'avança de quelques pas, plissa les paupières pour mieux voir. Il s'accroupit et lorsqu'il se redressa, il tenait du bout des doigts un rouleau de papier toilette à demi déroulé et taché de terre. Il leva les yeux et remarqua

d’autres rouleaux épars, et aussi des coquilles d’œufs brisées et d’autres détritus pourrissants, indéfinissables, qui jonchaient le trottoir.

Il s’approcha d’une palissade mal tenue et jeta un œil à l’intérieur. Partout sur le sol, dans l’allée, dans le jardin, au milieu de la cour ou devant le portail, s’accumulaient quantité de déchets de toutes sortes. Des restes de fruits écrabouillés achevaient de se décomposer au soleil, sous le vol bruyant de grosses mouches bleues qui bourdonnaient lourdement, assommées par la fournaise de l’air ambiant. Douglas Moriarty examina encore longuement le jardin et le parterre de l’allée avant de revisser sa casquette sur sa tête et de soupirer bruyamment :

– Un accident de vélo, hein ? Tiens, tu parles !…

Il jeta un œil au nom inscrit sur la boîte aux lettres.

– Lei… bo… wicz… Bon sang, mais c’est quoi ce nom ? grommela-t-il.

Il franchit le portail en maugréant et s’avança dans l’allée. Il sonna à la porte d’entrée et attendit. Puis sonna une nouvelle fois. Enfin, on vint lui ouvrir. Une femme blonde d’une quarantaine d’années, pas vraiment jolie ni même agréable de visage. Elle avait les cheveux un peu sales, rassemblés en un chignon sommairement arrangé, et ses yeux creusés étaient cerclés de noir. La femme était affublée d’un vieux survêtement de jogging dépenaillé. Et surtout, elle chaussait des pantoufles. Moriarty se laissa aller à imaginer à quel point ses pieds devaient transpirer, confinés ainsi dans ces étuves laineuses par une pareille canicule.

– Ouais, c’est pour quoi ?

– Madame… hem… Lebowitz ?

– Leibowicz.

– Pardon. Leibowicz. Je m’appelle Douglas Moriarty, je travaille pour le Service des Forêts à Ellison. Je ne crois pas que nous ayons déjà été

présentés.

Elle le toisa de la tête aux pieds, sans retenue aucune.

– Z’êtes pas un peu vieux pour ça ?

Moriarty, patient, sourit par complaisance.

– Je suis pratiquement à la retraite, madame, c’est vrai. Mais vous savez, dans les petites villes comme celle-ci, on a toujours besoin de quelqu’un comme moi pour veiller au bon déroulement des choses du quotidien. J’ai officié en tant que shérif adjoint pour le comté il y a quelques années de ça, alors que voulez-vous, les gens s’habituent…

– Ouais, je vois…

– Mme Leibowicz… reprit Moriarty.

– Vous auriez des cigarettes ?

– Excusez-moi ?

– Des cigarettes. Putain, je tuerais pour une clope, là…

– Non, je regrette. Mme Leibowicz, insista Moriarty, je viens d’apercevoir l’état de votre cour en passant devant votre propriété. Est-ce que quelqu’un vous aurait causé du tort ? Ou vous aurait fait une mauvaise farce ? Des vandales, des gamins du quartier, peut-être ?

– Ça ? Ce foutoir, là ? Ouais, sûrement des sales petits cons qui m’ont fait ce coup merdique… Bande de petits fumiers !

– Vous n’auriez pas aperçu les responsables, par hasard ?

– Nan, m’sieur. Je devais pioncer. Parce que si j’avais chopé celui qui s’est permis de balancer toutes ces merdes chez moi, croyez-moi que je lui aurais coupé les couilles !...

– Je vois… Est-ce que votre mari, peut-être, aurait pu… ?

– Mon quoi ?

– Votre mari. Ou… votre compagnon ? À moins que vous ne viviez seule ici ?

– Je vis avec mon gosse. Quant au dernier foutu porte-burnes qui a franchi le pas de ma porte et qui est resté chez moi plus de trois nuits d'affilée, je l'ai pas revu depuis dix ans… Cet enfant de garce vérolée s'est tiré un beau matin en me laissant engrossée comme une truie. Et sans un kopeck sur moi ! Alors non, vous trouverez ni mari ni *compagnon* ici, comme vous dites...

– Je vois…, répéta songeusement Moriarty. Est-ce que vous me permettriez de parler quelques instants à votre fils, s'il est ici ?

– Lenny ?

– Oui, si c'est là son nom.

– Lenny ! se mit brusquement à beugler la femme blonde en tournant la tête en direction du salon.

Elle attendit un instant, toisant à nouveau le vieux garde forestier d'un air équivoque.

– Putain, il est vraiment pas vif, ce gosse, soupira-t-elle, impatientée. Lenny, sale chierie, tu vas ramener ton cul ici, oui ou merde, y a le shérif adjoint… (elle se tourna vers l'homme) comment vous avez dit que c'était votre nom, déjà ?

– Moriarty. Douglas Moriarty. Mais je ne suis plus shérif adjoint, madame, je travaille maintenant pour le Service des…

– … y a le shérif adjoint Moriarty qui veut te causer ! Magne-toi de te pointer, bordel, ou je viens te chercher !...

L'enfant blond parut à son tour sur le seuil, nullement intimidé par les menaces de sa mère. Il gratifia l'ancien policier d'un regard sombre, inexpressif, sans prononcer un mot.

– Bonjour, mon garçon, dit Moriarty. Comme je l'expliquais à ta mère à l'instant, j'ai vu l'état de votre propriété en passant. Est-ce que, à tout hasard, tu aurais vu qui vous a fait cette mauvaise blague ? Tu peux me le

dire, tu sais, et je ferai ce qu'il faut pour que ça ne se reproduise plus. Tu n'as pas à avoir peur.

– Je n'ai pas peur.

– C'est bien, mon garçon, c'est très bien (il sourit). Est-ce que tu aurais vu quelqu'un tourner autour de la maison, dans ce cas ?

– Non.

– Ah… Rien entendu non plus ? Des rires, des cris ?

– Non.

– D'accord… Bon, eh bien merci à tous les deux, je ne vous dérange pas plus longtemps. Vous savez, leur dit-il en désignant de la main la cour rendue à l'état d'immonde dépotoir, vous devriez vite nettoyer tout ça… Avec la chaleur, ça empeste et ça vous attire la vermine. Mouches et compagnie, vous voyez ?

La mère et son fils le dévisagèrent comme s'il avait proféré la plus énorme insanité. Moriarty, décontenancé, se résolut à s'en aller d'ici.

– Eh, Lenny ! brailla soudain la mère. Au lieu de rester là à rien foutre sur le canapé, prends donc ton vélo et file en ville me rapporter des clopes. Qu'au moins, tu serves à quelque chose. Allez, putain, dégage de là ! Magne !

Et elle lui administra une grande claque derrière la tête. Moriarty, qui s'était retourné machinalement, observa la scène d'un air dubitatif, hésita à émettre une remarque puis se ravisa. L'enfant le dépassa en poussant sa bicyclette, l'enfourcha sitôt parvenu à la route et disparut en direction d'Ellison. Avant de s'en aller, Moriarty se retourna une dernière fois pour demander :

– Au fait, madame Leibowicz, où viviez-vous avant de vous installer à Ellison ?

– Ansley. Nebraska. Bled de merde, mais quand même moins qu’ici…

Il remercia et salua. De retour dans sa voiture, il demeura à nouveau pensif un long moment, puis décrocha sa CB et appela son jeune équipier resté au central, Mark Mills.

– Mark, je voudrais que tu appelles le shérif O’Grady, à Polson, de ma part. Demande-lui de bien vouloir faire quelques recherches pour moi... À Ansley, dans le Nebraska... Les Leibowicz… Une mère et son fils… Oui, Lei-bo-wicz… C-Z à la fin… Non, rien de spécial pour le moment… Une simple vérification. Qu’il essaie de découvrir ce qu’il y aurait à apprendre sur la mère… Rappelle-moi dès que tu as du nouveau, de toute manière je repasserai tout à l’heure au bureau… C’est gentil, merci… C’est ça, à plus tard…

Son attention s’attarda encore un instant sur cette curieuse demeure des Leibowicz, puis il ingurgita deux autres cachets d’aspirine et redémarra finalement le moteur.

– 28 –

La cabane de Burt était de la belle ouvrage. Édifiée tout en hauteur, elle surplombait une bonne partie de la cime des autres arbres, offrant une vue splendide sur une vaste étendue de la forêt de Flathead. L'endroit était solidement bâti et, assez étonnamment, proprement tenu. Une échelle de corde impeccablement confectionnée y menait. On y avait certes quelque peu le vertige – Lena, surtout, qui prenait bien garde à ne pas se tenir trop au bord –, mais je dois avouer que c'était un véritable bonheur pour des gamins.

– Pourquoi ton père ne voulait pas que tu amènes tes copains ici ? demanda Lena.

– Il les aime pas, grommela Burt en triturant un papier d'emballage. Il les a jamais aimés, de toute façon. Il leur fait pas confiance. Je crois qu'il est content que je les vois plus. Vous trois, ça va, il sait que vous êtes pas comme eux.

– Et toi, t'en penses quoi ?

Burt haussa les épaules, la tête basse.

– J'en sais trop rien. Vous êtes moins nazes que j'imaginais, c'est pas la question, mais je digère pas la façon dont les autres m'ont laissé tomber… Je trouve ça bizarre. C'est pas sympa de leur part.

– Et tu ne les as pas revus, depuis ?

– Non, dit le rouquin en secouant la tête. Mais je peux te dire que si je les recroise, je leur dirai ma façon de penser, à ces foutus dégonflés…

Là, son regard se posa sur Josh, silencieux et qui donnait le sentiment d'être ailleurs, comme souvent.

– Dis, Simon, pourquoi ton frère est toujours comme ça ? Je veux dire… il a toujours l'air d'être dans la lune… Est-ce que c'est à cause de…

tu-sais-quoi ?

– Je suis pas dans la lune, rétorqua alors Josh. J'entends tout ce que vous dites, et je comprends tout aussi. C'est juste que parfois, j'ai rien à dire.

– Et tu as bien raison, dit Lena avec malice. Parfois, certains ont la langue un peu trop pendue, hein Burt ?

– Oh, ça va ! ronchonna celui-ci.

– Vous ne voulez toujours rien me dire, alors ? soupira Lena.

– À propos de quoi ?

– À propos des allusions de Burt envers Josh, et aussi du fait que vous soyez subitement devenus amis alors que jusqu'à présent, vous étiez comme chiens et chats. Pourquoi je n'ai pas le droit de savoir ce qui se passe, à la fin ?

Il y eut un blanc. Silence embarrassé. Puis Josh suggéra :

– On pourrait lui dire, non ? On lui fait confiance, pas vrai, Simon ?

– C'est pas ça, évidemment qu'on lui fait confiance… Mais grand-mère Lisbeth m'a fait promettre de ne pas ébruiter tout ça !

– Si tu ne veux rien me dire, eh bien ne me dis rien, dit Lena en se levant, un rien vexée.

– Attends Lena, où est-ce que tu vas comme ça ?

– Je dois rentrer de toute façon, il se fait tard.

– Ouais, faisons ça, dit Burt en se redressant également. Moi aussi, il faut que je file. Je dois voir si ma mère est de retour.

– Vous me raconterez un jour, alors ? demanda Lena lorsque nous fûmes parvenus en bas.

– Oui. Un jour, on te dira tout, promis ! dis-je.

Au fond de moi, je mourais d'envie de la mettre dans la confidence, mais je craignais par-dessus tout que les rumeurs ne se propagent, en dépit

de notre prudence. Et aussi, j'avais fait la promesse solennelle de ne rien révéler, à quiconque, de ce fameux don que la famille détenait. Il suffisait d'un faux pas, d'une indiscrétion malencontreuse pour que tout Ellison soit au courant en un rien de temps…

– Vous pensez que c'est un type du coin qui a pu faire ça ? nous demanda Burt tout en marchant.

– De quoi tu parles ?

– Ben… Toutes ces bestioles éventrées dont parlait M. Moriarty. Ça avait l'air de drôlement le tracasser, le vieux. En tout cas, moi, ça me file la gerbe rien que d'y penser… Ça devait vraiment être dégueu à voir !

– Quelqu'un d'Ellison ? Je n'en sais rien, dit Lena. Il faut vraiment être un monstre pour oser massacrer autant de pauvres animaux.

– Et avec tant de cruauté…, renchéris-je.

– En tout cas, poursuivit Burt, j'espère qu'ils attraperont ce type. Et que ce sera pas un gars d'ici. Vous imaginez ? Si jamais on apprenait que c'est le vieux Marsh, ou Mlle McFinn ? Je pourrais plus jamais manger de bonbons ou ouvrir un bouquin de toute ma vie…

– C'est probablement quelqu'un qui n'est pas d'ici, c'est quasi sûr, dis-je avec une réelle conviction. J'imagine même pas quelqu'un d'Ellison être capable de faire un truc pareil…

Je sentais néanmoins que Josh ne partageait pas mon optimisme. Plus encore que d'ordinaire, il restait prostré dans son mutisme tout en marchant à nos côtés, et il me paraissait clair qu'il était profondément inquiet.

– Et si c'était quelqu'un qu'on connaît ? demanda-t-il enfin. Pas forcément quelqu'un qu'on aime, mais qu'on connaît quand même ? On ferait quoi ?

Connaissant mon frère, je savais qu'il avait une intuition. Et toujours connaissant mon frère, je pressentais que son intuition devait sûrement

s’avérer fondée. Ce qui me glaça les sangs…

– 29 –

La journée lui avait semblé ne jamais vouloir prendre fin. Elle avait été très calme depuis le début de la matinée. À peine quelques gamins curieux, ou des parents à la recherche de sucreries pour un anniversaire. M. Marsh raccompagna sans empressement un enfant à la porte de la boutique, lequel tenait d'une main ferme son sachet de confiseries, le visage radieux. M. Marsh lui sourit et lui recommanda de rentrer chez lui sans trop s'attarder. Alors qu'il s'apprêtait à refermer derrière lui la porte de son commerce, son regard las rencontra celui de Mme Case, laquelle le salua d'un hochement de tête cordial accompagné d'un sourire vaguement courtois tout en le dévisageant. Puis elle considéra longuement l'enfant, et à nouveau le confiseur. Sur les traits de la jeune femme se dessina une expression curieuse.

M. Marsh verrouilla la porte à clé, retira son tablier, le plia soigneusement et le remisa sous le comptoir. Il se passa la main sur le visage et gravit avec lenteur l'escalier qui menait de sa boutique à son petit appartement au premier étage. Il déposa ses clés sur le guéridon du vestibule, retira ses chaussures, défit le col de sa chemise et se dirigea vers la chambre de son épouse. Il entrouvrit précautionneusement la porte, sans bruit. Lorsqu'elle le vit qui attendait dans l'embrasure, hésitant, Tilly Marsh lui sourit, d'un sourire effacé, et l'invita à s'asseoir au bord du lit.

– Comment est-ce que tu te sens, ma chérie ? lui demanda-t-il avec douceur. Tu as pu te reposer, aujourd'hui ?

– Un peu, oui, pas beaucoup, répondit-elle. J'ai encore été prise de nausées…

– Tu as bien avalé les comprimés que t'a prescrits le docteur Grant ?

– Oui, dit-elle dans un souffle. Je les ai pris, mais je n’ai pas l’impression que ça m’aide beaucoup, tu sais…

– Ça t’aidera, la rassura-t-il à mi-voix en lui baisant la main. Ça t’aidera, aie confiance… Est-ce que tu as faim ?

Elle secoua la tête et contempla son époux avec un pâle sourire. Une infinie tristesse se déversait dans ses yeux.

– Non ? Même pas un petit creux ? Moi qui pensais te préparer une soupe au poulet, tu sais, celle que tu aimes tant ?

– D’accord, murmura-t-elle en s’efforçant de sourire davantage. Je veux bien, alors, si c’est ta fameuse soupe au poulet…

– Entendu. Ne te lève surtout pas, je m’en occupe et je t’apporte ça.

– Fletcher…, dit-elle faiblement tandis qu’il rajustait les draps.

– Oui, ma chérie, qu’y a-t-il ?

– Je… je suis tellement désolée… pour tout ça.

Les yeux du vieil homme s’embuèrent brusquement de larmes. Il se rassit.

– Chérie, ne dis pas ça, jamais. Tu n’y es pour rien. Absolument pour rien. On viendra à bout de cette saleté. On la terrassera, on la mettra à genoux et on laissera ce pénible souvenir derrière nous, d’accord ? Comme on l’a toujours fait, chaque fois qu’on a eu à surmonter des obstacles. On est passés par des tas de périodes difficiles, rappelle-toi. Et on s’en est toujours tirés, tous les deux, non ?

Il l’embrassa sur le front, tendrement, réprimant son chagrin.

– Comme on l’a toujours fait, oui…, répéta Tilly en gardant serrée sa main dans la sienne et en fermant les paupières pour contenir sa peine à son tour. Comme on l’a toujours fait…

– Je dois aller m’occuper de la soupe, dit doucement Fletcher Marsh. Tu n’as besoin de rien, en attendant ?

– Non, ça ira, je te remercie.

Elle eut une légère quinte de toux mais la contint aussitôt pour ne pas affoler son époux. Celui-ci, en quittant la chambre, contempla sa pauvre femme avec impuissance et désarroi. En lui voyant les traits si amaigris, usés, affaissés, il sentit une boule amère, brûlante comme une braise incandescente, enfler dans sa gorge. Sa peau était fatiguée, grisâtre, d'une pâleur effrayante. Même son regard jadis pétillant avait perdu de son éclat rieur. Des cernes noirs mangeaient ses yeux. Son corps blafard était d'une maigreur affolante. Elle n'était plus qu'un esprit résigné, emprisonné dans ce carcan qu'était son corps las, éreinté d'avoir trop lutté. Fletcher referma la porte de la chambre, là encore sans bruit, longea le couloir et gagna la cuisine. Là, il s'adossa contre le mur, porta ses mains à son visage et se mit à sangloter...

Une heure plus tard, Fletcher Marsh retourna dans la chambre de Tilly, portant un plateau avec un plein bol de soupe, un morceau de pain de seigle, une carafe d'eau fraîche et un demi-gobelet de médicaments de diverses formes et couleurs. Il le déposa sur la chaise à côté du lit, aida son épouse à se redresser, rajusta son oreiller et lui tendit le plateau avec précaution.

– Est-ce que tu veux que je t'aide à manger ?

– Non, merci, répondit-elle en le considérant avec une grande tendresse. Je pense pouvoir y arriver, c'est gentil…

Elle souffla sur sa cuillerée de bouillon fumant et la porta à sa bouche.

– Elle est très bonne, ta soupe, lui dit-elle dans un murmure, vraiment très bonne… Tu as toujours su t'y prendre, aux fourneaux…

Il sourit et ne put, une nouvelle fois, que difficilement étouffer la rage et la souffrance qui montaient en lui. Tilly sembla le deviner et lui dit, les yeux dans le vague :

– Est-ce que tu te souviens de notre détour par Sacramento, quand nous avions traversé toute la Californie après notre deuxième année de mariage ?

– Tu parles que je m’en souviens, répondit-il en riant, tu avais avalé je ne sais quelle cochonnerie et tu as été malade pendant tout le reste du voyage. Tu vomissais sans arrêt, j’ai bien cru que j’allais te perdre…

Il se tut soudain. Son rire se fêla et s’éteignit. Fletcher répéta d’une voix aiguë qui se brisa comme du verre dans le silence de la chambre :

– J’ai bien cru que j’allais te perdre…

Puis, son regard se bruma et les larmes vinrent enfin, sans bruit, sans sanglot. Juste quelques gouttes douces et tièdes qui perlaient et trouvaient leur chemin le long des sillons de ses joues creusées par l’âge et l’épuisement.

Tilly lui prit alors la main et lui demanda de poser le plateau sur la commode. Après ça, elle le fit asseoir à côté d’elle et l’invita à appuyer sa tête contre son épaule.

– Il faisait tellement beau cette année-là…, murmura-t-elle d’un air mélancolique. Tellement chaud, aussi… Je me le rappelle encore parfaitement. Tous les arbres fruitiers de Californie étaient en fleurs. Dès qu’on s’aventurait dans un pré, les abeilles bourdonnaient tant qu’on n’osait même pas s’avancer, de peur de se faire piquer (elle rit). Et toi qui te moquais de moi ! Ah ! j’étais tellement heureuse ! C’était une année si merveilleuse… Comme celles qui ont suivi, et comme celles qui l’avaient précédée. Et de toutes ces années vécues à tes côtés, jamais je n’ai eu à regretter la plus petite heure passée auprès de toi. Tu as été le meilleur des époux, Fletcher Marsh. Oui, le meilleur des époux… Mon seul regret, et il est immense, aura été de n’avoir jamais pu te donner l’enfant dont tu rêvais tant… Dont *nous* rêvions tant. Oui, c’est là mon seul et plus terrible

regret… Ça, et… ce que je t’impose aujourd’hui… Tu n’as pas mérité d’endurer tout ça, mon amour…

– Je me suis souvent répété que si nous avions eu une fille, répondit Fletcher lui aussi à voix basse sans prêter attention aux derniers mots de son épouse, j’aurais voulu l’appeler Constance. J’ai toujours adoré ce prénom. Et si ça avait été un petit garçon, j’hésitais entre Michael et Conrad. Lequel est-ce que tu aurais préféré ?

Il attendit une réponse qui ne vint pas, tourna la tête et son sourire s’évanouit de ses lèvres. Tilly avait les yeux fermés, et sur son visage blême se lisait un profond apaisement, une étrange sérénité. Sa main frêle et blanche tenait encore celle de son époux, mais bien vite l’étreinte de ses doigts se relâcha sans heurt. Sa respiration, elle aussi, s’était tue.

– Si nous avions eu cet enfant toi et moi, reprit le vieil homme d’une voix douloureuse, pratiquement inaudible, j’aurais aimé qu’il ait tout de toi. J’aurais voulu que ce soit une fille, pour qu’elle hérite de ta grâce et de ta beauté, ta douceur aussi… Et si ça avait été un fils, j’aurais souhaité qu’il ait ton courage et ta force de caractère. J’aurais aimé te retrouver en lui, en elle. J’aurais été heureux de savoir qu’après notre mort à tous deux, une part de toi puisse subsister en ce monde à travers nos enfants, et après eux, nos petits-enfants. Tu auras été une bénédiction pour ce monde, Tilly Marsh. Et un merveilleux cadeau que le Ciel m’aura fait, à moi…

Il se tut un instant pour écouter le lourd silence auquel avait fait place la respiration lente et difficile de sa femme.

Fletcher Marsh contempla longuement son épouse, plongea délicatement sa tête dans sa chevelure et l’embrassa encore. Puis il s’abandonna totalement à son chagrin, laissant enfin ruisseler ce torrent chaud et acide qui lui déchirait la gorge et lui brûlait si amèrement les yeux…

– 30 –

Je me remémore parfaitement ce jour. Je me revois dans cet ensemble noir dont tante Elena m'avait vêtu. Je me rappelle le silence respectueux qui enveloppait chacun de nous, tandis que nous nous rendions lentement au cimetière. Et je me souviens m'être dit que d'une certaine façon, ce jour-là, nous ressemblions tous à mon frère Josh. Le même mutisme, la même mélancolie qui se lisait sur tous les visages. Était-ce cette tristesse permanente qui animait l'âme de mon jeune frère et l'empêchait continuellement de paraître épanoui ?

Toujours est-il que la nouvelle de la disparition de la malheureuse Matilda Marsh ébranla tout Ellison. Perdre un membre aimé de sa communauté, c'était comme perdre un ami proche ou une personne de sa famille. Ellison était une ville minuscule, guère peuplée, où tout le monde connaissait tout le monde depuis la prime enfance. Cette disparition douloureuse affecta considérablement la bourgade, et le jour des funérailles, tout Ellison se rassembla pour l'inhumation. Et tout Ellison s'était drapé de noir, arborant des visages fermés, affectés par une peine sincère. Les seuls à manquer à l'appel étaient les plus jeunes enfants, jugés trop turbulents, les nouveaux arrivants – les fameux Pollacks, comme on les surnommait déjà partout en ville –, et chose autrement plus surprenante, le couple Wilson, Ned et Priscilla.

Fletcher Marsh, surtout, était méconnaissable. Lui qui d'ordinaire se montrait toujours joyeux, jovial, aimable avec tout un chacun, le voilà qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Une ombre ravagée. Il se tenait là, au milieu de la foule éplorée, spectre prostré, éteint, anéanti. Les yeux rougis d'avoir trop pleuré, les mains crispées d'avoir trop imploré, les lèvres balbutiantes d'avoir trop prié, ou trop hurlé. On le devinait roué de coups

par un sort cruel qui l’avait laissé sans force, groggy. Il ne nous voyait pratiquement pas, nous tous qui nous étions réunis pour partager sa peine, pour prendre une part de sa souffrance, chacun de nous. Il n’était plus aujourd’hui que ce fantôme sans âme déambulant parmi nous dans un costume austère et gris. Chaque fois que je posais les yeux sur lui, j’absorbais sa détresse, et son chagrin immense déferlait en moi comme un torrent de douleur, de regrets, de désespoir, d’abandon… Était-il donc possible d’aimer à un point tel que lorsqu’on vous retire brutalement l’être tant chéri, le monde se déchire sous vos pieds et l’enfer vous engloutit ? Mon regard se posa alors sur Lena Case, et une terrible angoisse me serra le cœur…

La cérémonie s’avéra plus brève que ce à quoi je m’étais attendu. Elle fut sobre, emplie de compassion et de pudeur. Chacun à notre tour, nous venions voir M. Marsh après l’inhumation, pour lui dire combien son affliction était aussi la nôtre. Mais moi qui avais perdu mon père peu de temps auparavant et qui, de plus, ne pouvais m’empêcher de m’imprégner des tourments de cet homme comme s’ils étaient miens, j’étais sans doute une des rares personnes à véritablement comprendre ce qu’il vivait en ce moment… Et ce qu’il vivait m’anéantissait, me terrifiait. Je prenais à présent conscience du sentiment de dévastation qui s’empare de nous à la suite d’une telle perte. Cela me paraissait tout simplement insurmontable…

Tout le monde finit par s’éparpiller en quittant le cimetière d’Ellison, chacun rentrant chez soi, tête basse. J’imagine que, vu de haut, cela devait ressembler à une sorte de fourmilière géante se disséminant avec lenteur aux quatre vents. Les plus proches amis de Fletcher Marsh s’attardèrent un moment encore pour le soutenir, le réconforter. Alors, devant eux, et devant eux seulement, il s’abandonna à pleurer à nouveau. Parmi eux, Doug Moriarty, qui avait été à l’école avec lui dans la même classe, tout comme

Ned Wilson. Et tandis qu'ils reprenaient tranquillement le chemin de la ville, Fletcher et Doug, tout en parlant de choses et d'autres, s'étonnaient de l'absence inexplicable du couple de gérants du *Two Lakes' Dinner*. L'inquiétude couvait dans le cœur de l'ancien shérif adjoint Moriarty, qui ne voyait aucune raison plausible au fait qu'ils aient pu manquer ainsi une cérémonie d'une telle importance…

– 31 –

Lorsqu’il eut raccompagné Fletcher Marsh chez lui, après s’être assuré que tout irait bien – tout du moins, autant que possible –, Doug Moriarty grimpa dans sa fourgonnette et emprunta aussitôt la direction du *Two Lakes*. Ce chatouillement indéfinissable dans son esprit lui était familier. Et désagréable. Son instinct se réveillait, et il ne le trompait jamais. Doug flairait que les choses ne se déroulaient pas comme d’habitude, et une appréhension grandissante lui nouait l’estomac… Et si les Wilson avaient été victimes d’un braquage ? Ou si un incendie s’était déclaré dans les cuisines avant de se propager dans tout le restaurant ? Ou si Ned avait fait un malaise cardiaque ? Priscilla ne savait pas conduire, et peut-être leur téléphone était-il en dérangement ? Ou peut-être encore…

Il fit taire ses pensées et poussa l’accélérateur à fond, faisant hurler le pauvre moteur souffreteux qui ne demandait probablement qu’à finir ses jours paisiblement. Le parking était désert. Doug coupa le moteur et descendit prudemment de la fourgonnette. Il inspecta rapidement les abords du restaurant puis fit le tour du propriétaire et jeta un œil par les carreaux. Rien ne remuait à l’intérieur. Il n’apercevait ni Ned, ni Priscilla. Et pas l’ombre d’un client.

Doug poussa la porte. Elle était verrouillée. Il insista, frappa au battant vitré pour se manifester avant de reculer d’un pas, perplexe. Il s’apprêtait à regagner sa voiture pour contacter le jeune Mills par radio lorsqu’il vit remuer le rideau d’une des fenêtres. Quelqu’un l’observait. Il retourna à la porte d’entrée du *Two Lakes* et cette fois, tambourina sèchement. Finalement, on déverrouilla la porte et Doug poussa le battant avec précaution, l’esprit en alerte.

Ned Wilson se tenait derrière la porte, l’air hagard, les yeux exorbités, les cheveux plaqués sur son front en sueur. Il avait le teint livide. Et surtout, ses mains tremblantes étaient couvertes de sang. Doug Moriarty le dévisagea un instant, effaré, puis son regard se promena dans la salle. Rien ne semblait en désordre, à première vue.

– Ned…, fit-il doucement. Ned, qu’est-ce qui se passe ? Tu es blessé ?

– Non, ce… c’est pas mon sang, balbutia Ned Wilson d’une voix atone. Pas mon sang…

Un sentiment dérangeant s’empara de Doug. Il s’efforça de s’adresser à Ned sur un ton délibérément posé, pour ne pas susciter son affolement :

– Ned… Où est Priscilla ?

Aucune réponse ne vint en retour, hormis un faible tressaillement des lèvres du vieux Ned, accompagné de haussements d’épaules saccadés. Wilson portait ses mains tremblantes devant lui, comme s’il cherchait à s’expliquer par des gestes mais que son corps y faisait obstacle. Aucun son ne franchit ses lèvres.

– Ned ! insista Doug avec davantage de fermeté. Réponds-moi : où est Priscilla ? Est-ce qu’elle va bien ? Est-ce qu’elle est blessée ?

L’autre secoua la tête à plusieurs reprises, et des larmes roulèrent sur ses joues.

– Non…, parvint-il enfin à articuler d’une voix brisée. Non… elle… va pas bien… Elle…

À nouveau ressurgit ce sentiment oppressant qui comprimait la poitrine de Doug. Il ne connaissait que trop bien cette sensation. Et elle lui déplaisait terriblement. Elle annonçait le pire.

– Emmène-moi auprès d’elle, Ned. Je veux la voir ! Ned !

– Dans la cuisine…, murmura Wilson en tendant un bras amorphe, sans rien bouger d'autre.

Même ses yeux pâles et vides demeuraient rivés droit devant lui, fixant le néant. On aurait dit un polichinelle tout en chiffon qu'un étrange marionnettiste invisible s'amuserait à faire se mouvoir dans l'ombre.

– Soit..., dit Doug, rassemblant ses esprits. Entendu, je vais aller jeter un coup d'œil. Tu ne bouges pas d'ici, Ned, tu m'as bien compris ?

– Je bouge pas d'ici… Je bouge pas, répéta Ned machinalement, comme un automate.

Doug Moriarty s'avança avec prudence jusqu'aux cuisines. Avant même d'y pénétrer, il remarqua de larges flaques pourpres qui se répandaient tout doucement sur le carrelage, se glissant sous la porte à double battant. Il se précipita. Le corps de Priscilla Wilson gisait inanimé, baignant dans une mare de sang. Elle avait les yeux grands ouverts, et de nombreux coups de couteau lacéraient sa dépouille. Entre ses doigts crispés, un attendrisseur à viande. Doug s'agenouilla, prit son pouls. Aucune réaction. Priscilla Wilson était morte.

Moriarty se redressa, horrifié. À côté de lui, sur le plan de travail, un couteau à viande maculé de sang trônait, bien en évidence. Doug ressortit de la cuisine, abasourdi, considéra longuement son ami Ned sans prononcer la moindre parole. L'autre, ratatiné sur une chaise, tourna la tête d'un air effaré et finit par bredouiller :

– Je sais pas comment c'est arrivé… Ça a pas de sens ! Non, pas de sens…

Doug s'approcha lentement de lui, sans le quitter des yeux, prit une chaise à son tour et vint s'asseoir en face de Ned.

– Tu m'expliques ? lui demanda-t-il calmement.

Ned Wilson laissa échapper un long geignement plaintif et se frappa la tête avec son poing fermé à plusieurs reprises. Doug posa doucement sa main sur son poignet pour l'obliger à cesser.

– Au début, c'était comme d'habitude… commença Ned, dès qu'il se fut calmé. Tu sais comment on est toujours, Priscilla et moi… Tu nous connais, hein, Doug ?

– Je vous connais, oui, répéta Doug en sondant son ami droit dans les yeux. Dis-moi ce qui s'est passé, maintenant.

– On était… on était en train de se chamailler. Tu sais, comme on le fait tout le temps, depuis tant d'années. C'était pas méchant… C'était jamais méchant, pas vrai ?

– Je sais, Ned. Continue.

– Je sais même pas à quel moment ça a mal viré, ni pourquoi… J'ai pas compris. Je la taquinais, je plaisantais… Et puis, elle a… (il soupira et sanglota)… elle a mal pris une boutade. Très mal pris. Elle m'a engueulé… Insulté, même. Elle était furax !...

– Tu lui avais dit quoi ?

– Je sais plus, moi ! Une connerie sans importance, comme je faisais toujours !... Mais là, c'est comme si tout à coup, c'était devenu trop pour elle ! Elle a été prise de colère ! Une vraie colère, Doug, une fureur ! Je la reconnaissais même plus !...

– D'accord, Ned. Et ensuite ?

– Ensuite ?...

Wilson, perplexe, apeuré, dévisageait son vieil ami sans paraître comprendre ce qu'on attendait de lui, comme s'il venait brutalement de perdre le fil de leur conversation.

– Oui, reprit Moriarty toujours aussi calmement. Ensuite, Ned, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as fait ?

– Elle… elle s'en est prise à moi… Avec son attendrisseur à viande. Elle le brandissait. Au-dessus de ma tête. Elle voulait… me cogner avec. Elle a essayé de m'ouvrir le crâne. Oh ! Seigneur, elle était comme folle ! Je te le jure, Doug, elle était comme folle ! J'ai esquivé une fois, deux fois, j'ai essayé de la raisonner, de lui prendre son arme des mains, mais c'était impossible ! Tu sais comme elle pouvait être costaude, Priscilla, plus costaude que pas mal de bonshommes, ouais !

– Je sais, Ned.

– Alors, tout à coup… j'ai pris peur… J'ai compris que rien ne l'arrêterait, j'ai pensé qu'elle avait pété un câble, tu comprends ? Je veux dire : *vraiment* pété un câble ! Un circuit qui aurait grillé dans sa caboche, tout d'un coup, *pffft* ! Et j'ai su… qu'elle allait me tuer. Elle allait me tuer, Doug ! Réellement ! Si je faisais rien pour l'en empêcher, elle aurait pas hésité à…

Il s'interrompit une nouvelle fois, hoquetant et sanglotant, les doigts crispés sur son visage. Doug posa doucement sa main sur l'épaule de son ami et l'incita à reprendre son récit.

– Et alors… c'est là que j'ai aperçu ce grand couteau, là, sur la table. Il était tout proche… Je voyais plus que lui, et Priscilla qui me coursait dans toute la cuisine comme une harpie enragée !...

– Mais pourquoi est-ce que tu n'as pas tout simplement essayé de t'enfuir de là ? De foutre le camp en l'enfermant à clé dans sa cuisine ? Tu aurais pu appeler à l'aide, après ça. Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas fait, Ned ? Pourquoi avoir attrapé ce couteau ?

Wilson, sonné, regardait Moriarty avec un profond désarroi, haussant ses épaules maigres et agitant ses mains encore toutes barbouillées du sang de Priscilla en signe d'impuissance.

– Je... j’en sais rien… Sur le moment, je voyais que ce couteau… Et je savais qu’il fallait que je la tue. Il *fallait* que je le fasse, tu comprends ? Tu comprends, Doug ? Pour pas crever. Je sentais… enfin, sur le moment je pensais que c’était la seule solution… pour qu’elle s’arrête. Mais maintenant… je sais plus… Oh merde ! Doug ! J’ai tué ma femme ! J’ai tué Priscilla ! Oh Seigneur, qu’est-ce que j’ai fait ? Mon Dieu, mais qu’est-ce que j’ai fait ?!...

– Ned, écoute-moi très attentivement, tu veux ? Tu ne lui as pas seulement planté ce couteau dans le ventre, tu l’as poignardée à plusieurs reprises ! Est-ce que tu t’en souviens, au moins ?

– À plusieurs reprises… ? répéta l’autre d’un air ahuri, comme s’il était étranger à tout ce qui venait de se passer. Comment ça, à plusieurs reprises ?...

– Oui. Son corps porte les traces de nombreux coups de couteau. Entre huit et dix, je dirais, à première vue… Comment tu expliques ça ?

Ned tremblait désormais de tout son être, pratiquement incapable d’articuler.

– Je… je sais pas, Doug… Je te jure, je sais pas ce qui s’est passé… J’ai juste… frappé… encore… et encore… et encore… Je devais le faire… J’avais… j’avais *envie* de le faire !...

– Tu av… ? Ok, très bien, Ned, c’est entendu. Reste assis, à présent, et essaie de te calmer, tu entends ? dit Doug en se levant. Je vais appeler les secours. De la façon dont je vois les choses, tu pourras essayer de plaider la légitime défense. C’est la version que je soutiendrai auprès de la police. Il faut juste espérer que la justice pense comme moi, au vu de ces nombreux coups portés qui joueront contre toi. J’appelle immédiatement O’Grady à Polson. On va tout faire pour te sortir de là, d’accord ? Tu bénéficieras

probablement de circonstances atténuantes, vu la situation. En tout cas, il faut l'espérer…

Ned Wilson le dévisageait avec une hébétude désarmante, comme si Doug Moriarty s'exprimait en chinois. Il ne comprenait pas. Il ne comprenait rien de ce qui était en train de se passer, car rien de ce qui lui arrivait ne lui paraissait réel. Pour l'heure, la seule chose raisonnable dont il commençait tout doucement à se persuader était qu'il était sûrement en train de perdre la tête…

– 32 –

L’arrestation de Ned Wilson et les circonstances de la mort tragique de sa femme eurent l’effet d’un cataclysme retentissant à Ellison. Les gens furent littéralement effarés d’apprendre un tel drame. Jamais encore pareille chose ne s’était produite. Pas ici, pas à Ellison, impossible ! Je me rappelle que non pas une, mais deux voitures de police du comté, gyrophares en marche, avaient fait le déplacement depuis Polson pour interpeller le suspect potentiel, ce vieil homme ratatiné et hagard, menotté, qui se laissait conduire sans la moindre résistance, sans une récrimination, sans même un regard pour la foule grandissante des curieux qui se massaient devant le *Two Lakes’ Dinner*. C’était là un spectacle impressionnant à voir pour un gamin de douze ans à peine, et même, je l’imaginais, pour nombre d’entre nous, gens paisibles accoutumés à une vie routinière, simple et sans histoire.

Détail insolite : d’aucuns n’avaient même pas pris le temps de se changer après la cérémonie d’enterrement de Matilda Marsh et s’étaient rendus directement devant le « restaurant de la mort » dans leur tenue de deuil. Ils étaient venus regarder en face le « monstre » qui, à ce qu’on prétendait, avait massacré sa pauvre épouse d’une manière absolument odieuse. Comment un tel homme avait-il pu vivre si longtemps auprès d’eux sans jamais éveiller le moindre soupçon ? Lui, chez qui la plupart d’entre eux avaient dîné ou bu un verre un nombre incalculable de fois... Comment auraient-ils pu, tous autant qu’ils étaient, se douter de ce qui se tramait ici ? Comment deviner l’impensable, l’innommable ? Comment soupçonner qu’un tel individu, d’apparence si commune et si affable, puisse en réalité être ce tueur froid et inhumain, cet épouvantable boucher ?

Alors que ses adjoints procédaient à l’arrestation de Ned Wilson, le shérif O’Grady, du comté de Lake, s’entretenait longuement avec Douglas Moriarty, avec qui il avait collaboré des années durant. Je crois pouvoir dire, pour ma part, que le garde forestier faisait de son mieux pour accréditer la version de son ami Ned, en dépit du scepticisme évident du shérif et des circonstances plus qu’accablantes qui entouraient cette tragédie. Perdu au milieu de la foule des badauds, je n’avais d’yeux que pour Moriarty, quand tous ici dévisageaient Wilson. Et je me demandais ceci : au fond de lui, était-il réellement si sûr de l’innocence de son ami ? Pouvait-il aveuglément accorder foi au récit que lui avait relaté Ned Wilson ?

L’histoire paraissait tellement rocambolesque, tellement difficile à avaler. Mais peut-être était-ce cela, précisément, qui convainquait le vieux Moriarty de l’innocence – ou tout du moins, de la plausible légitime défense – de Wilson. Si l’on écartait pour un temps la manière dont Ned avait rapporté sa version des faits – les sanglots, l’incompréhension, l’effarement, les pleurs qui semblaient sincères mais pouvaient néanmoins être le jeu d’un homme habile et manipulateur –, Moriarty devait s’être persuadé que si réellement Ned avait eu l’intention d’assassiner son épouse, il se serait arrangé pour se mettre hors de cause. Par exemple, en mettant en scène un braquage ou un acte de vandalisme qui aurait mal tourné. Il se serait débrouillé pour être aperçu ailleurs, avant et après avoir perpétré le meurtre. Et il ne serait évidemment pas resté sur les lieux du crime, les mains pleines de sang, le couteau à viande trônant tout à côté du corps de Priscilla, bien en évidence…

Aussi, petit à petit, je comprenais et partageais le désarroi de cet homme, Douglas Moriarty, et le sentiment d’impuissance qui était le sien. Car comment s’acharner à prendre le parti d’un homme que tout accable, en

particulier le nombre de coups de couteau portés à la victime ? À l'époque, étant enfants, nous n'avions pas droit à tous les détails sordides de l'affaire. Nous n'aurions même pas dû nous trouver là. Je nous revois encore, nous pauvres laissés-pour-compte que nous étions, agglutinés devant ce café-restaurant comme au théâtre. On ne nous disait rien, mais nous devinions, à surprendre au vol les commentaires des badauds, qu'on ne parlait aucunement d'un acte de légitime défense ordinaire. C'est le geste d'un fou, affirmaient les uns. La bête sanguinaire a fini par sortir de sa tanière, s'exclamaient les autres. C'était tout juste s'ils ne se signaient pas, après avoir proféré cela. Et très vite, aux yeux de la plupart de ces braves gens, Ned Wilson ne fut plus le débonnaire propriétaire du *Two Lakes' Dinner*. Il n'était plus, dès lors, qu'un abominable meurtrier assoiffé de sang…

Mais moi qui avais croisé son regard à la dérobée au moment où June Flaherty, l'adjointe principale du shérif, le faisait enfin monter à l'arrière de sa voiture, je savais qu'il n'en était rien. Ses yeux ne mentaient pas. Ned n'avait rien d'un monstre calculateur. Tout cela le dépassait totalement. Et j'étais peut-être bien, avec Moriarty, la seule autre personne à Ellison et dans toute cette partie du comté de Lake à finalement croire à sa version de l'histoire. Ce qui soulevait une autre interrogation qui me faisait frémir : qu'était-il donc passé par la tête de Priscilla Wilson ? Quelle folie subite et irraisonnée s'était emparée d'elle et l'avait poussée à un tel déchaînement de fureur ?

– 33 –

Au cours des jours qui suivirent, il ne fut question que de *ça*, du matin au soir, dans toutes les familles. *Ça*, le crime abominable perpétré par l’odieux Ned Wilson, autrefois si charmant… C’était un geste horrible, une ignominie et l’acte d’aveu de la profonde démence de Wilson, assénait-on.

Les plus avides de médisance y allaient de leurs commentaires fielleux sur Ned. Et on abondait dans leur sens, arguant qu’en dépit de son apparente bonhomie, Ned avait toujours eu quelque chose d’un peu bizarre. Vous savez, ce genre de signes annonciateurs qui vous incitent à penser que. Ah ! Vous avez raison : maintenant que vous en parlez, moi-même j’ai toujours trouvé que. Moi, il me paraissait trop gentil, ça cache toujours quelque chose de pas net, j’aurais dû. Ne m’en parlez pas ! Si je m’étais écouté, j’aurais alerté bien avant les.

C’en était au point que même la traditionnelle réunion hebdomadaire des Dames de la Paroisse, en cet avant-dernier jour de juillet, y fut presque exclusivement consacrée. Toutes, hormis Mme Griffith, se languissaient d’étaler sur la « table à ragots » leurs intimes convictions sur cette sordide histoire. Chacune se faisait fort, après trois jours à ne songer qu’à l’affaire Wilson, d’y apporter tous les éclaircissements qui s’obstinaient à échapper à la police du comté.

Ainsi, Mlle McFinn expliquait l’acte barbare de Ned Wilson par une pulsion irraisonnée, un éclair de pure folie qui lui aurait traversé l’esprit. Et, précisait-elle, ce qu’elle jugeait encore le plus infâme était qu’il ait l’audace d’attribuer ce coup de sang à sa malheureuse épouse, accablant ainsi la défunte en espérant justifier son ignoble forfait. Mais ses manigances ne trompaient personne, et surtout pas quelqu’un d’aussi fin psychologue que Margaret McFinn ! Elle se reprocha piteusement, à son tour, de n’avoir

alerté quiconque autour d'elle alors que depuis longtemps, martelait-elle de son doigt sur la table, elle soupçonnait que quelque chose clochait chez cet homme.

Esther Forbes se révéla plus radicale encore. Peu lui importaient les raisons qui avaient pu pousser cet individu à un geste aussi monstrueux et immoral. Elle le voulait mort. Elle désirait le voir passer par la potence et se balancer au bout d'une corde, et regrettait amèrement la fin de la peine de mort par pendaison dix ans plus tôt.

– Imaginez, disait-elle la voix vibrante émotion, que l'une d'entre nous ait été victime d'un mari devenu fou, qu'aurions-nous toutes pensé ? Comment aurions-nous réagi à une perte si douloureuse ?

Là-dessus, Mlle McFinn tortilla ses lèvres d'embarras, étant bien incapable de se figurer un époux levant la main sur elle. En fait, elle était bien incapable de s'imaginer ne serait-ce qu'une existence aux côtés de cet époux.

Samantha Case, lorsque fut enfin venu son tour de prendre la parole, manifesta comme il se devait sa vive peine quant à ce drame atroce qui secouait la petite ville. Elle en était consciente : il était de bon ton d'afficher publiquement son indignation. Mais au fond d'elle, cette chère Mme Case se fichait royalement du sort tragique réservé à Priscilla Wilson, tout comme elle se fichait de celui, guère plus enviable, de son époux meurtrier.

En fait, elle en voulait terriblement à Ned. Car, par sa fureur meurtrière, il avait totalement occulté l'autre événement tragique du 27 juillet, l'enterrement de Tilly Marsh. Samantha Case avait une façon de raisonner bien à elle. Lorsque quelque chose la turlupinait, lorsqu'elle s'était mis une idée dans le crâne, rien ne pouvait l'en faire dévier. Et sans l'acte irraisonné de Ned Wilson, elle aurait eu tout loisir, ce fameux jeudi-là, d'exposer aux yeux de toutes ce qu'elle considérait comme un fait

inquiétant pour l’ensemble de la communauté : le veuvage de Fletcher Marsh.

Contrainte, devant les autres Dames de la Paroisse, de jouer le jeu attendu de l’épouse et mère outrée par la récente tragédie du couple Wilson, elle n’osa exprimer tout haut ses réticences envers un homme qui ne lui inspirait guère de sympathie, un homme qui passait ses journées à côtoyer de jeunes enfants, à leur proposer des sucreries, à s’en faire pratiquement des amis. Des amis bien jeunes, estimait-elle, et surtout bien influençables et candides. Comment une personne de cet âge pouvait-elle à ce point apprécier la compagnie de jeunes garçons et de jeunes filles ? Ce n’était pas chose naturelle...

Elle-même refusait obstinément de laisser sa chère Lena se rendre seule dans cette boutique et mettait un point d’honneur à l’y accompagner systématiquement. Et chaque fois que cet individu trop mielleux s’adressait à sa fille, elle ne pouvait s’empêcher de le considérer longuement, d’observer ses mimiques, ses regards, son attitude. Ses manières l’écœuraient. Son amabilité outrancière la mettait mal à l’aise.

Samantha Case esquissa une moue de dégoût que ne perçurent pas ses consœurs, à l’idée du vieux Fletcher Marsh fantasmant ainsi sur des enfants. Dieu seul savait quelles immondes pensées devaient être les siennes alors, couché dans son lit… Quelles idées dégoûtantes pouvaient donc l’habiter, le soir, lui qui n’avait côtoyé que ces pauvres innocents toute la sainte journée ? Surtout lorsque l’on songeait que sa pauvre épouse était alitée depuis des semaines ! Certes, elle avait joui d’une rémission salutaire au cours des quelques mois qui avaient précédé son décès, mais depuis la mi-juin, sa tumeur au cerveau était revenue en force, plus enragée que jamais…

Et à présent, le voilà veuf. Comme le hasard faisait bien les choses ! Il était libre. Libre de ses agissements contre-nature, libre de se livrer sans

retenue à ses perversions, enfin débarrassé qu'il était du fardeau d'une épouse aimante mais ô combien malade… Et encombrante !

Mais, tandis que la séance touchait à sa fin, la providence vint au secours de Mme Case à travers la voix de Mme Griffith, que toutes avaient fini par oublier :

– C'est tout de même fort triste aussi, ce qui est arrivé à cette malheureuse Tilly Marsh, soupira-t-elle. Se battre des mois durant contre la maladie, réussir à la dompter quelque temps, pour ensuite succomber en à peine quelques semaines à une rechute brutale. Oui, c'est décidément très triste…

Les autres Dames hochèrent la tête en silence, sincèrement affectées. Samantha Case, elle, ne put s'empêcher de ressentir une soudaine et exquise jubilation. Enfin ! se dit-elle, on se décidait à aborder le sujet qui lui tenait à cœur !

– Avec tout ce qui s'est passé, ajouta Mme Griffith de sa voix lente, on aurait tendance à l'oublier, mais moi, je pense surtout à ce pauvre Fletcher, qui doit être effondré. Pour un homme de son âge, voir s'en aller l'être aimé, la personne auprès de laquelle on a passé tant et tant d'années, c'est un déchirement inimaginable. Croyez-moi, je l'ai vécu. On se dit qu'on ne s'en remettra jamais !

– Mais on s'en remet tout de même, la coupa abruptement Mme Case. Regardez-vous chère Lily, vous êtes resplendissante de santé et de joie de vivre !

L'ancienne institutrice lui décocha un regard de glace qui effaça tout net son sourire hypocrite de son visage.

– Croyez-vous, ma chère ? rétorqua-t-elle. Attendez donc qu'un tel drame ne survienne dans votre famille, vous me direz ensuite si on s'en relève si facilement…

La répartie cinglante de la vieille femme – que d'aucuns jugeaient à tort pratiquement sénile – déstabilisa Samantha Case. Elle rechigna à se lancer dans une joute verbale avec cette enquiquineuse de Lily Griffith, qui jouissait du respect que lui témoignaient les autres membres du Cercle, eu égard à son âge vénérable. Aussi, craignant de se trouver en mauvaise posture si jamais cette fichue excentrique prenait le parti de ce porc répugnant de Fletcher Marsh et ralliait à elles ses consœurs du groupe, elle jugea plus opportun de faire profil bas et d'ajourner la diatribe qu'elle avait soigneusement préparée contre Marsh. Pour le moment. Mais elle se fit solennellement le serment que la fois prochaine, qu'importent les événements, elle alerterait le Cercle sur les manigances plus que suspectes du confiseur. En espérant qu'alors, l'institutrice nonagénaire ait l'heureuse idée de faire un somme, ainsi qu'à son habitude…

Le fait cependant de devoir patienter une autre semaine la frustra terriblement et sculpta sur son visage impeccablement lisse une moue détestable. Rongeant son frein, Mme Case sourit pourtant d'un air complaisant et annonça la fin de leur réunion hebdomadaire.

– 34 –

Je me rappelle que la nuit suivante fut des plus étranges. Des plus marquantes, aussi. Elle était frappée par un de ces violents orages d’été qui peuvent parfois secouer cette région du Montana. Une tempête fulgurante déchirait le ciel, fracassant l’immensité de claquements assourdissants comme une canonnade et lacérant les ténèbres d’immenses lézardes de lumière ardente. On aurait dit que la terre ébranlée fulminait et que le ciel tout entier se disloquait et s’effondrait, englouti dans les abysses nés de ce chaos. Les volets de notre chambre claquaient et grinçaient à chaque instant, prêts à s’arracher de leurs gonds pour être ensuite emportés dans les profondeurs de la nuit. L’obscurité s’élevait tout autour de nous, insondable, dès lors que les éclairs titanesques accordaient aux cieux un répit salutaire. La pluie torrentielle fouettait la maison et inondait la cour et le jardin, s’abattant avec furie sur la toiture, mitraillant les vitres et le plancher en bois du porche. Au loin, des rafales déchaînées chahutaient la cime des arbres de la forêt, courbant les plus frêles d’entre eux et menaçant de déraciner les autres, plus robustes. On avait le sentiment que cette tempête était animée d’une vie propre, tant elle rugissait de colère.

Impossible de fermer l’œil, avec un tel vacarme. Ce n’était pourtant pas l’orage, même démesuré, qui m’avait tenu éveillé. J’avais passé l’âge d’en avoir peur, bien que celui-ci fût particulièrement dévastateur. Non, c’était autre chose, une sorte d’oppression que je ne m’expliquais pas, et qui me gagnait à mesure que la nuit égrenait ses lentes et sombres heures. Je ne cessais de me tourner et me retourner dans mon lit. Lorsqu’un éclair projeta une trouée de lumière entre les battants des volets, je m’aperçus que Josh n’était pas dans son lit. Je me redressai d’un bond, balayant la chambre d’un

œil inquiet. Je le découvris immobile devant la fenêtre, regardant au-dehors par les volets entrebâillés.

– Qu’est-ce que tu fabriques, Josh ? Tu n’arrives pas à dormir, toi non plus ?

– Viens voir… Ne fais pas de bruit. Il est là.

– De qui tu parles ? Qui est là ? demandai-je en me levant à mon tour.

Mon frère s’écarta de la fenêtre pour me laisser la place et m’invita à porter mon attention près du portillon au fond du jardin, celui qui donnait sur le sentier. Le nez collé aux lattes du volet, je me mis à sonder la nuit, sans vraiment savoir ce que je devais chercher. Je le vis néanmoins pratiquement immédiatement. Debout sous la pluie battante. Immobile, insensible à cette cataracte véhémente qui lui fouettait le visage. Il avait la tête tournée dans notre direction, comme s’il *savait* que nous l’observions, et précisément depuis *cette* fenêtre.

Lenny…

J’en eus le souffle coupé et me reculai précipitamment, comme si je craignais qu’il ne m’apparaisse tout à coup derrière le battant.

– Tu l’as vu, toi aussi, n’est-ce pas ? me dit Josh, apeuré.

J’acquiesçai d’un hochement de tête, bouche bée. Que faisait ce mystérieux garçon devant chez nous, en pleine nuit et par un orage aussi apocalyptique ?

– On devrait peut-être aller voir ce qu’il attend, planté comme ça ? dis-je, guère convaincu moi-même par cette idée qui me flanquait une frousse bleue.

– Non, surtout pas ! s’écria Josh soudain affolé. C’est justement ce qu’il veut ! Il veut qu’on descende ! N’y va pas, Simon ! S’il te plaît !

– D’accord Josh, je ne bouge pas, calme-toi. Mais bon sang, c’est qui ce Lenny, à la fin ? marmonnai-je d’un air inquiet. Et qu’est-ce qu’il nous

veut ? Tu le sais, toi ?

Josh secoua la tête, mais je ressentais à quel point la peur était présente en lui. Nous restâmes encore près d'un quart d'heure à regarder au-dehors, chacun à notre tour, très prudemment, le cœur battant la chamade. Je redoutais de voir brusquement surgir, juste devant moi, les yeux bleu acier de ce Lenny. Il n'y avait cependant plus personne, à présent. Tout était calme, mais cela ne me rassurait nullement...

Je sentais la sève glaciale d'une frayeur irraisonnée se couler en moi…

– On devrait alerter oncle Mort dès demain…, dis-je. Ça n'est pas normal que Lenny vienne ainsi tourner autour de notre maison, au beau milieu de la nuit et avec un temps pareil. À quoi est-ce qu'il joue ?

– Je ne pense pas que ça changera quoi que ce soit, rétorqua Josh. Il y a quelque chose qui ne va pas avec Lenny…

– Au moins, oncle Mort pourra aller parler à sa mère !

– Et si ça empire ?

– Comment ça ?

Josh eut une brève hésitation.

– Il pourrait mal le prendre...

Je m'apprêtais à rassurer mon frère, lorsqu'un détail curieux, qui ne m'avait pas interpellé jusqu'ici, me frappa brutalement.

– Josh… Pourquoi est-ce qu'Attila n'a pas aboyé ? Il aurait dû sentir la présence de Lenny dans les parages, d'autant qu'il ne l'aime pas non plus ! Pourquoi est-ce qu'il ne s'est pas manifesté pour le chasser d'ici ?

– Il faut aller voir, dit Josh. On peut sortir, maintenant. Lenny est parti…

– Quoi, tu veux descendre ? Là, tout de suite ? Tu es tombé sur la tête ? Peut-être qu'il est juste allé s'abriter sous le porche ? On ne devrait

pas bouger d'ici !

– Non, insista mon frère. Il est parti, je le sais. Et je veux voir si Attila va bien. Je ne le vois nulle part. Et je ne le ressens pas non plus.

– Tu ne le *ressens* pas ?

– Je peux pas t'expliquer vraiment, c'est comme ça que je perçois les choses…

– D'accord, Josh, d'accord. Descendons sans nous faire voir, et sans faire de bruit, surtout. Je ne voudrais pas qu'oncle Mort nous tire dessus à la chevrotine en nous prenant pour des maraudeurs. Mais si jamais ce Lenny est encore ici à rôder autour de la maison, on remonte en coup de vent prévenir oncle Mort, c'est compris ?

La maison paraissait incroyablement silencieuse. Seules quelques lattes du parquet, de temps à autre, protestaient d'un grincement plaintif, aussitôt étouffé par le tonnerre retentissant à l'extérieur. J'entrouvris avec de grandes précautions la porte donnant sur la cour. L'eau ruisselait sur le perron, glaçant mes pieds nus. Le clapotis du trop-plein de la gouttière, en touchant le sol, évoquait un martèlement de milliers de doigts sur le plancher. Les éclairs répétés, aveuglants, illuminaient la cour comme en plein jour. Avec une attention soutenue, je balayai le jardin d'un lent regard circulaire puis, rassemblant ce qu'il me restait de courage, je m'avançai jusqu'à la balustrade délimitant le porche. Au-delà, la terre détrempée par les trombes d'eau était devenue si boueuse que c'eût été insensé de m'y aventurer. Et encore au-delà, il n'y avait plus rien, sinon les ténèbres.

Je me mis à appeler Attila, à voix basse tout d'abord. Puis, petit à petit, je le hélai plus fort. C'était tout juste si ma voix portait à quelques mètres, tant cet orage cauchemardesque et cette pluie diluvienne rivalisaient de déchaînement. Josh était sorti à son tour et se collait tout contre moi, très inquiet. Nul n'accourait à notre rencontre.

– Il a sans doute eu peur de l’orage, dis-je au bout d’un moment. Il doit avoir l’habitude de s’abriter quelque part où il se sent en sécurité, en pareil cas. Ne te tracasse pas, va. On le cherchera demain matin à la première heure, c’est promis. Viens, rentrons maintenant, s’agirait pas qu’on attrape une pneumonie, par-dessus le marché !

Je refermai doucement la porte derrière nous, l’esprit toutefois guère en repos.

– Allez Josh, ne traîne pas, dis-je à mon frère tout en gravissant l’escalier. On doit essayer de dormir, maintenant, il est déjà très tard. Ne t’en fais pas, je ne pense pas que Lenny reviendra nous rendre visite cette nuit…

C’était tout du moins ce que j’espérais... En longeant le couloir de l’étage, je remarquai un fin rectangle d’une lumière orangée se glisser sous la porte de grand-mère Lisbeth. Celle de sa lampe de chevet. Elle non plus, semblait-il, ne parvenait pas à trouver le sommeil cette nuit.

Avait-elle également aperçu Lenny depuis sa fenêtre ?

– 35 –

Le reste de la nuit s’étira sans fin. La quiétude avait reparu sitôt que l’orage, parvenu au bout de sa fureur, s’était éloigné afin de s’éteindre en d’autres contrées. Lorsqu’on est endormi, de longues heures s’apparentent à un simple battement de paupière, mais si d’aventure le sommeil refuse de vous emporter, c’est une éternité de silence, de solitude et d’attente qui vous guette...

Couché dans mon lit, les bras croisés derrière la nuque, j’écoutais la respiration lente et régulière de mon frère. Cela me rassurait de le voir paisiblement assoupi après tant d’émotions. J’enviais sa capacité à recouvrer le repos aussi aisément. Pour ma part, c’était chose impossible. Chaque fois que je tentais de fermer les yeux, la silhouette menue de Lenny m’apparaissait, debout près de la clôture sous cet impressionnant déluge, nullement gêné par les bourrasques furieuses qui ravageaient le jardin. Et surtout, je revoyais distinctement son regard aigue-marine qui donnait l’impression de pénétrer les lattes des volets et de parvenir à nous atteindre, comme s’il savait exactement quelle était notre chambre. Avait-il compris que nous l’observions à ce moment-là ? Comment était-ce possible ? Qui était ce mystérieux Lenny Leibowicz qui semblait tant effrayer Josh ?

J’avais le sentiment que mon corps tout entier, comme aspiré au-dehors, traversait la fenêtre. Le mur de la maison était devenu aussi fin et perméable qu’une feuille de papier. Je me rapprochais inéluctablement de Lenny sans parvenir à lutter, à m’y opposer. Et lorsque enfin je me trouvais tout près de lui, Lenny ouvrait subitement grand les yeux, ses yeux d’un bleu si clair, si étrange et hypnotique, et il agrippait brusquement mon épaule.

– Simon… Simon !

Je me redressai d’un bond, le souffle court. Oncle Mort me secouait doucement par l’épaule, me faisant signe, l’index collé à ses lèvres, de ne pas réveiller mon frère.

– Lève-toi et viens avec moi sans faire de bruit, me dit-il. Je préférerais que Josh ne voie pas ça…

En toute hâte, je sautai à bas de mon lit, ne lui posant aucune question. L’air soucieux qu’il affichait avait instantanément dissipé en moi toute trace de sommeil.

– Tu as entendu quelque chose, cette nuit ? me demanda-t-il à mi-voix tandis que nous descendions l’escalier.

Je lui laissai entendre que non, me gardant de la moindre allusion à Lenny. L’envie me démangeait néanmoins d’alerter mon oncle sur notre inquiétant voisin. Peut-être était-ce là l’occasion qu’il m’aurait fallu saisir. Il m’arrive de penser, aujourd’hui encore, que c’est ce moment-là que j’ai eu la faiblesse de laisser échapper. Peut-être aurais-je été en mesure de changer le cours des événements ? Peut-être aurais-je pu éviter d’autres drames ? Le saurai-je jamais ?…

– C’est dans la cour…, m’annonça-t-il brièvement. Je te préviens, c’est assez moche. J’ai fait prévenir Doug Moriarty. Il ne devrait plus tarder. Il m’a aussi fait savoir que le shérif du comté enverrait un de ses adjoints.

Un des adjoints du shérif devait se rendre chez nous ? Pour quelle raison ? Cela devait être grave. Ma gorge se noua et mon estomac se contracta, comme sous l’effet d’un garrot. J’avais subitement un très mauvais pressentiment...

Tout le monde était déjà dehors, dans le jardin. Jane, tante Elena, et même grand-mère Lisbeth, laquelle me considérait avec gravité ; je sus alors qu’elle et moi partagions le même pesant fardeau du secret lié à Lenny. Je ne compris pas tout d’abord les raisons de cet attroupement, puis

voyant toute la famille médusée, le nez en l’air – principalement Jane, littéralement horrifiée –, je levai les yeux. Attila était là, cloué à la porte de la grange. À au moins quatre mètres du sol. On l’avait fiché contre l’un des deux grands vantaux au moyen d’un pieu planté dans sa gorge, et il pendait là, misérablement, méconnaissable. Son pelage était totalement trempé par le déluge de la nuit passée ainsi que par le sang séché qui avait ruisselé de son poitrail et s’était mêlé aux poils. La malheureuse bête avait également été éventrée, et ses boyaux, dont une partie pendouillait encore hideusement à sa dépouille, gisaient sur le sol en une écœurante bouillie rosâtre, balafrée de larges coulures de sang d’un rouge soutenu, presque noir.

Je sentis mon estomac remonter soudain dans ma gorge et me retournai brusquement pour vomir dans l’herbe. Je suffoquai encore un moment avant de me redresser… Pauvre Attila ! Qui donc avait pu lui infliger ça ?!

Comment ne pas faire le rapprochement avec la visite de Lenny au cours de la nuit ? À présent je comprenais pourquoi cet animal n’avait pas bronché... Il n’en avait pas eu le temps, et pour cause ! Pas un grognement, pas un hurlement… Mais comment imaginer qu’un gosse de onze ans, qui plus est guère plus épais que Josh, soit parvenu, par une telle nuit de déluge, à s’en prendre à un monstre de chien de garde comme l’était Attila, à l’éviscérer sans faire le moindre bruit et à le suspendre de la sorte, sans échelle, à une telle hauteur ?! C’était impensable, ça n’avait aucun sens !...

Mais si réellement c’était Lenny qui avait perpétré cette boucherie, il n’avait pu agir seul. Qui donc était avec lui ? Josh et moi n’avions vu personne la nuit dernière, hormis ce gamin blond. Et pourtant, nous avions scruté l’obscurité un long moment ! Aussitôt mes pensées revinrent à grand-mère Lisbeth, dont la lampe était allumée en pleine nuit. Avait-elle vu ou

entendu quelque chose, elle aussi ? Avait-elle également aperçu Lenny ? Et si oui, en avait-elle fait part à oncle Mort ?

Pratiquement au même moment, la camionnette bringuebalante de Douglas Moriarty s'engagea en pétaradant dans notre allée, me tirant de mes réflexions. Elle était suivie d'un véhicule de la police du comté. Oncle Mortimer se porta à leur rencontre. Moriarty s'extirpa de sa fourgonnette, et de la deuxième voiture descendit un jeune adjoint. Guère plus de vingt-cinq ans, à le voir comme ça.

– Bonjour, Doug, monsieur l'adjoint, les salua mon oncle. Navré de vous tirer du lit de si bonne heure, mais je voulais vous faire voir ça avant de le décrocher. Je l'ai découvert tôt ce matin. Je vous laisse admirer le beau travail…

Moriarty retira sa casquette et contemplait, bouche bée, la dépouille informe de ce qui restait de l'infortuné Attila. Le jeune adjoint du shérif, également médusé, avait les yeux écarquillés. Une vive moue de dégoût plissait ses lèvres.

– Sainte Mère de Dieu…, murmura Moriarty en se grattant le menton. Mais comment est-ce qu'on a bien pu… ? Et personne d'entre vous n'a rien entendu ? demanda-t-il alors, se tournant vers nous autres.

Tous, nous secouâmes la tête. Grand-mère Lisbeth et moi-même mentîmes délibérément. De toute évidence, elle n'avait encore rien dit à oncle Mort et tante Elena, mais il était grand temps de ne plus garder cela secret. Je me promis dès lors d'en informer mon oncle à la première occasion. Avant cela, toutefois, je voulais connaître l'avis de grand-mère. Ses conseils m'importaient énormément car en toute franchise, je me sentais totalement désemparé.

– Il n'y a pas que ça…, ajouta oncle Mort. Doug, shérif adjoint, vous voulez bien venir avec moi ? Attention à vos chaussures, la terre est

complètement détrempée par ici. Restez où vous êtes, vous autres...

Je le vis les conduire jusqu'au poulailler. Les deux hommes s'agenouillèrent et jetèrent un œil à l'intérieur. De là où je me trouvais, il m'était impossible de les entendre, mais je comprenais que le poulailler devait avoir été saccagé, lui aussi. Lorsqu'il revint vers nous, oncle Mort me glissa discrètement :

– On a massacré nos poules. Elles ont été décapitées et éventrées. Ce matin, il n'y en avait pratiquement plus une seule de vivante…

La plus vive stupeur se lisait sur mes traits. À la fois du fait de la cruauté de cet acte gratuit de barbarie et de la surprise de n'avoir rien vu, rien entendu, là encore, en dépit de notre longue veille. Quelles piètres sentinelles nous faisions ! Au fond de moi, je ne me pardonnais pas de m'être ainsi laissé posséder par ce Lenny. Ce satané gamin avait eu tout le loisir de nous causer du tort pendant que j'étais resté bêtement allongé dans mon lit, sans pouvoir dormir. J'aurais mieux fait d'aller immédiatement réveiller oncle Mortimer. Lui, au moins, aurait su quoi faire ! Il aurait pu empêcher un tel carnage. Oui, je me maudissais d'avoir été aussi stupide...

Doug Moriarty parut remarquer mon trouble :

– Est-ce que ça va, Simon ?

Je hochai la tête silencieusement. Grand-mère Lisbeth posa alors sa main sur mon bras et me dit doucement :

– Simon, tu dois leur dire ce que tu as vu cette nuit. C'est grave, ce qui s'est passé. Très grave…

Doug Moriarty s'approcha, suivi du jeune adjoint, toujours aussi taciturne.

– Simon… Qu'est-ce que je devrais savoir, au juste ?

Après une longue hésitation et un regard circulaire à mon oncle, ma tante et Jane, tous trois intrigués, je me mis à rapporter les singulières

péripéties qui avaient animé notre nuit, à Josh et à moi. Je pris naturellement garde à ne pas trop en dire, en particulier sur l'*intuition* qui avait maintenu Josh éveillé et l'avait poussé à rester planté derrière ce volet. Grand-mère Lisbeth, je le comprenais maintenant, n'avait rien vu ou entendu, tout du moins pas réellement, mais elle avait senti que quelqu'un ou quelque chose rôdait autour de la maison. Et surtout, elle avait perçu notre inquiétude à tous deux, tout particulièrement celle de Josh. Naturellement, elle ne présenta pas les choses de cette façon devant Moriarty et l'officier. Elle affirma simplement avoir vaguement cru entendre du bruit au-dehors.

– Ça va, je me charge de ça, soupira l'adjoint lorsque j'en eus terminé. Je vais aller parler à ce garçon. Juste histoire de vérifier ce qu'il a à dire. Mais entre nous, je ne vois pas vraiment comment un ou même plusieurs gosses du coin auraient pu commettre un acte aussi barbare. Et puis, il leur aurait fallu une échelle, je ne les imagine pas en transporter une avec eux, surtout par un temps pareil. Ceci étant, si tu dis l'avoir aperçu dans votre jardin, je veux bien te croire, mais à mon avis, tu auras mal vu, fiston. De nuit, et avec une tempête pareille, tu as dû prendre un sac de toile ou même une ombre pour une silhouette…

– C'est vrai, ce n'est peut-être pas ce garçon dont nous parlons qui est en cause, émit posément Doug Moriarty, mais quoi qu'il en soit, ce n'est ni un sac de toile ni une ombre qui s'est livrée à un tel déchaînement de cruauté. Il y a forcément quelqu'un qui s'est introduit ici cette nuit. Et ce quelqu'un s'est servi d'une échelle, malgré le déluge, shérif adjoint. C'est indiscutable.

– Pour faire ce coup-là, ces vandales ont très bien pu emprunter la vôtre dans la grange, qu'en dites-vous ? suggéra l'officier de police en sondant oncle Mort dans le blanc des yeux.

Oncle Mort secoua la tête.

– Non, répondit-il, mon échelle est inutilisable. J'ai cassé trois barreaux l'autre jour et je ne l'ai pas encore réparée.

– Enfin bref, de toute manière, on va vérifier tout ça très vite, grommela le jeune adjoint gagné par l'impatience. Comment dis-tu qu'il s'appelle, ce gamin, au fait ?

– Lenny, dis-je. Lenny Leibowicz.

En entendant ce nom, Moriarty eut une soudaine hésitation.

– Leibowicz… Dites, shérif adjoint… Ça vous ennuie si je vous accompagne ?

L'autre, étonné de cette requête mais visiblement pressé de s'en aller, haussa mollement les épaules.

– Non, dit-il simplement. Je suppose que non…

Puis, tandis qu'ils s'éloignaient tous deux, regagnant leurs voitures :

– Si vous voulez mon avis, confia à voix basse l'adjoint à Moriarty, tout ça, c'est juste une vaste blague. On perd notre temps ici, vous comme moi. Peut-être que ce Mortimer a trucidé son cabot par accident, ou même intentionnellement, et l'a suspendu là-haut pour je ne sais quelle raison morbide… Un accès de folie subite, ou une volonté de se rendre intéressant à Ellison après l'épisode de tous ces chats et chiens retrouvés massacrés l'autre jour… Est-ce que je sais, moi ? Tout ça ne vaut pas une enquête, c'est une perte de temps pure et simple…

– Je comprends vos doutes, officier, mais je ne suis pas certain de les partager, voyez-vous. Je connais bien Mortimer, ce n'est pas le genre d'hommes à se livrer à de telles mises en scène. Tout comme ce n'est pas le genre d'hommes à chercher à se rendre intéressant. S'il avait abattu son chien, par accident ou intentionnellement, comme vous dites, il se serait contenté de l'enterrer, point. Quel serait l'intérêt d'un pareil spectacle ?

Pourquoi nous appeler ? Pourquoi nous orienter, dans ce cas, sur une fausse piste et nous inciter à suspecter ses nouveaux voisins ?

– On s'ennuie beaucoup dans les petites villes, vous savez ? marmonna le jeune adjoint en entrouvrant la portière de son véhicule. Allez savoir ce qu'il leur passe parfois par la tête, à tous… Et puis, peut-être qu'il voulait juste qu'on mène une enquête sur les Leibowicz, histoire de voir à qui il avait affaire ?

– Et donc, il aurait massacré son propre chien et presque toutes ses poules dans le seul but d'attirer notre attention sur les nouveaux venus ? Allons, officier, vous croyez sérieusement à une hypothèse pareille ?

– Je ne sais pas encore ce que je crois, grogna l'autre pour mettre fin à cette conversation qui commençait sérieusement à lui déplaire. Mais voilà ce que je ne crois pas : pour commencer, je ne crois pas aux agissements infondés. Pour moi, ça m'a tout l'air d'un message d'avertissement, voire de représailles. Ensuite et surtout, je ne crois certainement pas qu'un gosse d'une dizaine d'années à peine se soit rendu ici en pleine nuit par un tel orage afin de massacrer un animal trois fois plus gros que lui !... Sans rire, Moriarty, vous avez vu la taille de ce chien ?!

Doug Moriarty demeura songeur et hocha la tête en soupirant, à court d'arguments.

Je ne saurais me rappeler à quel moment Josh s'était retrouvé à côté de moi. Mais lorsqu'il découvrit le pauvre Attila ainsi suspendu, je sentis que toute son âme se fêlait d'un coup. Il y eut soudain comme une explosion de douleur et de tristesse dans sa tête, et elle me percuta moi-même de plein fouet, comme un formidable écho à sa détresse. J'étais le buvard de ses émotions, et toute sa colère et sa peine m'envahirent brusquement, comme si elles étaient miennes.

– Josh ! Ne regarde pas cette horreur, mon chéri, s'empressa de lui crier tante Elena, l'entraînant vers la maison.

Mais, tandis qu'il se montrait toujours docile et obéissant, Josh, cette fois, se dégagea sèchement et prit la fuite à toutes jambes en direction du sentier qui longeait l'arrière la maison. Les larmes ruisselaient sur ses joues. Nul ne chercha à le retenir. Il avait besoin de s'isoler et de laisser sortir sa rage.

– Le chien…, dit alors Moriarty qui assistait à la scène. C'était surtout le sien, pas vrai ?

Oncle Mort hocha la tête.

– Ouais, dit Doug pensivement. C'est aussi ce qu'il m'avait semblé. Allons parler à ce Lenny, maintenant.

– Faites attention à vous, M. Moriarty, m'écriai-je soudain, sans trop savoir pourquoi.

– Quoi, qu'est-ce que tu veux dire ? me demanda l'adjoint d'un ton impatienté, sa tête dépassant de la vitre entrouverte. Faire attention à quoi, à qui ? À ce gamin ? Ce n'est qu'un enfant, non ? Tu as peur de quoi, exactement ?

Moriarty leva le nez et contempla une nouvelle fois la dépouille sanglante d'Attila.

– Un enfant peut-être capable de commettre *ça*… souligna le vieil homme en désignant notre malheureux chien d'un signe de tête. Simon a raison, nous devons rester prudents. Peut-être devriez-vous appeler une autre voiture en renfort...

Le jeune officier de police eut un ricanement méprisant et leva les mains en signe de découragement.

– Bon, stop, ça suffit comme ça ! Cessons ces stupides enfantillages et allons parler à la mère de ce Lenny. Et à lui s'il n'a bien sûr pas décampé

entre-temps… M. Moriarty, tout compte fait, vous devriez rester ici avec ces gens, pour les rassurer. Je me chargerai seul d’aller trouver les Leibowicz, ces monstres sanguinaires et terrifiants.

– Shérif adjoint, insista Doug, vous devriez…

– Assez, Moriarty, j’ai entendu assez d’idioties pour la journée ! Inutile de faire une descente musclée jusque chez eux, je vais tranquillement leur parler et je ferai mon rapport. O’Grady vous en transmettra peut-être une copie, si vous le lui demandez. En attendant, fin de la discussion !

Le jeune adjoint n’écoutait cette fois plus rien, gagné par l’irritation et clairement vexé par nos mises en garde. Qu’on le soupçonne de n’être pas de taille à gérer une affaire d’aussi piètre importance – à ses yeux, tout du moins – le mettait visiblement hors de lui. Il démarra son véhicule de patrouille, effectua une prompte marche arrière le long de l’allée et prit la direction de la demeure des Leibowicz. Moriarty, perplexe, le regarda s’éloigner.

– Je vous enverrai quelqu’un pour vous aider à décrocher votre chien de là, nous dit-il au terme d’un silence. Bon sang ! Quelle pitié de voir un truc pareil…

Puis il ajouta en s’éloignant :

– Je vais quand même prévenir mon ami O’Grady de ce qui s’est passé ici cette nuit. Je doute que son subalterne, qui a quelque peu pris la mouche semble-t-il, lui fasse un rapport détaillé. Il va sans doute classer l’affaire très vite. Et moi, il se trouve que cette histoire me déplaît fortement. Ça m’inquiète pas mal de voir qu’on ose perpétrer ce genre d’atrocités à Ellison. Ça n’est pas normal…

– 36 –

Après le départ de M. Moriarty, toute la famille réintégra la maison d'un air soucieux. Oncle Mort s'efforçait tant bien que mal de rassurer Jane et tante Elena, totalement bouleversées, leur promettant qu'une telle chose n'arriverait plus, désormais. Les deux femmes, très agitées et encore sous le choc, se demandaient de quelle façon il pourrait les protéger, si un mastodonte tel qu'Attila n'avait pas suffi à dissuader ces barbares de s'en prendre à leur famille ! Lequel d'entre eux serait retrouvé éventré dans son lit, la prochaine fois ? Jane ? Josh ou Simon, peut-être ? Ou encore grand-mère Lisbeth ? Qui, à Ellison, pouvait être assez fou et criminel pour se livrer à un tel acte de sauvagerie ? Et par tous les Saints, qu'avaient-ils donc fait pour qu'on s'en prenne à eux de manière si cruelle ?!

À ces mots, oncle Mort se tourna vers moi, piqué par la curiosité concernant ce fameux Lenny. Il était persuadé que je lui dissimulais quelque chose et que ce garçon, si c'était bien lui l'auteur de cette barbarie, ne pouvait avoir agi de la sorte sans un sérieux motif ! Je lui assurai néanmoins, avec du reste une réelle sincérité, que je n'en savais pas davantage que ce que j'avais déjà rapporté au shérif adjoint. Il me considéra avec une attention soutenue durant un instant, puis m'accorda finalement le bénéfice du doute. Je pris alors pour prétexte d'aller trouver Josh et m'éclipsai de la maison. J'étais soulagé de pouvoir fuir pour un temps cette atmosphère tendue, pesante. Le fait est, toutefois, que j'avais une tout autre idée derrière la tête. Et je m'étais juré d'en avoir le cœur net…

Sitôt dehors, je courus jusqu'à New Harbor Street et la demeure des Leibowicz. Je priais pour n'avoir rien manqué de « l'interrogatoire ». Je suppose que dans mon imagination d'enfant, je me figurais déjà le jeune adjoint arrêter Lenny après l'avoir appréhendé sans ménagement et menotté

comme je l’avais lu tant de fois dans les romans policiers, pour l’embarquer ensuite à l’arrière de sa voiture comme s’il s’était agi d’un grand criminel en cavale.

La réalité fut hélas beaucoup moins trépidante, je dois l’avouer. Comme attendu, la voiture de patrouille était garée devant le portail. Je distinguais vaguement des silhouettes sur le pas de la porte mais les voix qui me parvenaient étaient encore étouffées. Je m’approchai à pas feutrés de la palissade, escaladai lestement le muret au crépi désagrégé qui soutenait la clôture, et commençai d’épier la scène à travers les vides béants laissés par les planches manquantes.

Le jeune officier de police se tenait sur le perron, devant la porte entrebâillée, bien droit dans son uniforme impeccable. Un carnet à la main, il interrogeait Mme Leibowicz et son fils, Lenny. Mme Leibowicz, affublée d’une robe de chambre d’un rose bonbon passé, aux coutures élimées, toisait l’adjoint du shérif avec un air ostentatoire de mépris. J’ignorais ce qu’il avait bien pu lui dire pour la mettre en rogne à ce point. Toujours est-il qu’elle protestait avec virulence de sa voix aigre, éraillée par la consommation à outrance de cigarettes bon marché et, le soupçonnais-je, d’alcool tout aussi bon marché. Elle avait en effet ce même débit de paroles traînant, laborieux, et ce timbre de voix si caractéristique des habitués tardifs du *Two Lakes’ Dinner*.

Je me rappelle qu’elle beuglait autant qu’elle le pouvait, cigarette au coin des lèvres, comme une de ces mégères acariâtres. Elle semblait ne pas trop apprécier les uniformes et ce, d’autant moins lorsqu’ils la tiraient du lit à l’aube – pour elle, « à l’aube » signifiant « avant midi ». Lenny, pour sa part, se montrait étonnamment calme et conciliant, et répondait longuement et poliment aux questions qui lui étaient posées. L’air innocent, un rien angélique, qu’arborait son visage aurait presque pu me tromper moi-même

si je n'avais été si sûr de l'avoir vu se tenir devant notre maison la nuit passée.

Le jeune adjoint, que cette histoire absurde exaspérait décidément de plus en plus, s'escrimait à calmer la mère de Lenny, qui accusait – à grand renfort d'expressions pour le moins imagées – la terre entière de venir lui « casser les burnes à tout bout de champ ». Mais l'officier éprouvait lui-même bien des difficultés à rester courtois, et le ton montait rapidement. Je perçus, à un moment donné, notre nom prononcé par Mme Leibowicz, suivi d'un juron singulier, que je ne compris pas. Mais je gage que ça devait être franchement obscène ou injurieux, car son interlocuteur lui intima l'ordre de changer de ton et de mesurer ses propos. Il griffonna nerveusement quelques dernières notes sur son calepin puis remercia froidement, sans sourire, et regagna sa voiture sans s'attarder.

Je me ratatinai aussitôt derrière la palissade pour éviter d'être repéré lorsque la voiture ferait demi-tour. Là, le nez collé à la clôture, je constatai que la plupart des planches étaient vermoulues et ne tenaient plus guère que par des clous rouillés, dont la plupart devenaient friables rien qu'en les grattant. Avec précaution, je détachai quelques-unes des lattes pourrissantes pour pouvoir me faufiler à l'intérieur de la propriété et me tapir dans les fourrés en friche. Si je voulais entendre ce que les Leibowicz avaient à se dire, il me fallait me rapprocher davantage…

Je ne sais pas trop ce que j'espérais, à attendre de la sorte et singer les héros de mes romans, comme un espion en planque. En y repensant aujourd'hui, je me sens un peu idiot. Je suppose qu'en épiant ainsi leur conversation après le départ de l'adjoint, j'escomptais recueillir des preuves du méfait. Je m'imaginais surprendre une confession, peut-être des aveux de Lenny à sa mère, mais ce fut peine perdue. Mme Leibowicz, sitôt que s'en fut l'officier de police, retourna à l'intérieur en pestant comme une

possédée, et Lenny la suivit docilement, non sans avoir, me sembla-t-il, adressé un dernier regard prolongé à la voiture de patrouille qui s'éloignait…

Sitôt qu'ils furent rentrés chez eux, je me laissai tomber de l'autre côté du muret de soubassement, dans les taillis. Je restai un moment parfaitement immobile et silencieux, craignant que le craquement sec des branchages et le remuement des feuilles n'aient alerté les Leibowicz. Rien ne bougeait, toutefois. Je parvins à me couler jusque sous l'une des fenêtres du salon, restée entrebâillée. De là me parvenaient de vifs éclats de voix. Je me risquai prudemment à jeter un coup d'œil à l'intérieur.

À l'autre bout de la pièce, la mère de Lenny le sermonnait avec une rare véhémence, faisant les cent pas à en donner le tournis, hurlant comme une hystérique et cognant du pied dans les placards. Elle était littéralement folle de rage. Elle vociférait et gesticulait, levant les mains au ciel en signe d'attente d'un miracle qui ne viendrait jamais, comme si elle implorait qu'on lui accorde la délivrance ultime en la débarrassant de son fardeau, son fils.

Chose pour le moins choquante, Mme Leibowicz ne se montrait pas furieuse, ou horrifiée, de ce que Lenny pouvait avoir commis, non. Elle était en revanche outrée qu'à cause de lui, une fois de plus, elle se trouvait dans le collimateur des flics, à peine débarquée dans un nouveau patelin. Ce sale gosse n'était décidément bon qu'à lui attirer des emmerdements ! Qu'avait-elle donc fait à ce foutu bon Dieu pour traîner derrière elle un boulet qui s'échinait à lui causer des problèmes à longueur de journée et à lui pourrir la vie ?! Comme si elle n'avait pas déjà suffisamment de galères à gérer comme ça, ne serait-ce que s'ils voulaient avoir du pain à bouffer chaque jour ! Et putain de merde, qu'il dise au moins quelque chose, au lieu de rester bêtement planté là, à la regarder fixement comme si

elle était à moitié cinglée ! Ça l'exaspérait tellement de le voir toujours aussi amorphe alors qu'elle lui gueulait dessus comme s'il était le dernier des derniers ! Mais bordel, qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ?!

Lenny demeurait en effet totalement impassible, presque blasé, attendant avec une insolente moue d'ennui que s'estompe l'orage et que sa mère ait vomi tout le flot de reproches et d'aigreur qu'elle lui assénait d'ordinaire. Puis, lorsqu'elle se fut calmée, lorsqu'elle sembla enfin à bout de colère, il lui lança simplement, avec un détachement irritant :

– Ça y est, t'as fini ?

– Sale petit merdeux, siffla-t-elle en s'avachissant dans le sofa, éreintée par sa propre fureur, sale parasite arrogant, je te chie dessus, t'entends ? Je te chie dessus, pour toutes les merdes que tu me fais subir ! Je voudrais tellement que tu crèves la gueule ouverte, là, maintenant, et que ton père, cet enfant de salaud qui m'a engrossée, crève aussi ! Vous êtes bien les deux mêmes, tiens ! Et je lui chie dessus, à lui aussi !...

– On y va, oui ou non ? T'attends quoi ?

Mme Leibowicz se releva en bougonnant, se dirigea vers un meuble à tiroirs proche de l'entrée et en retira un martinet à larges lanières de cuir.

– T'es vraiment le plus grand fêlé que j'aie connu. Ouais, la plus détraquée de toutes les saloperies qui aient foulé le sol de ce monde, Lenny Leibowicz…, soupira-t-elle, vaincue.

– Ça va, dépêche, se contenta-t-il de répondre tout en se déshabillant entièrement.

Je restais sans bouger, le nez dépassant à peine du rebord de la fenêtre, littéralement abasourdi par la scène qui se jouait là, sous mes yeux. Si jamais l'un ou l'autre d'entre eux avait tourné la tête dans ma direction, j'aurais été immédiatement repéré, car je n'étais pas des moins voyants. Mais tous deux paraissaient totalement absorbés par cet étrange rituel.

Lenny se tenait maintenant debout, complètement nu, les deux mains appuyées à plat contre le mur. Sa mère s'avança, agitant le martinet en faisant claquer les lanières et l'abattit sèchement sur son dos offert à sa rage. Une fois, deux fois. Puis plus fort, et plus rapidement.

Le claquement sec de ce fouet me faisait sursauter chaque fois qu'il retentissait dans le silence du salon. Le dos de Lenny se zébrait d'étroites et longues veinures violacées, mais pas une fois il ne poussa un cri de douleur, pas une fois il ne versa une larme de souffrance. Non, tout au contraire : il souriait. Il fixait le mur devant lui et il jubilait, les paupières closes, paraissant savourer cette odieuse séance de flagellation punitive. Et sa mère, rageusement, continuait de le frapper avec son martinet, toujours plus fort, jusqu'à ce que ses forces s'amenuisent et qu'elle le jette sur la table derrière elle.

– Ça suffit comme ça, j'en ai ma claque…, grogna-t-elle en attrapant un verre et une bouteille d'un liquide coloré sur la plus haute étagère d'un grand vaisselier. Fous-moi le camp, maintenant. Je veux plus te voir ici pour le restant de la matinée. J'ai besoin de me reposer… Allez, dégage ! Va retrouver tes copains en ville, ces vauriens qui valent pas mieux que toi. Ah ! On peut dire que tu les as bien trouvés, ceux-là !...

Lenny se rhabilla tranquillement, sans esquisser la moindre grimace de souffrance alors que ses vêtements râpaient sa peau à vif. Tandis qu'il enfilait son pantalon, il s'immobilisa un court instant, puis tout à coup, porta son regard d'eau de source droit sur moi. Je tressaillis, paniqué, incapable de remuer. Mais il ne broncha pas, ne poussa pas les hauts cris, ne se précipita même pas pour me faire déguerpir. Non, au lieu de cela, il se contenta de me sourire longuement, termina de s'habiller le plus naturellement du monde et disparut sans un mot.

Je repartis de là tout tremblant, regagnant les fourrés près de la palissade, mais cette fois sans m'armer de la moindre précaution. Je ne songeais même plus que la mère de Lenny, ou même un voisin, pouvait me surprendre. J'étais encore sous le choc de ce à quoi je venais d'assister ici. Cette scène d'hystérie, cette séance surréaliste de flagellation et la surprenante réaction de Lenny… Et surtout, surtout, ce sourire effroyable qui était né sur son visage en m'apercevant. Mon Dieu ! Cet affreux rictus ! Jusqu'au moment de ma mort, je crois que je n'oublierai jamais ce monstrueux faciès, tant il me fit froid dans le dos.

Ce jour-là, le 31 juillet 1953, j'eus l'intime conviction de ce qu'était le Mal absolu. Il s'appelait Lenny Leibowicz, et il vivait auprès de nous à Ellison, dans le Montana...

– 37 –

La Plymouth blanche et noire de 1951 filait à vive allure sur la sinueuse route 35 qui épouse, massées sur sa droite, les berges du lac Flathead. Les vitres avant étaient entrouvertes et le vent brassé par les eaux fraîches du lac s’engouffrait en chuchotant dans l’habitacle. L’autoradio était en marche et Amos Milburn entonnait avec un rien de mélancolie son dernier titre, *One Scotch, One Bourbon, One Beer*. L’adjoint du shérif tapotait en rythme, sans en avoir conscience, sur le plat du volant, mais son esprit demeurait accaparé par ses rencontres déplaisantes de la matinée, notamment son entrevue avec cette détestable Mme Leibowicz.

Le jeune officier fulminait. Il se sentait furieux.

Furieux, d’abord, d’avoir été traité avec si peu de considération et de s’être vu ainsi manipulé par cet arrogant Douglas Moriarty, qui n’était plus un adjoint assermenté depuis un bail. Mais ça, tout le monde faisait mine de l’avoir oublié ou s’en fichait, naturellement ! Ce vieux gâteux n’était plus aujourd’hui qu’un civil comme un autre, qui jouissait néanmoins de l’amitié que continuait de lui témoigner son ancien supérieur, le shérif Will O’Grady. Ce qui lui octroyait apparemment des prérogatives difficilement justifiables aux yeux de la loi, maugréait l’adjoint.

Furieux aussi d’avoir été dérangé de si bonne heure pour des broutilles, des querelles de clocher, et de s’être déplacé, malgré tout, pour qu’ensuite on tente de l’embobiner avec des fariboles inventées de toutes pièces, pour se distraire, par de sales mioches qui, c’était évident, devaient mortellement s’ennuyer dans leur vie campagnarde.

Furieux, enfin, de s’être laissé pratiquement insulter, sans pouvoir répliquer comme il l’aurait ardemment souhaité, par cette pochtronne imbaisable et hargneuse, et ce, devant son gosse. Tiens ! lui, au moins,

s’était montré le seul à le considérer avec un minimum de respect au vu de l’uniforme qu’il arborait.

Matinée de merde, décidément…

Et il lui faudrait encore faire son rapport à O’Grady ! Un rapport sur *ça* ? Et pour lui dire quoi, au juste ? Que des voyous avaient occis un chien et une poignée de poules ? Qu’une stupide brouille de voisinage qui avait dégénéré avait poussé deux familles à perdre tout discernement et à mutiler des animaux ? La belle affaire ! Quand d’autres adjoints, parfois plus jeunes que lui, se voyaient confier des affaires sérieuses, des homicides ou des hold-up, lui, Tyrell Cornet, à bientôt vingt-huit ans, écopait encore des dossiers de chiens écrasés et autres semblables imbécillités. Et pourquoi, tant qu’à y être, ne pas aussi le charger d’enquêter sur les chats coincés dans les arbres et incapables d’en redescendre ?

Cornet bougonna, jura, insulta à voix haute le shérif, les coups du sort répétés et même le Montana tout entier qui, tous, prenaient plaisir à lui faire la vie impossible. Il poussa le volume de la radio à fond pour calmer ses nerfs.

One scotch, one bourbon, one beer,
One scotch, one bourbon, one beer,
Please, mister bartender, listen here,
I ain’t here for trouble, so have no fear,
One scotch, one bourbon, one beer…

La Plymouth força l’allure. Tyrell Cornet venait tout juste de laisser derrière lui Finley Point, le petit bras de terre qui s’enfonce au travers des eaux du majestueux lac Flathead. Il lui tardait de rentrer à Polson, d’avaler un gros steak saignant et de boire une bonne bière fraîche au déjeuner. *Et un scotch, et un bourbon… Si seulement c’était autorisé !* grommela-t-il pour lui-même, repensant à la chanson.

Quelque cent mètres plus loin au sud, la route 35 se casse presque à angle droit et s'écarte davantage des contours du lac. Cornet connaissait le chemin par cœur et aurait pu conduire sur cette route les yeux fermés. Il enfonça la pédale d'accélérateur. Se reflétant dans le rétroviseur intérieur, la route bitumée qu'il laissait derrière lui dansait et tanguait. Cornet se regarda machinalement dans la glace et réprima un tressaillement. L'espace d'un instant, il lui avait semblé apercevoir… Non, ce n'était rien, juste une ombre. *Probablement celle d'un érable en bord de route qui se sera coulée sur la banquette arrière…*, se dit-il. Avec un soupçon d'anxiété, le jeune adjoint se risqua à un nouveau coup d'œil rapide dans le rétroviseur, juste pour s'en convaincre. Rien, évidemment. À moins que… ?

Soudain, il crut voir une silhouette menue, sombre, se glisser furtivement dans la voiture, sur le siège arrière. Cornet sursauta violemment, le souffle coupé, donna un coup de volant malheureux qui faillit l'envoyer valdinguer dans le décor. Le cœur tambourinant contre sa poitrine, il reprit de justesse le contrôle du véhicule avant qu'il ne quitte la chaussée. Tyrell Cornet souffla bruyamment, leva le pied de l'accélérateur et examina à nouveau l'arrière de la Plymouth. Dans la glace du rétroviseur, tout en conduisant, il scruta longuement la banquette, le front inondé de sueur…

Le visage de Lenny Leibowicz lui apparut brusquement dans le miroir, jaillissant juste devant lui. Ses yeux de source glacée le dévisageaient avec une fixité effrayante. L'adjoint Cornet tressaillit une nouvelle fois, poussa un grand cri d'épouvante qui s'étouffa à demi dans sa gorge. De saisissement, il en lâcha le volant. La Plymouth, laissée sans maître et lancée à vive allure, se précipita tout droit vers un bouquet d'arbres qui ornaient le terre-plein en bordure de voie. Le véhicule de patrouille du shérif adjoint s'encastra à pleine vitesse dans les larges et

robustes troncs fermement enracinés. À l'intérieur de la voiture dont le moteur exhalait une grosse fumée grise, la tête fracassée de l'adjoint Tyrell Cornet était enfoncée dans le volant. L'autoradio, lui, continuait de diffuser avec indolence les dernières paroles de la chanson d'Amos Milburn, tandis que tout autour de là se répandait à présent un épais silence.

One more nip and make it strong,
I got to find my baby if it takes all night long,
One scotch, one bourbon, one beer,
One scotch, one bourbon, one beer…

– 38 –

Le *Milly's Coffee* était en quelque sorte, à Ellison, le pendant de jour du *Two Lakes' Dinner*. Le café-restaurant de Milly Grant, l'épouse du docteur Henry Grant, fermait ordinairement ses portes lorsque celui des époux Wilson ouvrait les siennes, le soir venu. Une sorte d'entente tacite dont tout le monde s'accommodait pour ne pas empiéter sur les plates-bandes de l'un ou de l'autre dans une si petite ville. Depuis la tragédie sanglante qui avait secoué la bourgade, et puisque le *Two Lakes* affichait dorénavant portes closes, les gens affluaient le soir vers le café-restaurant de Milly Grant, contrainte bon gré mal gré de retarder la fermeture de son établissement.

J'ai gardé de cet endroit une certaine image, assez floue je dois dire et forcément très embellie. Car je doute que le *Milly's* ressemblait exactement à mes souvenirs. Je revois ce café pittoresque, typiquement aménagé dans l'esprit des années cinquante, avec ses larges banquettes en cuir marron, ses rideaux jaune pâle à gros œillets et ses tables en bois massif, drapées de nappes rouges. Je retrouve aussi, chaque fois que j'y repense, l'imposant juke-box où, pour quelques quarts de dollar, Mahalia Jackson ou Nat King Cole vous interprétaient en boucle leurs plus grands succès… Je me remémore enfin l'adorable Milly Grant, toujours serviable et souriante, se dandinant d'un pied sur l'autre lorsqu'elle s'avançait pour vous apporter votre commande ou desservir votre table, en raison d'un surpoids qui lui avait valu auprès de la communauté le surnom affectueux de « Mamma Milly ». Elle était aidée, en salle, par sa fille Melissa, et en cuisines par son gendre, un homme maigre et sans relief dont le prénom m'échappe totalement aujourd'hui.

C’était le lendemain de cette nuit mouvementée. Lena, Burt, Josh et moi étions attablés en ce début d’après-midi au *Milly’s* pour déguster – sans guère d’enthousiasme ce jour-là, je dois l’avouer – un de ces délicieux chocolats glacés avec beaucoup de crème à la vanille qui étaient une des spécialités de Mamma Milly. J’avais rapporté en détail à Burt et Lena les péripéties qui avaient accompagné notre nuit d’orage, ainsi que la visite au matin de M. Moriarty et d’un shérif adjoint dépêché par le bureau du comté. Tous deux en demeuraient muets d’ébahissement. Les yeux écarquillés, ils buvaient mes paroles comme si je leur décrivais le dernier film d’aventures que j’aurais pu aller voir au cinéma de Woods Bay. Mon récit achevé, ils ne purent seulement dire un mot. Aussi, nous restâmes silencieux pendant un temps, encore sous le choc des événements de la veille, sans vraiment savoir quoi en penser.

Le café, à cette heure-ci, était pratiquement désert. Les habitants d’Ellison qui avaient pour habitude de prendre leur déjeuner chez Mamma Milly en avaient terminé et vidaient peu à peu la salle pour s’en retourner travailler. Au-dehors, le ciel avait recouvré un aspect relativement paisible, comme essoufflé, éreinté après des heures tempétueuses. L’atmosphère restait toutefois chargée d’une humidité particulièrement glaciale pour une journée d’été, qui s’insinuait en vous jusqu’à frigorifier vos entrailles. Nous n’avions guère le cœur à sortir nous confronter à un tel temps ombrageux, même si un peu de marche nous aurait sûrement réchauffés et ragaillardis.

– Vous ferez quoi si ce cinglé de Lenny revient chez vous en pleine nuit dans les prochains jours ? demanda Lena en touillant négligemment sa glace.

– Ce coup-ci, je réveillerai oncle Mort immédiatement, ça tu peux y compter ! lui assurai-je sans une once d’hésitation. Crois-moi qu’il saura le faire déguerpir et lui retirera l’envie de faire le malin !

– Je détesterais l’idée qu’il puisse se pointer chez moi pendant que je dors…, commenta Burt pensivement. Si ça ne lui a posé aucun problème d’éventrer ton chien et faire un carnage dans ton poulailler, qui sait ce qui pourrait lui passer par la tête la prochaine fois ?

Nouveau silence. Burt avait parfaitement raison. En mon for intérieur, je me faisais exactement la même réflexion. À supposer que ce soit bien lui le responsable de ce massacre, jusqu’où ce Lenny était-il capable d’aller ? Et aussi, pourquoi nous ? Pourquoi s’en prendre à notre famille de cette façon ? Nous ne lui avions rien fait, nous lui avions même souhaité la bienvenue de façon amicale, alors quelle mouche l’avait donc piqué ? Qu’est-ce qu’il nous voulait, à la fin, qu’est-ce qu’il attendait donc de nous ?!

Non loin de notre table, accoudé au comptoir, ne demeurait désormais que l’adjoint de M. Moriarty au Service National des Forêts, Mark Mills. Mills n’était pas natif d’Ellison. Il était originaire d’Elmo, de l’autre côté du lac Flathead, et était en poste en ville depuis pratiquement trois ans. Un homme plutôt jeune, même si sa calvitie précoce le vieillissait d’au moins dix ans. Pas bien bavard, non plus ; on le voyait rarement flâner en ville. Milly Grant et Doug Moriarty étaient probablement les deux personnes qui le connaissaient le mieux, à Ellison. Je me disais que la plupart de ses amis devaient résider à Elmo, Dayton ou Lindisfarne.

Mills déjeunait toujours tardivement. Il tenait à être tranquille devant son assiette et éviter la cohue dans le restaurant. Mamma Milly avait tendance à le chouchouter un peu plus que ses autres habitués, le resservait de bon cœur en parts de tarte ou en plat du jour si elle voyait qu’il avait encore un petit creux. Les Grant n’avaient pas de fils, Melissa était leur seule enfant. Peut-être alors Milly voyait-elle en ce Mark Mills le jeune homme qu’elle eût aimé avoir pour fils ?

Mills lui rendait bien son affection et se confiait souvent à elle – comme beaucoup à Ellison, d'ailleurs, car Mamma Milly faisait presque figure de confidente attitrée de la ville. Elle incarnait en quelque sorte le « point de ralliement » où venaient s'abreuver tous les colporteurs de commérages de la ville. Margaret McFinn, notamment, des Dames de la Paroisse, aimait y puiser ses précieuses informations. Mais Milly Grant n'était pas à proprement parler portée sur les rumeurs ou la médisance. Elle répugnait à proférer des calomnies ou colporter des ragots, et appréciait pour ainsi dire tout le monde à Ellison. Sa faiblesse était qu'il lui était tout bonnement impossible de tenir sa langue. Il suffisait de la titiller sur n'importe quel sujet pour faire d'elle une source intarissable de révélations.

De là où nous nous trouvions, et puisque nous restions pratiquement sans parler dans cette grande salle déserte, il ne nous était guère difficile de surprendre leur conversation. Nous prêtâmes plus particulièrement attention aux propos de Mills lorsqu'il commença d'évoquer devant Mamma Milly, qui l'écoutait avec un effarement de bête apeurée, l'accident dont venait d'être victime le jeune adjoint du shérif en ce milieu de matinée.

– Une sortie de route toute bête, juste après Finley Point, raconta Mills d'une voix morose. Apparemment, Tyrell roulait un peu trop vite, et *pffft !* la bagnole a quitté la route pour aller s'emplâtrer plus loin, en plein dans les arbres au bord de la chaussée… Bon sang, y a longtemps qu'on aurait dû les raser, ces satanés arbres, c'est pourtant pas le premier à encastrer sa caisse ici, et si on ne fait rien, ce sera pas le dernier. Non, crois-moi, ma bonne Milly, ça ne sera sûrement pas le dernier !...

Là-dessus, il but une gorgée de bière et s'essuya les lèvres du revers de sa manche.

– C'est Doug qui m'en a parlé tout à l'heure. Il a eu le shérif au téléphone il y a peut-être deux heures de ça. L'autre s'inquiétait de ne pas

voir son adjoint reparaître et de ne pas pouvoir le joindre sur sa CB. Quand O'Grady a su que Tyrell les avait quittés assez tôt dans la matinée, il a envoyé une autre patrouille sur place pour se mettre à sa recherche. C'est là qu'ils ont trouvé sa voiture. Complètement ratatinée !

– Mon Dieu, murmura Milly. Mais c'est terrible !...

– Paraît que c'était pas joli à voir, effectivement... Il avait le visage tout écrasé contre le volant. Ses dents de devant s'étaient déchaussées sous l'impact, mais sans se casser. Du coup, elles lui rentraient carrément dans la bouche, tu vois ?

Avec ses doigts, Mills lui mimait la dentition du haut fortement inclinée vers l'intérieur de la bouche. Oh oui ! Milly visualisait parfaitement la scène. Et esquissait une moue de pitié horrifiée.

– On sait pas trop ce qui s'est vraiment passé, maugréa Mills en portant son verre à ses lèvres. Cette fichue route, Tyrell la connaissait comme sa poche, tu peux me croire, Milly. Même en roulant vite, ça m'étonnerait beaucoup qu'il se soit laissé surprendre par ce virage… Ça n'est pas possible !...

– Tu sais, il a beaucoup plu cette nuit, dit doucement Milly. La chaussée devait être sacrément glissante, à mon avis. Une vraie patinoire. Il a pu se laisser distraire, manquer d'attention quelques instants. Ces choses-là, ça arrive très vite. Bien plus vite qu'on ne le pense, ça c'est certain. Une seconde d'inattention et *crac !* tu es bon pour rencontrer ton Créateur…

– Ouais, ouais, sans doute…, acquiesça tristement Mark Mills en ingurgitant une autre gorgée de bière. Sans doute…

– Tu le connaissais bien, pas vrai ? demanda Milly.

– Tyrell ? Oui… Oui, plutôt bien, c'est vrai. On allait à l'école à Elmo ensemble. Avec Randy, on formait une bande soudée, quand on était

mômes. C’est déjà loin, tout ça, soupira bruyamment Mills. C’était une autre époque…

– Randy ? Tu parles de *notre* Randy ?

Mamma Milly, comme pas mal de gens en ville, avait pour habitude de parler des habitants d’Ellison comme s’ils étaient tous ses enfants. Aussi, à ses yeux, n’importe quel Bill ou Dean, dans le village, devenait *leur* Bill ou *leur* Dean. *Le* Bill ou *le* Dean d’Ellison.

– Randy Howers, ouais. Bon sang, c’est tellement moche aussi ce qui lui est arrivé, quand j’y repense… De nous trois, c’était clairement lui le beau gosse de la bande. Alors que maintenant, si tu le voyais… Je me dis que la vie te balance parfois de ces saloperies d’ironies en pleine poire !…

– C’est pas de chance, cet accident bête, c’est vrai…, commenta Milly.

– Non, ça c’est certain, marmonna Mills, pensif. Randy… Tyrell… Hé ! À qui le tour, d’après toi ? lui lança-t-il avec un ricanement amer.

– Tais-toi, tu veux ? Faut pas être superstitieux comme ça, le gronda Mamma Milly. Alors quoi ? Tu te dis que t’es le prochain, c’est ça ? Que la Fatalité a tout bonnement décidé d’éradiquer la petite bande que vous formiez quand vous étiez gosses ?

– Non… Non, bien sûr que non. Je disais ça pour… En fait, je sais même pas pourquoi je disais ça. Laisse tomber, Milly…

Mamma Milly se radoucit et posa sa grosse main sur celle de Mark.

– Ça va aller, Mark. T’es juste un peu secoué après la mort de ton ami, c’est normal. On le serait à moins. Tu devrais passer dire à Doug que tu prends ta journée, il te refusera pas ça.

– Ouais, peut-être que je devrais faire ça. Boire un bon coup et me foutre la tête à l’envers, vautré sur le canapé pour le reste de la journée… Ça va me faire du bien, j’oublierai au moins toute cette merde.

– En fait, je pensais plutôt à une bonne douche et quelques heures de sommeil…

– Bah ! Pas la peine, j’arriverai pas à dormir, de toute manière…

Il se tut un instant, perdu dans ses pensées, jouant paresseusement avec son verre presque vide. Mamma Milly l’observait avec un air abattu, ses deux grosses mains appuyées sur le comptoir, se sentant impuissante à lui remonter le moral.

– Tiens, tu sais que Winnie est encore passée me voir, hier soir ? finit par dire Mills au terme d’un silence. Elle revenait juste de la clinique, comme chaque jour… Elle était dans un état, t’as pas idée. Je savais même plus quoi lui dire, à force… Qu’est-ce que tu voulais que je lui raconte pour la consoler ? Elle est complètement effondrée, la pauvre !

– Je croyais que Randy devait déjà sortir la semaine dernière ?

– Il *devait*, oui, appuya Mills, mais il y a eu pas mal de sévères complications avec sa blessure. Bon sang, Milly, si tu voyais le tableau… Quand je suis passé le voir la première fois, le lendemain de son accident, ils étaient en train de finir de lui changer son bandage. J’attendais dehors, dans le couloir, avec Winnie. On se tenait derrière la vitre, on voyait tout ce qui se passait. J’ai bien failli dégobiller, je te jure ! C’était franchement affreux !... On aurait dit qu’à la place de la figure, on avait cuit de la confiture de fraises et qu’on la lui avait barbouillée sur le visage. Dégueu, je t’assure !...

– À ce point-là ? s’étonna Milly, esquissant une nouvelle moue épouvantée. On dit pourtant partout en ville que ça n’est pas si grave, que Randy va s’en remettre et qu’il pourra très bientôt nous raconter ce qui s’est passé ce jour-là…

– S’en remettre ?! Milly, même les toubibs ne savent pas encore s’il pourra sortir du coma un jour… Et d’après eux, même s’il se réveillait, ses

lésions sont si profondes qu'ils pensent qu'il en gardera sûrement de très graves séquelles psychologiques, en plus de physiques. Le malheureux est défiguré à vie, ça ne fait aucun doute, et de la pire des façons ! Terminée, sa belle gueule d'ange, crois-moi ! Finie !...

Mamma Milly soupira longuement, elle aussi, et fit mine de s'occuper l'esprit en essuyant des verres.

– Pauvre Winnie, je la plains…, dit-elle enfin. Elle doit sacrément en baver ! Comment elle s'en sort ?

Mills eut un ricanement triste et haussa les épaules.

– Winnie ? Elle est carrément au bout du rouleau. Elle a perdu au moins dix kilos, avec toute cette histoire. Elle avale plus rien, elle dort même plus, à peine une ou deux heures par nuit. Elle passe toutes ses journées à la clinique, auprès de Randy, ou alors chez elle, à pleurer à côté du téléphone, attendant qu'on lui annonce que son mari est enfin sorti du coma. Ou alors, au contraire, qu'il… Enfin bref, elle ne vit plus. Le soir, elle erre chez elle comme un fantôme… J'exagère pas, Milly : hier soir, c'était pire que jamais, j'aurais vraiment juré voir un spectre…

– Mon Dieu, la pauvre, la pauvre… répéta Milly plaintivement. C'est une bonne chose que tu sois là pour elle, pour la soutenir…

– Je peux rien pour elle, Milly ! se lamenta Mark Mills. Et je peux rien pour Randy non plus ! Comme j'ai rien pu pour Tyrell, d'ailleurs… Je sers strictement à rien !...

– Ne dis pas ça, Mark ! Winnie a surtout besoin de soutien en ce moment, et elle sait que tu seras là si ça va mal pour elle.

– Ouais, ouais, si tu le dis…

Milly s'était approchée de la fenêtre et scrutait pensivement les nuages lourds, ombreux, qui se massaient au-dehors.

– En tout cas, fit-elle, je trouve qu'Ellison est tout de même durement touchée, depuis quelques semaines. J'ai connu la ville bien moins troublée, par le passé. Ça nous a fait beaucoup d'événements tragiques en peu de temps… L'accident de la scierie et ensuite celui de Randy, l'assassinat de Priscilla Wilson, le décès de Tilly Marsh, la mort de ton ami Tyrell ce matin…

– C'est vrai, tu as raison, Milly. Sans oublier le cancer de Ni…

Elle l'interrompit d'un signe discret, désignant d'un hochement du menton Burt qui leur tournait le dos. Mills comprit et se tut aussitôt, opinant du chef. Je feignis de n'avoir rien remarqué, détournant les yeux. La maladie du père de Burt était apparemment connue de beaucoup.

– Je suis d'accord avec toi, ma brave Milly, reprit-il, y a plein de trucs moches qui nous tombent dessus en ce moment… Sans parler du foutu malade qui s'en est pris à ces bestioles il y a quelques semaines de ça, tu te rappelles ? Tous ces chiens et chats exterminés ! J'ai aidé à nettoyer l'endroit où on les avait trouvés, je peux te dire que c'était vraiment pas triste ! Eh ben, tu sais pas la dernière ? Paraîtrait qu'on a fait subir le même traitement à leur chien et à leurs poules, *à eux*, cette nuit…

En précisant « à eux », Mills nous désignait cette fois Josh et moi, toujours sous le couvert d'une discrétion maladroite. Là encore, je gardai le nez sur mon chocolat tiédi, comme si je n'avais rien entendu.

Mark Mills se replongea dans la morne contemplation de son fond de verre et Mamma Milly retourna au comptoir, rangeant quelques ustensiles. Dans les cuisines, Melissa et l'insignifiant gendre de Milly s'affairaient à tout remettre en ordre après le coup de feu du déjeuner. Nous autres restions assis là, échangeant des coups d'œil furtifs après avoir surpris les propos de Mills. Nous nous sentions indiscrets, presque honteux, comme si nous avions écouté aux portes une conversation qui ne nous était pas destinée. Le

jeune adjoint de Moriarty se redressa finalement, déposa quelques dollars sur le comptoir, salua Mamma Milly d'un geste amical et s'évanouit dans la grisaille venteuse du dehors.

– Elle n'a pas tort…, murmurai-je lorsque je fus certain que Mamma Milly ne pouvait m'entendre.

– À quel propos ? demanda Lena.

– À propos de tout ce qui se produit en ville, en ce moment… C'est très bizarre, vous ne trouvez pas ? On dirait que tout va de travers. Comme si notre vie tranquille s'était tout à coup déréglée. Comme si quelqu'un s'amusait à tout chambouler…

Je n'osais prononcer à voix haute ce nom qui me brûlait si douloureusement les lèvres. Lenny.

Lenny…

– Tu lis trop de romans de science-fiction, mon vieux, grommela Burt. Tout ça, c'est des trucs qui arrivent, voilà tout… C'est juste la faute à pas de chance.

Le regard anxieux de mon jeune frère me faisait néanmoins comprendre que son sentiment sur la question rejoignait le mien. Ce qui, connaissant son intuition exacerbée, me fit frémir. Je redoutais que le pire ne soit encore à venir. Et, après avoir entendu Mark Mills parler de son ami Randy Howers, je savais également qu'une autre idée était en train de germer en Josh. Une idée complètement dingue, impossible à mettre en place sans révéler auparavant nos *dons* à oncle Mort – ce qui contrarierait fortement grand-mère Lisbeth. De toute manière, notre oncle nous prendrait assurément pour deux fous…

– Ça ne marchera jamais, chuchotai-je, profitant que Lena et Burt discutaient de tout autre chose.

– Alors quoi ? Tu ne veux même pas essayer ? Tu voudrais le laisser dans cet état ?

Je poussai un bruyant soupir. Josh, je le comprenais, s'était convaincu d'aller soigner Randy à la clinique de Polson. Noble intention, mais comment nous rendre là-bas, nous faufiler jusque dans sa chambre et intervenir sans nous faire voir des infirmières et des médecins ? Et surtout, surtout, comment ensuite faire passer ça autrement que pour une guérison miraculeuse, à supposer en premier lieu que nous parvenions à le guérir de cette effroyable blessure ?!

– C'est complètement fou, ça ne marchera jamais, je te dis ! insistai-je, espérant sans trop y croire que cela mettrait un terme à cette idée insensée.

– Si tu ne veux pas y aller avec moi, alors j'irai seul !

– Tu ne pourras jamais le faire seul ! C'est trop loin pour toi, et ils ne te laisseront jamais l'approcher, de toute façon.

– Alors aide-moi ! s'écria-t-il soudain.

Burt et Lena se tournèrent vers nous, incrédules. Mamma Milly, intriguée, leva le nez de son tintinnabulement de casseroles.

– Tout va comme vous voulez, les enfants ?

Avant que nous n'ayons pu répondre, le téléphone mural près de l'entrée se mit à sonner. La vieille Milly Grant s'y dirigea d'un pas chaloupé et décrocha le combiné. Nous nous trouvions trop loin pour saisir de quoi il était question, mais je vis Josh pâlir à vue d'œil…

– C'est pas bon…, me confia-t-il à mi-voix. Pas bon du tout.

Mamma Milly ne disait pas grand-chose. Elle écoutait attentivement son interlocuteur et hochait la tête par intermittence, comme si la personne à l'autre bout de la ligne était capable de se rendre compte qu'elle acquiesçait. On aurait dit que sa tête était montée sur un ressort. Enfin,

Milly raccrocha le combiné, l’air extrêmement perturbé, et nous considéra longuement tous les quatre. Elle se décida à s’avancer jusqu’à notre table, d’un pas mal assuré. Ses doigts nerveux se croisaient et se décroisaient, triturant le nœud de son tablier.

– Les enfants… finit-elle par bredouiller. Burt… Écoute, mon grand, tu devrais rentrer chez toi, maintenant…

– Qu’est-ce qui se passe, Mme Milly ? demanda Lena.

Sans jamais quitter Burt des yeux, elle répondit d’une voix blanche :

– C’est… à propos de ton père, Burt… Je crois que ça va très mal… Mon mari est auprès de lui en ce moment. Il me charge de te prévenir que tu devrais rentrer… Peut-être que… peut-être bien que tu devras te préparer à lui dire au revoir… Henry ne m’a rien dit de précis, tu sais, mais il est possible que…

– Que quoi… ? parvint à peine à articuler Burt, d’une pâleur laiteuse.

– Ta mère a fait venir mon mari en urgence, il y a une demi-heure de ça. C’est lui qui vient de m’appeler. Ton père se trouvait mal. Henry ne m’a rien dit de plus, sinon que c’était grave. Rentre, maintenant, mon garçon, va vite… Avant que… avant qu’il ne soit trop tard…

Puis elle s’éloigna sans un mot de plus, un peu gauchement, prétextant quelque table à finir de débarrasser dans un coin de la salle. Mamma Milly détestait être ainsi porteuse de mauvaises nouvelles. Son tempérament de nature joyeuse n’aspirait qu’à rire aux éclats et déguster un bon plat, savourer un bon vin. Aussi, se voir forcée d’annoncer à un jeune garçon d’à peine douze ans que, peut-être, il allait perdre son père d’une heure à l’autre lui était tout bonnement insupportable. C’était au-dessus de ses forces. Elle ravala sa détresse, essuya discrètement ses yeux humides et déplaça sans raison une pile d’assiettes d’un placard à un autre...

Burt, hagard, ne savait plus que dire ni que faire. Il ne parvenait pas à se lever de sa chaise, sonné comme si on l'avait frappé à coups de masse. Moi-même, je restais sans force, incapable de prendre conscience que Burt allait sans doute, à son tour, devenir orphelin. Josh vint à mon secours et me décocha un regard qui n'appelait aucune discussion, me tirant de ma léthargie. Il n'y avait plus une minute à perdre.

– Viens, Burt, on y va ! m'écriai-je alors. Burt !

Randall se tourna vers moi, hébété, comme si ce qui se déroulait maintenant ne le concernait en rien. Enfin, il se redressa, raide comme un automate, un pantin articulé.

– Je devrais peut-être y aller seul…, balbutia le rouquin.

– On ne te laisse pas, non, dit Lena. On vient avec toi. Je suis sûre que Milly exagère ; tu sais comme elle s'affole parfois pour un rien…

Les mots de Lena sonnaient faux. Burt se crut cependant forcé de lui sourire pour ne pas s'effondrer. Nous quittâmes le *Milly's Coffee* en hâte, sous le regard apitoyé de Mamma Milly, sincèrement affectée, et courûmes à perdre haleine jusqu'à la maison des Randall.

– 39 –

La Chevrolet du docteur Grant stationnait dans l’allée. Depuis le portillon à l’entrée de la propriété jusqu’au perron, il ne devait guère y avoir plus d’une trentaine de mètres à parcourir, et pourtant cette courte distance semblait ne jamais devoir prendre fin. À chacun de nos pas, le gravier encore humide crissait sous nos semelles tant nos jambes paraissaient alourdies. On aurait dit que le sol gémissait et se répandait en lamentations, lui aussi. Une boule d’angoisse dure et compacte s’était formée dans mon ventre. Je savais ce que Burt s’apprêtait à vivre, ce qu’il se préparait silencieusement à endurer, et sa peine à venir ravivait la mienne avec une douloureuse intensité. En mon for intérieur, je priais déjà, avec une anxiété péniblement contenue, pour que Milly ait exagéré la gravité de l’état de santé de M. Randall. Car, en dépit de ses nombreuses qualités humaines, cette brave Milly Grant était réputée dans tout Ellison pour voir une montagne escarpée, infranchissable, là où ne se dressait en réalité qu’un timide coteau vaguement bosselé.

Après cette course effrénée de plus de vingt minutes, mon sang cognait mes tempes avec une régularité frénétique, et dans le silence de l’après-midi, j’aurais juré qu’un tambour sourd de galérien niché dans mon crâne martelait la cadence avec véhémence. Nous nous tenions tous les quatre devant le seuil, n’osant le franchir. Burt nous adressa un ultime regard, empli d’appréhension et de détresse, et avec une grande nervosité, il se résolut à pousser la porte d’entrée.

Le vieux médecin était là, debout dans le salon, sa sacoche tenue à bout de bras. Il s’entretenait à mi-voix avec la mère de Burt, en larmes et désemparée. Le docteur Grant s’efforçait de la réconforter de son mieux. En apercevant son fils, la femme se précipita pour le prendre dans ses bras et

s’abandonna aux pleurs. Burt, que nous avions connu naguère dur et intimidant dans son rôle de caïd de l’école, ne nous apparaissait plus maintenant que comme un pauvre diable ballotté par les coups du sort, fragile, impuissant, effondré…

Sa mère lui adressait quelques mots tout bas à l’oreille, et Burt sanglotait déjà. Le pire s’était-il déjà produit ? Est-ce que nous étions arrivés quelques minutes trop tard ? Lena et moi nous apprêtions à nous retirer discrètement afin de les laisser à leur chagrin, mais Josh me pressait, d’un regard insistant, de gagner la chambre de M. Randall sans perdre une minute de plus. Je lui laissai entendre à voix basse que nous ne pouvions nous rendre ainsi à l’étage sans y avoir été invités. Mme Randall ne le permettrait sans doute pas.

Ce fut Burt lui-même qui nous tira de cette impasse. Il tint absolument à voir son père. Le docteur Grant lui expliqua que son père n’était désormais plus conscient, qu’il ne pourrait plus ni l’entendre ni lui répondre, mais Burt, le cœur déchiré, insista avec une implacable fermeté.

– Burt… murmura Lena bouleversée. Je pense qu’on devrait te laisser un moment seul avec ta famille. On t’attendra dans le jardin, prends ton temps. On sera là quand tu redescendras, tu peux compter sur nous.

– C’est très gentil, ma petite Lena, dit doucement Mme Randall en séchant ses larmes. Merci à vous trois d’avoir accompagné Burt. Il n’a pas beaucoup d’amis, vous savez…

– Non, dit alors Burt, dont le regard implorant plongeait dans celui de mon frère. Non, venez avec moi là-haut… Josh, s’il te plaît, est-ce que tu veux bien… ?

– Burt, mon chéri, intervint Mme Randall, tu sais que ce n’est pas une bonne idée. Tes amis peuvent t’attendre ici. Il vaut mieux qu’ils te laissent seul avec ton père quelques instants.

– Ta mère a raison, renchérit le docteur Grant d’une voix grave. C’est un moment douloureux, un cap important pour toi. Tu as besoin d’intimité pour affronter ça, Burt…

– Non, non, insistait Burt. Non, Josh saura l’aider, croyez-moi ! Tu veux bien, dis, Josh ? Je t’en prie ! Tu veux bien essayer ?

Josh acquiesça.

– *Il saura l’aider* ? répéta Grant, interloqué. Mais enfin, l’aider en quoi ? Burt, écoute mon garçon, je comprends parfaitement que tu sois…

– Josh peut le sauver, je le sais ! s’écria soudain le rouquin. Il en est réellement capable ! Maman, il faut me croire !...

Mme Randall et le docteur Grant, et même Lena, considéraient Burt puis Josh avec ébahissement. Burt se montrait toutefois si déterminé qu’ils n’osèrent le contredire davantage. Sans doute était-il plus secoué par cette tragique et inéluctable disparition qu’ils ne l’auraient imaginé. Aussi, ils ne soufflèrent mot, se contentant de nous suivre des yeux tandis que nous montions à l’étage, avant de se décider à nous emboîter le pas, à leur tour...

La chambre de M. Randall baignait dans une troublante pénombre, un clair-obscur affadi qui mettait instantanément mal à l’aise, comme si l’on procédait déjà à la veillée funèbre. Les rideaux de la pièce avaient été tirés aux trois-quarts pour ne pas éblouir le malade, et seul un rai lumineux timoré parvenait à ramper jusqu’au lit où reposait le père de Burt. Les draps fins de coton le couvraient jusqu’à la poitrine. Une odeur âcre de renfermé et de malade flottait dans la pièce, imprégnant l’atmosphère d’effluves fétides. M. Randall était inconscient, ainsi que nous l’avait annoncé le docteur Grant. Il était pâle à faire frémir, et sans le râle à peine perceptible de sa respiration, on aurait aisément pu le juger mort. Un irrépressible tressaillement me parcourut, à le découvrir ainsi. Burt lui-même, qui avait

pourtant vu son père de nombreuses fois ainsi alité, éreinté et amaigri par cette ignoble maladie, en éprouva un profond abattement.

Il s'approcha du lit et s'assit sur le rebord, contemplant son père avec, sur ses traits, une expression où se noyait une indicible tristesse. Il se tourna ensuite vers mon frère qui s'avança à son tour, s'assurant mon consentement d'un dernier regard. Le rouquin le comprit. Lui aussi me dévisagea un instant, implorant silencieusement ma bénédiction. Ce que nous nous apprêtions à tenter passait pour de la pure folie, et nous allions le faire aux yeux de tous. Mais, en pareilles circonstances, je n'avais pas le cœur de m'y opposer. Il était inenvisageable de laisser mourir le père de Burt alors que nous avions peut-être le pouvoir de lui sauver la vie. Pour autant, je ne cessais de me répéter que ce faisant, nous alimentions un brasier qui ne manquerait pas de tous nous consumer tôt ou tard…

Je respirai donc un grand coup et hochai la tête. *Alea jacta est*. La mère de Burt, Lena et le docteur Grant, restés légèrement en retrait, observaient sans mot dire, perplexes. Josh fit le tour du lit et se porta à la gauche de M. Randall. Sans perdre une minute, il souleva les draps et appliqua ses deux mains à plat sur l'estomac du mourant.

– Mais qu'est-ce qu'il fait ? s'écria alors Mme Randall, gagnée par l'affolement. Burt, qu'est-ce que Josh a l'intention de lui faire ?

– À quoi est-ce que vous jouez, bon sang ? s'offusqua à son tour le docteur Grant. Burt, mais enfin, qu'est-ce que… ?

Lena elle-même me considéra avec, au fond des yeux, un voile d'indignation. Elle non plus ne comprenait rien à ce qui, pour elle, n'était autre qu'un odieux simulacre. C'était comme si nous profanions les derniers instants du mourant. L'espace d'une seconde, son regard clair s'attarda sur moi, porteur d'une immense déception. Je le revois encore distinctement. Je le ressens encore me lacérer le cœur comme il le fit ce jour-là. Je détournai

la tête, bien décidé à ne pas faiblir. Ce que nous avions à accomplir maintenant était autrement plus important. Je priais simplement pour que, sitôt ce singulier rituel achevé, sitôt M. Randall arraché au séjour des ombres et au froid du trépas, Lena comprenne et me pardonne cette mise en scène...

D’entre les doigts serrés de Josh, émana bientôt une fantastique lueur rougeâtre, toujours plus ardente. Le regard évanescent de mon jeune frère s’égarait une nouvelle fois dans des contrées où nul autre que lui ne pouvait se rendre, tandis que de ses mains jaillissait le torrent de vie bouillonnante que l’on devinait affluer de toutes parts pour détourner le malade des portes même de l’autre monde.

Très vite, l’aveuglement devint tel que nous dûmes détourner légèrement les yeux. La chambre s’illumina d’un scintillement chaud et pur, et une immense joie me parcourut à sa vue. Je savais que Josh était en train de réussir ce qu’aucun médecin sur cette terre n’avait pu accomplir. Il arrachait le père de Burt à la Mort en personne. Pourrait-Elle lui pardonner cet affront ?

Le prodigieux phénomène se poursuivit plusieurs minutes puis cessa tout d’un coup. À bout de forces, Josh s’écroula à terre. Burt et moi nous précipitâmes pour l’aider à se relever, tandis que Mme Randall et le docteur Grant, littéralement médusés, entourèrent aussitôt M. Randall, inquiets de son état. Celui-ci entrouvrit doucement les paupières et son regard encore trouble se promena à travers la pièce. Restant sans voix, le docteur Grant prit son pouls, palpa fébrilement son abdomen. Mme Randall s’empressa d’interroger son époux :

– Chéri… ? Est-ce que ça va ? Comment est-ce que tu te sens ?

Nick Randall remua difficilement ses lèvres sèches, déglutit avec peine puis trouva la force d’articuler :

– Je… je n’ai plus mal, j’ai l’impression. Je ne ressens plus du tout cette atroce douleur au ventre. Et j’ai faim, j’ai terriblement faim, tu n’as pas idée !

Mme Randall sourit alors enfin, et de grosses larmes dévalèrent sur ses joues. Elle se jeta dans les bras de son mari et l’enlaça.

– C’est un miracle…, répéta-t-elle. Oh mon Dieu ! C’est un véritable miracle !

– Un miracle, je ne sais pas…, dit le docteur Grant en se triturant le crâne. Si vous vous en sentez la force, Nick, venez me voir demain à mon cabinet, nous ferons quelques examens approfondis. Ensuite, nous vous prendrons rendez-vous à la clinique de Polson. Je ne crois pas aux miracles, à moins évidemment qu’ils n’émanent de la médecine moderne.

– Tout ce que vous voudrez, docteur, acquiesça M. Randall. Pour l’heure, je me sens bien. Et affamé. C’est déjà bon signe, non ?

– Sans doute, fit le vieux médecin, sans doute. Je suis heureux de vous voir sorti du coma, quoi qu’il en soit. Mais je tiens expressément à ce que vous vous ménagiez. Pas question de vous lever de ce lit et encore moins de faire le moindre effort, est-ce que nous sommes d’accord, Nick ?

– C’est entendu, docteur. Je suivrai vos recommandations à la lettre…

Puis, son attention se porta sur Josh, toujours affaibli, que Burt et moi soutenions de notre mieux :

– Ma guérison… C’est à toi que je la dois, n’est-ce pas, Josh ?

– Oui, c’est grâce à lui, p’pa ! s’écria Burt fou de bonheur. Josh t’a sauvé, tu sais ! Il t’a retiré ta tumeur à l’estomac !

– Je t’ai vu, reprit M. Randall en souriant faiblement. Je t’ai vu lorsque j’étais dans le noir. Tu t’es approché de moi et j’ai reconnu ton visage. Tu irradiais d’une lumière très belle et très vive. Tu as posé tes mains sur moi. Leur chaleur m’enveloppait. Je ne pouvais pas bouger, mon

corps ne m'obéissait plus, mais je savais que tu faisais ça pour mon bien… Je ne sais pas comment te remercier, mon garçon. Que pourrais-je dire ou faire pour te prouver combien je te suis reconnaissant ?

Josh, exténué, se contenta de sourire timidement. M. Randall se tourna vers son fils :

– Merci de l'avoir amené ici, Burt…

Burt ne put se retenir d'éclater en sanglots et se précipita à son tour dans les bras de son père. Mme Randall, totalement bouleversée, voyait en Josh un véritable saint.

– C'est impossible…, balbutiait le vieux médecin. C'est absolument impossible, nul ne peut…

– Josh le peut, lui répondis-je, le fixant droit dans les yeux. Je vous assure, docteur Grant, Josh en est capable.

Le vieil homme se passa la main sur le visage, observa encore la famille Randall et sortit lentement de la chambre, les laissant à leurs émouvantes retrouvailles.

– Tout porte à croire que tu as raison, Simon. Mais comme je le précisais à Nick, je devrai m'en assurer par des examens médicaux poussés. Allons, venez maintenant, les enfants. Accordons-leur un moment entre eux, ils en ont grand besoin.

– C'est de ça que Burt voulait parler l'autre jour, n'est-ce pas ? me demanda Lena tandis que nous redescendions l'escalier. Ce que tu hésitais à m'avouer ? Il s'agissait de ce don qu'a Josh ?

– Tu sais, bredouillai-je, je m'apprêtais à te le dire, je t'assure... Je ne voulais pas te laisser hors de la confidence. C'est juste que… j'attendais le bon moment pour le faire, tu comprends ?

Lena hocha la tête et me gratifia d'un adorable sourire.

– Maintenant que j’ai vu de quoi il était question, oui je comprends pourquoi tu hésitais. Aussi, tu es officiellement pardonné, Simon Gilligan.

À ces simples mots, un poids immense s’envola de ma poitrine et mon visage se colora d’un magnifique rouge vermillon au milieu duquel se dessinait un large sourire.

– Je vais rentrer chez moi, dit le docteur Grant, encore déboussolé. J’ai besoin d’un bon verre. Je ne devrais pas dire ça devant vous, les enfants, mais c’est fichtrement vrai : j’ai besoin de quelque chose de fort pour accepter ce que mes yeux m’ont fait voir dans cette chambre aujourd’hui…

– Dites, docteur Grant…, lui dis-je, soudain affolé. Vous n’allez pas en parler autour de vous, n’est-ce pas ? De ce qui s’est passé là-haut ? Je ne voudrais surtout pas que les gens d’ici voient Josh comme un monstre…

Le vieux médecin me considéra un moment avec gravité, puis son regard se posa sur Josh avant de revenir vers moi :

– Je comprends, Simon, ne t’en fais pas. Je n’en parlerai pas en ville, sois sans crainte. Je vais rentrer, à présent. Josh, mon garçon, tu devrais faire de même et te reposer une heure ou deux. Tu es vraiment pâle. Est-ce que ça ira pour toi, tu es sûr ?

– Ça ira, docteur Grant, le rassura mon frère. Ça va passer…

– Entendu. Dans le cas contraire, vous savez où me trouver. À plus tard, les enfants.

– 40 –

Nous restâmes seuls dans le salon durant quelques minutes. Josh reprenait peu à peu des couleurs. De notre côté, Lena et moi ne trouvions pas grand-chose à nous dire après pareille aventure. Burt et Mme Randall, tous deux émus, finirent heureusement par descendre nous rejoindre. Mme Randall nous étreignit tant et tant, Josh et moi, que je crus étouffer entre ses larges bras charnus. Josh, surtout, ne put se défaire de ses embrassades que par l'intervention gênée de Burt. Lui-même n'osait nous témoigner la même affection démonstrative, mais je savais que désormais, il n'était rien au monde qu'il n'aurait fait pour nous. Lena, restée à l'écart, souriait elle aussi d'une joie sincère, et eut droit à sa part d'effusions affectueuses de la part d'une Mme Randall transie de bonheur.

– Maman, arrête, s'insurgeait Burt pour rire. Je pense qu'ils ont compris que tu leur étais reconnaissante… Ils n'oseront plus remettre les pieds ici, si tu continues…

Elle nous fit asseoir sur le canapé, nous servit une quantité gargantuesque de petits gâteaux accompagnés de verres de lait que, même sur le point d'éclater, nous n'osions refuser. Elle ne pouvait tenir en place. On aurait dit un bourdon virevoltant sans trêve d'une fleur à l'autre. Elle allait du salon à la cuisine, de la cuisine au cellier, et à nouveau du cellier au salon. Mme Randall nous répéta encore et encore que leur maison nous était désormais ouverte à tout jamais, que quoi que nous ayons besoin un jour, nous n'aurions qu'à demander, et que la famille Randall était aussi la nôtre, dorénavant. Cette gratitude m'émut autant qu'elle m'embarrassait. Je craignais que, tout à sa joie, Mme Randall ne puisse tenir sa langue auprès de la communauté d'Ellison.

– Mme Randall…, lui dis-je après un temps en tâchant de me montrer diplomate. Je voudrais vous demander une chose très importante...

Là, elle cessa subitement de s’agiter en tous sens et se résolut à prendre place dans le fauteuil qui me faisait face. Le bourdon s’était enfin posé.

– Je voudrais que vous me promettiez de garder tout ceci pour vous, repris-je. De ne jamais parler à personne de ce qui vient de se passer ici aujourd’hui…

– Mais pourquoi cela ? Ce que Josh a fait tout à l’heure est un véritable prodige !

– Je suis pas sûr que tout le monde en ville le prenne comme tel, maman, intervint Burt. Simon a raison, on doit promettre de se taire.

– Je comprends que tu sois inquiet, Simon, insista Mme Randall, c’est bien naturel. Mais ce dont Josh est capable ne devrait pas être caché, tu ne crois pas ? C’est un cadeau du Ciel qu’il porte en lui !

– Je ne veux pas qu’on le traite comme un animal de cirque, Mme Randall. Vous devez me jurer de ne rien révéler du don de mon frère, à qui que ce soit. Tout à l’heure, vous disiez que vous feriez n’importe quoi pour nous. Faites ça, je ne vous demanderai rien d’autre… S’il vous plaît, promettez !

Mme Randall me dévisagea avec une pointe d’hébétude puis finit par abdiquer.

– Très bien, dit-elle, comme tu voudras. Je ne dirai rien à personne, c’est juré. En revanche, je ne parierais pas que le docteur Grant fera de même. Il n’avait pas l’air dans son assiette, en partant...

– Il a promis aussi, dis-je simplement. Lena, toi non plus, tu n’en parleras jamais, n’est-ce pas ?

Lena me sourit et hocha la tête.

– Croix de bois, croix de fer ! Si je mens…

– Merci. Nous allons rentrer, maintenant. Tout ira bien pour ton père, Burt. Vous allez tous très vite retrouver votre vie d’avant. Le cauchemar est terminé...

À ces mots, ce furent de nouvelles effusions de larmes, de nouvelles embrassades de la part de Mme Randall, auxquelles nous ne pûmes nous soustraire qu’en nous glissant à marche forcée jusqu’à la porte d’entrée. Burt nous accompagna jusqu’au portillon et nous remercia une nouvelle fois, à sa manière, pudiquement.

– 41 –

Sur le chemin du retour, Lena ne soufflait mot. Parvenue devant chez elle, elle nous salua brièvement et s'éclipsa. Elle ressentait, disait-elle, le besoin de rentrer chez elle et de repenser à tout ça à tête reposée. Cela faisait beaucoup à digérer, j'en étais conscient. Un vague sourire mélancolique sur les lèvres, je la regardai s'éloigner. Entre nous, désormais, les choses seraient peut-être différentes. Je devais me préparer à l'idée que, d'une certaine façon, je l'avais perdue...

– J'espère vraiment qu'on n'a pas déclenché quelque chose…, dis-je à Josh tout en marchant.

– Tu aurais préféré laisser mourir M. Randall ?

– Mais non, fis-je. Bien sûr que non…

À notre arrivée, grand-mère Lisbeth nous attendait sur le seuil de la maison. Sous l'ombre grise de l'auvent, sa silhouette étirée semblait plus maigre, moins voûtée qu'elle ne l'était en réalité. Elle avait impatiemment guetté notre retour. L'expression de son visage reflétait une vive contrariété.

– Vous voilà enfin ! s'exclama-t-elle. On doit sans tarder s'entretenir avec votre oncle et votre cousine. Dès ce soir. On ne peut plus leur cacher la vérité. Après ce que vous venez de faire, tout Ellison sera bientôt au parfum. Nous devons les mettre dans la confidence avant qu'ils ne l'apprennent par quelqu'un d'autre en ville. Les choses vont s'accélérer, elles deviendront rapidement incontrôlables…

La sagacité de la vieille femme me stupéfiait chaque jour davantage. Avant même que nous ayons ouvert la bouche, elle paraissait déjà tout savoir. Nous étions, à ses yeux, aussi transparents que de l'eau.

– Tout le monde a promis, murmurai-je en tentant d'y mettre une pointe d'assurance. Ils se tairont à ce propos, ils l'ont dit…

– Mon pauvre Simon, ça n’empêchera pas les rumeurs de se propager. Tout ça va se savoir, crois-moi, et très vite !...

– Tu penses donc que nous avons mal agi ? lui demandai-je, contrit.

– Je pense que vous n’aviez guère le choix, répondit-elle d’une voix adoucie. Et ce qui est fait est fait, de toute manière… Ne perdons plus une minute. Jane se repose dans sa chambre, et votre oncle ne tardera plus à rentrer. Restez ici, je vais prévenir Elena de ce qui se passe. On aura besoin de son soutien tout à l’heure…

– Ça s’annonce mal, pas vrai ?…, me glissa Josh sitôt que la porte d’entrée se fut refermée derrière elle.

J’acquiesçai d’un hochement de tête, soucieux. Après plusieurs minutes, la porte se rouvrit et tante Elena parut, suivie de grand-mère Lisbeth. Les visages des deux femmes trahissaient leur inquiétude. Celui de tante Elena était blême. Elle nous considéra tour à tour et nous ne savions si elle allait tout à coup se mettre à hurler ou s’effondrer en pleurs. Nulle d’entre elles ne nous adressa cependant de réels reproches. Elles se contentèrent de déplorer la malchance qui, très probablement, avait conduit à une telle issue.

– Et si vous nous racontiez ? demanda posément notre tante.

Tout en leur rapportant le déroulement des événements depuis notre départ du *Milly’s*, je prenais garde à ponctuer mes phrases d’un bref silence, afin qu’aucun détail ne leur échappe. Cela me permettait, de mon côté, de choisir avec soin la façon dont j’allais leur exposer les faits. Il fallait qu’elles se rangent à notre cause, même si nous avions rompu notre serment de ne pas divulguer nos dons. Lorsque j’en eus terminé, toutes deux se turent. Tante Elena réfléchit un moment, sourcils froncés, puis me dit :

– Mais… il y a quand même une chose que je ne comprends pas : comment Burt pouvait-il savoir, pour Josh ? Tu lui en avais déjà parlé ?

Là, mes lèvres esquissèrent involontairement une discrète grimace embarrassée. Il me fallut leur faire part de la fois où nous avions arraché Burt à une mort certaine, dans la forêt. Mon récit achevé, je guettai la pluie d'exclamations qui ne manquerait pas de survenir. Mais tante Elena, toute à sa réflexion, se contenta de soupirer longuement et décréta :

– Rien de tout ça n'est de ta faute, Simon. Tu ne pouvais rien faire d'autre, tu n'allais tout de même pas laisser mourir ce garçon dans les bois. Tout comme tu ne pouvais pas laisser mourir son père, à présent que Burt savait de quoi Josh était capable. Ça aurait été trop cruel…

– Qu'est-ce qu'on va faire, alors ? demandai-je, sensiblement soulagé.

– Comme ta grand-mère l'a dit, Mort et Jane doivent être mis au courant immédiatement, on n'a plus le choix. J'aurais aimé réussir à leur cacher indéfiniment ce petit secret de famille, mais il faut croire que le hasard en aura finalement décidé autrement. Il faudra leur raconter l'histoire comme tu viens de le faire, afin qu'ils comprennent la nécessité de telles décisions. En espérant qu'ils nous écoutent jusqu'au bout sans hurler ou éclater de rire, ou encore menacer de nous faire interner. Connaissant le côté très terre à terre de votre oncle, ça ne va pas être de la tarte…

Elle se contraignit à sourire, et son regard se perdit au bout de l'allée, près du portail d'entrée.

– Il ne devrait plus tarder, maintenant. Il termine toujours un peu plus tôt, le vendredi. Pourvu qu'il ne sache rien encore…

– Personne ne dira rien, je t'assure, insistai-je. Lena et les Randall ont promis, et même le docteur Grant.

– Espérons que tu aies raison, Simon. Mais tu sais comment se comportent les habitants des petites villes. Ça m'étonnerait beaucoup qu'une telle guérison miraculeuse passe inaperçue. Même si tous ceux au courant se taisent au sujet de ton frère, les gens vont se poser tout un tas de

questions en voyant subitement réapparaître M. Randall. Son état de santé, tout le monde le savait, était bien trop grave pour une aussi soudaine et totale rémission. Au mieux, ils vont crier à l'intervention divine. Au pire, à la sorcellerie. Je m'attends à tout...

– 42 –

Nous patientions dans le salon, guettant fébrilement le moment où le moteur de la fourgonnette ferait entendre son ronronnement rauque, et que les roues du Willys feraient crisser l'allée gravillonnée. Jane était toujours cloîtrée dans sa chambre, passionnément plongée, sans doute, dans la lecture d'un roman de Somerset Maugham, auteur qu'elle affectionnait. Josh et moi restions pratiquement sans parler, nous faisant aussi discrets que possible, et même les deux femmes ne conversaient guère, si ce n'était pour convenir ensemble de la meilleure façon d'aborder la discussion, plan d'action qu'elles bouleversaient aussitôt après, le jugeant hasardeux. Enfin, tante Elena dressa l'oreille et annonça, la voix un brin nouée :

– Le voilà, c'est lui !...

Mon ventre se serra d'un bloc. Le moment était donc venu. Nous entendîmes de loin la portière du pick-up grincer puis claquer. D'ordinaire, le retour à la maison d'oncle Mort était une joie, mais ce soir-là, il prenait à mes yeux des allures de mise à mort d'un taureau dans l'arène. Et Josh et moi étions les taureaux. Oncle Mort passa la porte et tante Elena se leva pour l'accueillir en s'efforçant de lui sourire comme de coutume. Il l'embrassa et, lui découvrant un regard inhabituel, s'en inquiéta aussitôt :

– Oh ! Toi, tu m'as l'air soucieuse, tout va bien ? Tu n'es pas souffrante, au moins ?

– Ça va, oui. Comment a été ta journée ?

– Plutôt bien, je dois dire. Dale a dû se rendre à Lindisfarne chercher des pièces pour la Buick de M. Hicks, aussi je suis resté à l'atelier avec Steeve et Spencer. C'était calme, on a pu en profiter pour avancer tranquillement sur les réparations en retard. Ça nous déchargera d'une

partie du travail prévu la semaine prochaine, c'est plutôt une bonne nouvelle.

Puis, à nous voir tous assis dans ce canapé, sans bouger, son expression s'assombrit :

– Mais qu'est-ce que vous avez tous ? Quelque chose de grave est arrivé ? Et où est Jane ? Elena, ne me dis pas que…

– Non, non, ne t'inquiète pas, chéri, Jane se porte comme un charme. Elle lit dans sa chambre en attendant le dîner. D'ailleurs, Simon, va la chercher, tu veux ? Mort, écoute, nous avons certaines choses à te dire. Des choses… délicates à présenter. Ça va te sembler insensé, tu vas sûrement refuser d'y croire, au début, mais je te demande de nous écouter quand même, tu peux faire ça pour moi ?

– Très bien, oui, d'accord, répondit-il, décontenancé. Mais tu commences sérieusement à m'inquiéter, tu sais ?

Oncle Mort prit place dans le fauteuil qui nous faisait face, sans nous quitter des yeux, tandis que la cousine Jane, mécontente d'avoir été ainsi arrachée à sa prenante lecture, marmonnait qu'elle trouvait ces réunions de famille barbantes.

– Ce qu'on a à vous dire, à ton père et à toi, Jane, est important, alors laisse-nous parler, tu veux ? la coupa froidement tante Elena. C'est suffisamment ardu à expliquer comme ça, alors ne m'interrompez pas, ni toi ni Mortimer, d'accord ? Vous poserez toutes les questions que vous voudrez quand j'en aurai terminé.

Oncle Mort, peu accoutumé à voir tante Elena si autoritaire, échangea un coup d'œil circonspect avec sa fille, elle aussi décontenancée par un tel ton péremptoire. Tous deux se turent donc et attendirent.

– Mort, nous sommes mariés depuis près de dix-huit ans, n'est-ce pas ? Et nous nous connaissons depuis vingt-deux ans maintenant. Tu dois

savoir avant tout que je t'aime, que je vous aime tous les deux infiniment, Jane et toi, qu'il n'y a rien en ce monde que je ne ferais pour l'un d'entre vous, et que si je vous ai caché certains détails de ma vie depuis tant d'années, c'était avant tout dans votre intérêt. C'était pour vous protéger…

– De quoi est-ce que tu parles, au juste ? Quels détails ?

– J'y viens, attends, Mort. Ne t'impatiente pas. Il faut savoir que la branche Myers de ma famille, dont descend ma mère, a toujours été un peu… particulière.

– Oui, ça j'avais déjà remarqué, plaisanta oncle Mort d'un ton un rien forcé.

Tante Elena ne releva pas la taquinerie. Elle prit une longue inspiration et se lança :

– De génération en génération, des… *facultés* se transmettent au sein de cette famille, des sortes de dons… Certains pourraient y voir… disons des aptitudes paranormales, ou extrasensorielles.

– Holà, chérie ! Dans quoi tu nous embarques, là ? demanda oncle Mort en riant.

Puis, voyant que nul autre d'entre nous ne souriait même, son visage se figea et son regard retrouva son expression intriguée.

– Attends… t'es pas en train de blaguer, là ?

– J'avais un arrière-grand-oncle qui était capable de faire naître du givre dans la paume de sa main, poursuivit tante Elena avec détermination. Et une ancêtre, plus loin encore dans le temps, dont le talent était d'influencer les autres par la pensée, de les rendre fous si elle le souhaitait, rien qu'en s'adressant à leur subconscient.

– Le *talent* ?! Mais bon sang, qu'est-ce qui t'arrive, Elena ? s'emporta soudain oncle Mort. C'est quoi tout ce charabia ? Pourquoi tu me racontes

des idioties pareilles ? Et devant Jane et les garçons, en plus ! À quoi on joue, exactement ?!

– On ne joue pas, Mortimer, intervint posément grand-mère Lisbeth. Si on se décide à vous révéler enfin tout cela, c'est parce que l'heure est grave et qu'il importe que vous soyez mis au courant. Vous allez comprendre.

– Je ne vais rien comprendre du tout ! s'écria-t-il en se levant. J'ai largement passé l'âge des contes pour enfants ! Et ça me rend malade que tu débites de pareilles stupidités devant ta fille et tes neveux ! J'ai honte pour toi, Elena !

– Laisse-moi finir, dit froidement tante Elena, sans relever l'injure blessante. Je t'en prie, assieds-toi, Mort.

Il la considéra un long moment, hésitant, puis, le visage fermé, se rassit néanmoins.

– Je sais que ça doit vous paraître insensé, à Jane et à toi, mais c'est la pure vérité. Certains membres de cette lignée, dont Josh, Simon et ma mère Lisbeth possèdent de tels dons. Moi, je n'ai pas hérité de ces facultés, pas plus que toi apparemment, Jane. Mais rien ne dit que tu n'en développeras pas à l'avenir.

– Merveilleux…, marmonna ma cousine. Je risque donc de me transformer en une véritable sorcière, moi qui en rêvais depuis toute petite !

– Ne sois pas insolente, jeune fille. Ces pouvoirs sont un cadeau, même si tu ne le comprends pas encore !

– Et qu'est-ce que Josh ou Simon, ou ta mère, sont capables de faire, alors ? ricana oncle Mort avec aigreur. Faire voler des objets dans la pièce ? Transformer l'or en purin ? Parler aux esprits ? Quoi d'autre ? Dis-moi, j'ai hâte de voir quelle formidable famille d'apprentis sorciers nous formons !

Tante Elena soupira de découragement.

– Vous n’avez pas à vous blâmer continuellement pour l’accident survenu à votre père, dit alors grand-mère Lisbeth. Ce n’était pas votre faute, Mortimer, vous n’aviez que cinq ans. Votre père a perdu l’usage de son bras mais il a survécu, c’est l’essentiel, non ?

– Quoi, qu’est-ce que… ? Mais comment vous… ? Ah d’accord, ça y est, j’ai compris, ce serait ça votre fameux don, j’imagine ? Lire dans les pensées des gens ? S’immiscer dans leur esprit, et y débusquer ce que vous n’auriez pas à connaître ? Eh bien, je suis ravi de l’apprendre !...

– Entre autres, oui. Simon a d’ores et déjà des capacités similaires. D’autres se développeront sans doute avec les années.

– Ça nous garantit une remarquable intimité, maugréa Jane, je suis contente de le savoir, moi aussi.

Grand-mère Lisbeth se tourna vers elle et lui sourit avec tendresse.

– On ne lit dans les pensées des autres que si on le désire, ma chérie, c’est une chose qui se contrôle avec l’habitude. Rassure-toi, Jane, tes secrets d’adolescente n’appartiennent toujours qu’à toi.

– Ça va, stop ! Je refuse d’en entendre davantage ! rugit oncle Mort en se levant brusquement, à bout de patience.

– Mort, non ! Tu avais promis de m’écouter jusqu’au bout ! protesta tante Elena.

– Mais certainement pas pour me faire bourrer le mou avec ce genre de… de… Je ne sais même pas comment on peut appeler de telles fariboles ! J’ai peine à croire que ce que tu me racontes là te semble à ce point sérieux, ça me consterne ! Je ne te reconnais plus !...

Il attrapa rageusement sa veste et se dirigea vers la porte.

– Où vas-tu, Mort ? Nous n’en avons pas terminé !

– Je vais en ville, j’ai besoin de me changer les idées. Et quand je reviendrai, je ne te conseille pas de m’échauffer encore les oreilles avec ces

sottises, tu entends ce que je te dis ? Ne me reparle plus jamais de ces sornettes !...

Il claqua la porte en sortant, et tante Elena soupira de dépit.

– Il se calmera, la rassura grand-mère Lisbeth. Il finira par revenir et nous arriverons à lui faire entendre raison. Il a juste besoin de temps pour encaisser…

– Espérons-le… Et toi, Jane, ça va ?

Cousine Jane se leva à son tour.

– Je retourne dans ma chambre, j’ai un livre à terminer.

– Eh bien va, dans ce cas, grommela tante Elena.

– Ne sois pas trop sévère avec elle, lui dit Lisbeth quand nous nous retrouvâmes seuls. Elle aussi comprendra, tu verras. Ça s’est plutôt mieux passé qu’attendu, non ?

À ces mots, tante Elena leva sur elle un regard consterné puis laissa échapper un petit rire nerveux.

– Oui, d’une certaine façon… On peut dire que ça s’est bien passé.

– 43 –

Oncle Mort fut de retour à la maison vers 21 h. Il affichait une mine maussade et ses sourcils noirs se tordaient en deux vagues broussailleuses, mais il semblait s’être apaisé. Josh et moi nous attardions dans le salon, inquiets de le voir tarder à revenir. En le voyant passer la porte, tante Elena, qui veillait son retour depuis la cuisine, vint à sa rencontre, tandis que mon frère et moi, de loin, observions prudemment ses réactions, anxieux de la suite des événements :

– Où étais-tu ? Je commençais vraiment à me faire un sang d’encre !

– Au *Milly’s*. J’avais besoin de boire un verre ou deux. Vous avez dîné ?

– Oui. Je t’ai gardé ta part au chaud, tu as faim ?

Il hocha la tête, sans un mot, et prit place à table, le regard dans le vague, fixant son assiette. Puis il bougonna un vague « merci » et commença à manger.

– Jane n’a pas voulu se mettre à table avec nous, lui dit tante Elena tout en lui coupant une épaisse tranche de pain. Elle ne tenait pas à dîner en compagnie de « monstres de foire ». Ce sont ses mots. Comme je ne voulais pas la laisser le ventre vide, je l’ai autorisée à emporter son assiette dans sa chambre…

– Tu as bien fait, lui répondit simplement oncle Mort, toujours pensif et comme absent. Après tout, elle n’était pas punie...

– Est-ce que ça va, chéri, tu es sûr ?

Il leva enfin le nez vers elle, tout en mastiquant longuement son pain trempé dans la sauce de ses haricots.

– Tu ne te moquais pas de moi, tout à l’heure, n’est-ce pas ?

Elle s’assit face à lui et le considéra avec une grande douceur. De là où nous nous trouvions, c’était comme être aux premières loges d’un spectacle, une pièce de théâtre qui se jouait rien que pour nous et que nous suivions avec passion, l’estomac noué.

– Jamais, mon chéri. Jamais je ne ferais ça. Tu es mon époux et je t’aime, tu le sais bien.

– Alors, tout ça… tout ce que tu m’as dit… C’est vrai ? Ta famille possède réellement ces… comment est-ce que tu appelles ça, déjà ? Ces *facultés* ?

– Tout ce qu’il y a de vrai, pour beaucoup d’entre nous, oui. Moi, je suis hélas on ne peut plus ordinaire, dit tante Elena en lui souriant tendrement. Je crains que tu n’aies épousé la fille la plus quelconque de la famille.

– Pour moi, tu n’as rien de quelconque..., dit oncle Mort en lui prenant la main.

Elle rougit et baissa timidement les yeux.

– Quand même, c’est complètement fou… balbutia-t-il. Mais… à quand est-ce que tout ça remonte ?

Tante Elena esquissa une moue complice et haussa les épaules.

– Je n’en sais pas plus que toi à ce propos. Je ne saurais pas expliquer la provenance de nos pouvoirs. Il y a dans les archives de ma famille des lettres très anciennes qui mentionnent – à mots couverts – ces fameux dons, des lettres qui datent déjà de près de deux siècles, du temps où mes ancêtres vivaient encore en Europe, mais c’est à peu près tout. Le reste, je le sais par ma mère, qui elle-même le tenait de son père, et ainsi de suite…

– Je n’arrive pas à me persuader que ce soit possible… Elena, tu me jures une fois encore, sur la tête de nos trois enfants, que tu ne te moques pas de moi ?

– Je te le jure, oui, Mort. Tout ce qu’on t’a raconté est la plus pure vérité.

Au bout d’un épais silence, les sourcils d’oncle Mort se détendirent.

– Ta mère a parlé de Simon, mais qu’en est-il de Josh ? (là, nous dressâmes l’oreille tous deux). Tout à l’heure, tu laissais entendre qu’il avait hérité des facultés des Myers, lui aussi.

– C’est vrai, oui. Josh est… *très particulier*, répondit ma tante. Ses dons sont hors du commun, au-delà de tout ce que j’ai pu entendre au sujet de ma famille. Il faut remonter loin dans l’histoire de cette lignée pour en retrouver de semblables. Et ils se développeront encore avec le temps…

– Bon sang, Elena, grogna soudain oncle Mort, je t’assure que je fais beaucoup d’efforts pour essayer de me faire à l’idée et d’accepter ce que tu me révèles, mais ça n’est pas facile ! Essaie de me comprendre, tout ça est tellement…

– Je sais, oui, répondit tante Elena avec gentillesse. Je sais.

– Mais pourquoi m’avouer ça aujourd’hui ? Après tant d’années à me cacher la vérité, tant d’années à me tenir éloigné de cette partie de ta vie ? Tu me faisais donc si peu confiance ?

– Ce n’était pas une question de confiance, je peux te l’assurer. Je voulais te protéger, te laisser en dehors de toute cette histoire. *Vous* protéger, Jane et toi, mener une vie normale. J’ignorais tout pour Josh et Simon, avant qu’ils ne viennent vivre avec nous. Quant à ma mère, elle sait dissimuler son pouvoir, elle aurait emporté sa part du secret dans la tombe, en nous quittant. Nous aurions pu continuer à vivre tranquillement, comme avant...

– Alors qu’est-ce qui a changé, subitement ? L’arrivée des garçons ?

– Oui, d’une certaine façon... Ma mère leur a parlé de leurs facultés lorsqu’elle s’est aperçue de leur potentiel. Elle les a mis en garde contre

toute divulgation, de peur que, grisés par ces pouvoirs dignes de super-héros, ils ne se mettent à fanfaronner auprès de leurs camarades d'école. Ils ont cependant parfaitement compris les enjeux. Sauf que les choses se sont accélérées, entre-temps, de façon incontrôlable. Et d'autres personnes… sont à présent au courant…

– Quoi, quelles personnes ? Des gens d'Ellison, tu veux dire ?!

– Oui.

– Tu plaisantes ?! Mais ils vont nous prendre pour des phénomènes de cirque ! Comment ça a pu se produire ?

– Eh bien… Josh et Simon ont été obligés de prendre certaines décisions, ce qui a eu pour conséquence de dévoiler leurs dons… Mais ils m'ont raconté comment c'est arrivé, et je t'assure qu'ils n'avaient pas le choix ! Ce n'était pas de leur faute !

– Pas de leur faute, pas de leur faute, soit, admettons !... N'empêche que si demain, tout Ellison nous lorgne de travers et commence à monter un bûcher sur la grand-place…

– Ça n'arrivera pas.

– Ça, c'est toi qui le dis... Et si tu me décrivais ce qui s'est passé, que j'y voie plus clair ?

S'ensuivirent alors le récit de l'incident de la forêt, avec la guérison de Burt, puis celui où Josh faisait disparaître la tumeur aggravée de Nick Randall. À mesure que tante Elena racontait, oncle Mort hochait la tête, l'air grave et songeur, levant des yeux étonnés à l'occasion, sans pourtant jamais l'interrompre si ce n'était, de temps à autre, afin de revenir sur tel détail ou tel autre. Lorsqu'elle en eut terminé, il se borna à grimacer une moue de perplexité.

– Évidemment, admit-il, vu sous cet angle…

– Ils sont tous les deux à côté, dans le salon, acheva-t-elle. Ils ne pouvaient pas aller se coucher avant de te savoir de retour, sain et sauf. Et aussi, ils étaient assez effrayés de ta réaction. Ils n’ont pas l’habitude de te voir te comporter ainsi, et exprimer une telle colère. Tu devrais aller leur parler, leur dire que tu n’es plus fâché après eux.

– Je n’ai jamais dit que j’étais fâché après eux ! protesta notre oncle.

– Ça, ils ne le savent pas. Pour la première fois, ils t’ont vu t’emporter ; ils ne comprennent pas ce qu’ils ont fait de mal. Ce ne sont encore que des enfants, après tout…

– D’accord, je vais faire ça. Tu as raison. Bon sang, quelle histoire ! Je n’arrive toujours pas à y croire… Tu veux bien aller les chercher ?

Tante Elena sourit et se leva. Elle nous appela, persuadée que nous n’avions rien entendu de leur conversation. Oncle Mort nous fixa tout d’abord tour à tour, ne sachant quoi dire.

– Navré que vous ayez assisté à cette scène tout à l’heure, les garçons. Ça n’arrivera plus. J’étais juste un peu énervé, déboussolé… Ce sont des choses qui peuvent arriver dans une famille, ça n’est pas forcément un mal. Vous comprenez ?

Nous hochâmes la tête en une symbiose parfaite. L’affaire était entendue. Mais l’œil de notre oncle scintillait d’une lueur indéfinissable :

– Je voudrais malgré tout m’assurer que je ne rêve pas, reprit-il. Est-ce que tu veux bien faire quelque chose pour moi, Josh ?

Mon frère acquiesça une nouvelle fois puis pâlit tout d’un coup.

– Ne fais pas ça, oncle Mort, s’écria-t-il, ça va te faire un mal de chien !

– Mais tu seras là pour arranger ça, n’est-ce pas ? J’ai besoin de le voir de mes propres yeux, tu comprends ?

– Quoi ? fit tante Elena avec appréhension, qu’est-ce que tu as l’intention de lui demander, Mortimer ?

Oncle Mort saisit tranquillement le manche du couteau à viande resté sur la table. Tante Elena blêmit. Au même moment, cousine Jane descendait à la cuisine se remplir un verre d’eau. Voir son père brandir ce couteau l’épouvanta. Elle s’immobilisa et en fit tomber le livre qu’elle tenait à la main.

– Qu’est-ce que tu veux faire avec ça, papa ? s’exclama-t-elle.

– Josh, poursuivit posément oncle Mort sans prêter attention à nous, je vais me taillader le bras avec cette lame. Est-ce que tu penses pouvoir ensuite guérir cette blessure ? Si tout ce que je viens d’entendre est vrai, tu en seras capable, pas vrai ? Mais si c’est faux, je risque de perdre l’usage de ma main. Suppose un instant que je tranche au mauvais endroit... Tu penses que je dois le faire ? J’ai besoin de savoir que tu peux réellement me soigner… Qu’est-ce que tu en dis, Josh ?

– Je peux le faire, répondit Josh, paniqué. Bien sûr que je peux, mais tu n’as pas à t’infliger ça ! Tu n’as qu’à nous croire sur parole !

– Ah ! J’aimerais, Josh, je t’assure, lui dit-il en souriant. Mais je peux être assez buté, par moments, tu sais ? Je regrette, mais j’ai besoin de constater ce miracle de mes propres yeux pour vraiment en être convaincu...

Il brandit alors le couteau et l’abattit à la verticale, plantant sèchement la lame dans la partie charnue de son avant-bras. Nous entendîmes distinctement la pointe cogner la table en bois, après avoir traversé la chair de part en part. Oncle Mort étouffa un cri, ses doigts crispés sur son bras meurtri. Nul ne bougeait. Tous le regardaient avec un air horrifié, en particulier Jane et tante Elena. Une flaque de sang s’écoulait sur la table de la cuisine.

– Qu’est-ce que tu attends, Josh ? marmonna mon oncle, dents serrées.

Alors, une fois de plus, je pus assister, fasciné, à la surprenante métamorphose de mon frère. Le miracle s’opérait sous nos yeux médusés. La même chaleur ardente, le même jaillissement de vie émanait de ses mains pour résorber l’horrible blessure. Nous nous pressions autour de la table, muets d’admiration. Grimaçant de douleur, oncle Mort contemplait, pétrifié, le spectacle surréaliste de la guérison de son avant-bras mutilé. Ses prunelles dilatées luisaient d’un éclat qui ne trompait pas : il nous croyait réellement, à présent, et tout au fond de son esprit s’affrontaient avec fougue l’émerveillement et l’effroi…

– 44 –

Tante Elena épongeait la table dégoulinante de sang avec le linge humide que lui avait tendu Jane, encore toute tremblante. Oncle Mort restait assis là, palpant son avant-bras, l'examinant avec l'expression singulière d'un soldat qui a vu un de ses membres arraché par un éclat d'obus repousser subitement, ou celle d'une sage-femme venant de mettre au monde des sextuplés : il était à la fois abasourdi et subjugué, comme frappé de plein fouet par un signe divin.

– C'est incroyable, balbutia-t-il, un léger sourire au coin des lèvres. C'est juste… incroyable !

– Ça y est, tu nous crois, maintenant ? grogna tante Elena, furieuse car encore effrayée de son geste irréfléchi. Ou est-ce que tu as besoin d'une autre démonstration sanglante ?

– Je te demande pardon, Elena, mais il fallait que je m'en assure par moi-même, tu sais comme je suis. Même si là, j'ai franchement l'impression d'avoir basculé dans la folie !...

Il réfléchit un bref instant et me dit :

– Simon, écoute-moi. Je sais que tu es persuadé que le docteur Grant, ainsi que les Randall, tiendront leur langue. Et je souhaite que tu aies raison. Vraiment. Mais je suis de l'avis de ta tante : dans les petites villes, quoi qu'on fasse pour l'empêcher, les gens parlent, veulent savoir, et finissent par connaître les moindres secrets des uns et des autres. On doit s'y préparer. Et peut-être que…

– Que… ?

– Eh bien… peut-être qu'il nous faudra envisager de déménager. Voire changer de comté, d'État, qui sait ? Vendre le garage, la maison, et nous en aller loin d'ici, quelque part où personne ne nous connaît ni n'aura

eu vent de notre étrange secret. Simon, si jamais l'affaire s'ébruite, ça peut même attirer la presse, et les journaux en feront leurs choux gras, tu penses ! Il est possible qu'on ne soit plus en paix nulle part, cette histoire risque de nous suivre un moment !

– Alors qu'est-ce qu'on devrait faire, d'après toi ? demanda tante Elena.

Oncle Mort se tut un moment et annonça :

– En premier lieu, j'irai voir les Randall demain matin, et aussi le docteur Grant. Je tiens à m'assurer qu'ils tiendront tous parole et se tairont. Je pense que les Randall ne seront pas difficiles à convaincre. Après tout, Nick et Burt doivent tous deux la vie à Josh. Quant au docteur Grant, en soi c'est un homme raisonnable, mais face à une chose aussi irrationnelle, qui peut prévoir sa réaction ? Comment était-il, lorsque vous l'avez quitté ?

– Ça avait l'air d'aller, dis-je en tâchant de me remémorer l'expression de son visage. Pas vraiment effrayé, je dirais. Juste un peu secoué par ce qu'il venait de voir, j'imagine …

– Il y a quand même un problème, nous fit remarquer tante Elena. Demain, c'est samedi, et il sera sûrement à la chasse avec ses amis médecins d'Elmo. Tu ne pourras pas le voir avant la semaine prochaine...

– C'est vrai, j'avais oublié ça… J'espère qu'il n'aura pas l'idée de leur raconter à quelle extraordinaire aventure il a été confronté ! Ce serait une catastrophe, tu imagines ? Tout le comté serait au courant en moins de quarante-huit heures !...

Il réfléchit encore, grommela pour lui-même, puis se dressa d'un bond.

– Je vais aller lui parler maintenant !

– Maintenant ?! Mais… il est plus de 22 h, il ne te recevra pas !

– Je prétexterai une urgence, c’est sans importance ! Écoute, je dois essayer. Je file sans tarder, on n’a plus le temps d’en discuter !...

Quelques instants après, nous vîmes oncle Mort disparaître dans la nuit au volant du Willys, dont les phares jaunâtres striaient l’épaisse obscurité de rais faiblards et brumeux. Blottis derrière les carreaux des fenêtres, nous les contemplâmes jusqu’à ce qu’ils ne soient plus qu’un maigre point lumineux s’évanouissant dans le lointain...

Ces mêmes yeux jaunes reparurent moins de trente minutes plus tard. Oncle Mort coupa le moteur et descendit du pick-up, l’air maussade.

– ’pas pu le voir…, maugréa-t-il. Mamma Milly, qui fermait tout juste son restaurant, m’a dit que je l’avais manqué de moins d’une heure… C’est pas de chance, bon sang, c’est vraiment pas de chance !

– Est-ce que Milly avait l’air de savoir des choses, d’après toi ? demanda tante Elena. Est-ce qu’elle t’a dit si son mari, en rentrant cet après-midi, paraissait dans son assiette ou non ?

– Je n’ai pas l’impression qu’elle soit au courant de quoi que ce soit, non. En tout cas, elle ne m’a pas semblé particulièrement chamboulée ou horrifiée. Elle était juste étonnée de me voir revenir au café. Je lui ai dit que j’avais égaré mon portefeuille et que j’étais retourné le chercher. J’ai fait semblant de le retrouver sous une table. Je n’ai finalement rien dit pour la prétendue urgence, ça l’aurait affolée pour rien, tu sais comment Milly peut être…

– Je ne sais pas, tu aurais peut-être dû ? Je me dis qu’elle aurait pu faire prévenir son mari, ce qui t’aurait permis de lui parler ?

– À mon avis, c’était peine perdue. Si leur réunion hebdomadaire de médecins-chasseurs a bien lieu dans la cabane que je crois, ça n’est même pas la peine d’y penser, il n’y a pas le téléphone dans le coin. C’est justement pour ça qu’ils vont là-bas : pour ne pas être dérangés !

– Qu’est-ce qu’on va faire alors ?

Oncle Mort soupira et leva les mains en signe d’impuissance.

– Attendre la fin du week-end, je ne vois que ça… et voir ce qui se passera entre-temps. Dès lundi, à la première heure, je retournerai le voir. Et demain matin, je rendrai visite aux Randall. Je me fais moins de souci à leur sujet...

– Le Ciel t’entende, Mort ! marmonna Elena. Le Ciel t’entende…

Mais le Ciel, parfois, peut rester sourd aux prières. Dans les grandes agglomérations, tout le monde se fiche de savoir que son voisin de palier a brusquement quitté l’immeuble, ou s’est marié la veille, ou est mort noyé dans sa baignoire. On ne le connaît guère, il n’est rien de plus qu’un individu sans visage, un anonyme enfermé lui aussi dans cette même grande boîte de béton inerte où l’on passe la nuit. Les relations se limitent, au mieux et lorsque l’humeur s’y prête, à un vague « bonjour » ou éventuellement à un coup d’œil distrait lancé à la dérobée entre deux portes d’ascenseur.

Il en va cependant tout autrement des petites villes, où l’esprit communautaire est presque chose sacrée et où chaque membre de cette communauté se tient informé de tout ce qui concerne les autres membres. Cela était d’autant plus vrai à cette période de ma vie à Ellison. Là était tout le problème…

– 45 –

Notre oncle appliqua à la lettre ce qu’il avait décidé la veille. Aux premières heures du jour, il se rendit chez les Randall. Ceux-ci l’accueillirent avec une joie on ne peut plus démonstrative. On lui servit du café, des douceurs, on fut aux petits soins pour lui, on le submergea de remerciements entrecoupés de sanglots. Il éprouva toutes les peines du monde à leur exposer le motif réel de sa visite si matinale.

Oncle Mortimer, nous rapporta-t-il à son retour, avait réellement été stupéfait de la métamorphose de Nick Randall. Certes, sa maigreur était toujours frappante, chose compréhensible après de nombreuses semaines d’une si redoutable maladie, mais les couleurs naguère blêmes de son visage s’étaient ravivées, son teint était redevenu presque frais, reposé, après cette première nuit d’un sommeil sans souffrance, sans continuels éveils nocturnes du fait de douleurs intenables à l’abdomen. On aurait même juré qu’il avait rajeuni de dix ans, grâce à ses kilos envolés. Son appétit lui était toutefois rapidement revenu et il avait déjà englouti la moitié des provisions du réfrigérateur, pour le plus grand bonheur de Mme Randall et de son fils.

Oncle Mort se montra plutôt direct. Il leur exposa la situation honnêtement et leur fit part sans ambages de ses craintes quant à une éventuelle divulgation des facultés paranormales des deux jeunes garçons dont il avait désormais la charge. Il prit soin de ne pas mettre en doute leur parole mais fit comprendre aux Randall, avec tact et diplomatie, qu’une gaffe est vite arrivée si l’on n’y prend pas garde. Ceux-ci ne s’en offusquèrent nullement, réitérant solennellement leur serment de ne jamais révéler notre secret, à qui que ce soit.

Sur ces belles promesses et quelques embrassades et accolades, oncle Mort quitta la famille Randall, soulagé à l'idée d'un poids en moins dans la balance de ses préoccupations. Mais comme je le disais un peu plus tôt, les petites villes ont leur propre conception de la vie en communauté, et la nouvelle du prodige survenu à Nick Randall fit malgré tout rapidement le tour d'Ellison.

Ce n'était pas l'œuvre d'une quelconque malveillance ou d'un manquement réel à la parole donnée, mais d'une suite en cascade de banals concours de circonstances qui, mis bout à bout, conduisirent à ce qu'avant même la fin de ce premier week-end d'août, près de la moitié d'Ellison était déjà au fait du « miracle »…

La première étincelle qui devait mettre le feu aux poudres fut amorcée par le docteur Henry Grant lui-même. À peine avait-il retrouvé ses amis médecins à leur cabane nichée au cœur de la forêt que son esprit était ailleurs. Grant paraissait harassé, confus, nullement à ce qu'il faisait. Ses confrères s'en inquiétèrent mais, repensant à sa promesse, le vieux praticien garda néanmoins le silence. Seulement, il se montra incapable de songer à autre chose, et son angoisse ne fit que s'accroître à mesure que les heures couraient. On lui demanda s'il était malade, ce à quoi il répondait que non. Avait-il des ennuis d'argent, de travail, de couple ? La réponse fut toujours non. Il reconnut cependant n'être pas dans son assiette et prétexta une fatigue passagère. En définitive, il s'excusa auprès de ses amis, préférant regagner son domicile. Ce qu'il fit et ce, pas plus tard que le samedi matin…

Milly Grant fut réellement très étonnée de revoir son époux quelques heures à peine après son départ. D'ordinaire, cette coupure de fin de semaine était pour eux une rupture salutaire dans leur quotidien, que chacun appréciait à sa façon. Tandis que Henry contribuait joyeusement à éradiquer la faune des bois, Mamma Milly se plongeait avec enthousiasme dans sa passion pour la poterie, passion pour laquelle elle se montrait aussi opiniâtre que peu douée. Aussi s'inquiéta-t-elle immédiatement, à son tour, de l'état de santé de son mari.

Ce dernier s'empressa de la rassurer, mangea un morceau sans grand appétit et chercha à s'occuper l'esprit en restaurant la palissade du jardin mangée de moisissures. Mais même cela ne put le tirer de sa perplexité. Ses réflexions désordonnées l'assaillaient, ses ferventes convictions d'homme de science se heurtaient violemment à ce phénomène impossible auquel il

avait été confronté la veille. C'était un peu comme si un homme de Neandertal avait découvert un beau matin, devant sa grotte, un poste de télévision abandonné et s'évertuait à en comprendre l'usage.

Au bout du compte, et devant l'expression de profonde inquiétude de la pauvre Milly, il se résigna. Il lui fit jurer sur la tombe de ses regrettés parents de garder pour elle ce qu'il s'apprêtait à lui confier et se mit à tout lui raconter. Milly Grant but ses paroles avec autant d'effarement que de fascination. Et c'est ainsi que la première entaille au sceau du secret fut faite…

Mais cela ne devait pas s'arrêter là. Les révélations de son mari à propos du jeune Gilligan avaient chamboulé Milly Grant. Elle aussi s'interrogeait, à présent, ébranlée dans ses certitudes cimentées d'épouse de médecin. Elle aussi s'essorait les neurones, s'empêtrant les idées dans des analyses et des circonvolutions que son esprit dépourvu d'une véritable instruction ne lui permettait pas de mener à bien. Il ne fallut donc pas longtemps pour que, bien que torturée par le remords de trahir de la sorte son serment absolu de se taire, elle ne cède à sa faiblesse proverbiale et ne se mette à évoquer le miraculeux « cas Randall » devant une autre formidable commère d'Ellison, Mme Virginia Grossett.

L'amitié qu'entretenaient les deux femmes assurait aux commérages le relais idéal pour véhiculer n'importe quelle information d'un bout à l'autre de la ville. Lorsque Milly entra dans les détails de l'affaire Randall, elle fit solennellement promettre à son amie une discrétion de tous les diables. Bien évidemment, Virginia Grossett jura, elle aussi, de demeurer muette comme une tombe à ce propos, et bien évidemment, elle non plus ne tint aucunement parole. Sitôt après, elle colporta l'étonnante rumeur partout autour d'elle…

Aussi, lorsque Mme Randall se rendit au *Grossett & Sons* en ce milieu de samedi après-midi, elle s'aperçut qu'on la lorgnait avec insistance. On tentait de capter son regard dans l'espoir d'y déceler un quelconque aveu muet ; on cherchait à savoir si pareille histoire s'était réellement produite de la façon décrite, ou si ces on-dit n'étaient pas que racontars et vaste fumisterie. Nul, cependant, ne se risqua à lui poser la question directement. Pas même Mme Grossett, qu'une curiosité dévorante consumait pourtant. Felicity Randall quitta finalement l'établissement avec, au fond d'elle, ce déplaisant sentiment d'être tout à coup devenue le centre d'attention des habitants. La suite des événements devait lui donner raison…

– 47 –

La deuxième entaille vint pourtant de cette même Mme Randall. Après être ressortie de chez Grossett, elle décida, tout heureuse qu'elle était et ayant oublié la singulière attitude de quelques spécimens à son égard, de faire un saut à la bibliothèque afin d'y dénicher un bon roman. Mme Randall était une lectrice invétérée. Les livres – les histoires sentimentales, pour l'essentiel – constituaient pour elle une véritable passion dont la terrible maladie qui affectait son époux l'avait privée bon nombre de semaines durant. Elle se sentait d'humeur à dévorer une belle et émouvante romance à lui tirer les larmes. Son cœur, son esprit étaient légers, elle se sentait heureuse et cela, hélas pour elle, se devinait sur ses traits…

« Hélas », en effet, car Margaret McFinn connaissait suffisamment Felicity Randall pour détecter sur son visage tout changement d'humeur. Or, celle-ci avait sur les traits un je-ne-sais-quoi d'inhabituel. Aussi, lorsqu'elle la vit entrer tout sourire, la première réaction de la bibliothécaire fut la surprise, qu'elle dissimula sous le couvert, à son tour, d'un sourire amical. Cette Felicity-là, se disait-elle, est dans un jour faste, gage d'une bonne nouvelle…

À dire vrai, Mlle McFinn ne passait pas pour une personne particulièrement finaude, à Ellison. Elle ne l'était d'ailleurs pas. Cependant, elle savait encore déceler lorsque quelqu'un de sa connaissance était inhabituellement triste ou gai. Et cette femme devant elle, d'ordinaire accablée par les coups du sort qui s'acharnaient sur son malheureux époux, lui sembla ce samedi-là on ne peut plus alerte et joviale.

– Si vous hésitez, ma chère Felicity, lui lança-t-elle depuis sa banque d'accueil, je puis vous conseiller quelques bons livres reçus dernièrement.

Je n’ai pas encore eu le temps de les placer dans les rayonnages. Ils sont ici, sur ma table. Je suis certaine que vous les adorerez !…

Tout en disant « ici », son doigt impatient martelait doucement le meuble. Mme Randall s’approcha sans méfiance de l’accueil. Gagné ! Le poisson était ferré.

– De belles histoires d’amour, j’espère ?

– Oh ça oui ! répondit Margaret McFinn, à qui ces romances – dont elle était friande, elle aussi – rappelaient amèrement combien elle était seule.

Sur quoi, elle ajouta innocemment, resserrant subrepticement son filet :

– Je comprends que vous ayez besoin de vous détendre et d’oublier vos tracas, ma chère, c’est si pénible, ce qu’endure ce pauvre Nick ! Oui, si pénible !...

Felicity Randall redoubla d’efforts pour contenir le sourire extra-large qui menaçait à tout moment de lui couvrir le visage, et parvint tant bien que mal à conserver une mine contrite et éplorée.

– Merci beaucoup Maggie, c’est très gentil de votre part de nous soutenir, vraiment !

– Ça ne va guère mieux, n’est-ce pas ? poursuivit insidieusement Mlle McFinn, les yeux déjà embués de larmes compatissantes, s’efforçant vaillamment de remonter son filet de pêche.

Répugnant à lui mentir, Felicity réfléchit à une réponse neutre. Une échappatoire. Elle était en train de prendre conscience que Nick ne resterait pas cloîtré chez eux indéfiniment et qu’un jour ou l’autre, il faudrait bien qu’il voie à nouveau la lumière du jour, qu’il se rende en ville, qu’il retourne saluer ses amis. Et ce jour-là, tout le monde chercherait à comprendre par quelle divine bénédiction il était à nouveau sur pied,

visiblement guéri, avec le teint rose et joufflu d'un chérubin. Qu'inventeraient-ils alors ? Et aussi, le docteur Grant jouerait-il le jeu ? Mentirait-il en attribuant la guérison miraculeuse à ses bons soins ? Cette question qui lui montait tout à coup au cerveau la fit hésiter :

– Vous savez, bredouilla-t-elle, avec de telles maladies, il y a des hauts et des bas…

– Pourtant, se risqua Maggie McFinn, avant-hier encore, le docteur Grant semblait tout à fait désolé, résigné qu'il était à… mon Dieu ! perdre votre mari. Le Ciel nous en préserve, bien sûr ! Mais il était clair que l'état de santé de Nick était si préoccupant qu'il n'entrevoyait pas d'issue favorable…

– Ah… ! Eh bien, balbutia Mme Randall qui flairait enfin le piège qu'on lui tendait, je suppose qu'il faut toujours avoir foi en sa bonne étoile, n'est-ce pas ?

Le regard de Margaret McFinn devint soudain acéré, se fit inquisiteur. Il fallait lui reconnaître cela, elle avait le flair pour s'apercevoir quand on lui mentait en pleine figure, et elle avait le chic pour le faire savoir, par ses mimiques, à son interlocuteur.

– Vous comprenez, ma chère, vous me paraissez si heureuse, si pétillante !… Je vous retrouve comme du temps d'avant la maladie de ce cher Nick… Croyez bien que j'en serais la première ravie, rien ne me ferait plus plaisir que de voir ce cher homme rétabli !...

Nouveau silence mesuré et nouveau coup d'œil scrutateur. Mme Randall se sentit profondément honteuse de duper ainsi son amie qui se souciait tant de la santé de Nick. Elle n'eut plus qu'une hâte : s'extirper de cette conversation, de ce traquenard. Elle se refusait à s'empêtrer davantage dans ces mensonges qui lui brûlaient la langue et lui nouaient le ventre. Elle

prononça finalement les mots qu'espérait tant Maggie McFinn, et qui devaient porter un autre coup fatal au secret :

– Maggie, fit-elle tout bas, se penchant presque à son oreille après s'être assurée que nul autre ne rôdait dans les parages, puis-je vous faire une confidence ?

Un large sourire carnassier couvrit alors le visage de Mlle McFinn, rappelant celui d'un ogre affamé échappé d'un conte de fées.

– Mais bien sûr, ma chère Felicity, voyons ! Vous pouvez évidemment compter sur ma plus totale discrétion !...

– 48 –

La « totale discrétion » ne survécut guère plus de quelques heures. De promesse en promesse, le sceau sacré du silence fut maintes fois brisé, le parjure devint la faute la plus communément observée à Ellison durant ce fameux premier week-end d'août 1953. Comme une traînée de poudre, la rumeur se répandit que Nick Randall avait été arraché à l'éprouvante agonie qui l'attendait, non pas grâce aux soins prodigués par la clinique de Polson et encore moins par ceux du docteur Grant, mais par les mystérieux « pouvoirs » d'un gamin du village, âgé de dix ans à peine…

La moitié de la ville fut bientôt au courant, jasant, s'enflammant, amplifiant à chaque nouvelle version du récit la façon dont le « miracle » avait eu lieu. On en parlait comme de Moïse ouvrant en deux les eaux de la Mer Rouge, ou de Jésus commandant à un infirme de se lever et de marcher. Ellison possédait-elle elle aussi son messie ? Évidemment, à mesure que la journée s'écoulait, il ne fut plus question de promesse expresse de ne pas divulguer le secret. Tout au contraire, on s'empressait de très vite colporter l'étrange nouvelle à son entourage...

Durant les premières heures de cette singulière procession de commères, de chuchoteurs, l'un des rares à ne pas être affecté par tout ce remue-ménage fut le bienheureux Nick Randall lui-même. Le Miraculé d'Ellison, resté chez lui, recouvrait des forces et prenait des bains de soleil salutaires, paisiblement assis dans son jardin, savourant sa résurrection.

Lorsque son épouse reparut devant lui l'air penaud, affolée et consciente d'avoir probablement gaffé auprès de Mlle McFinn, il s'empressa de la questionner. Sa confession le fit entrer dans une violente colère. Felicity, effondrée, confuse, se proposa d'aller immédiatement

avertir Mortimer de ce qu’elle avait fait mais Nick, bondissant de son siège, s’y opposa avec énergie :

– Surtout pas, tu n’es pas folle ?! Après qu’il nous a fait jurer sur tous les saints de nous taire, tu voudrais lui avouer que nous avons manqué à notre parole quelques heures à peine après ? Tu plaisantes ?! Non, il n’y a plus rien à faire. Si cette Margaret ne tient pas sa langue, elle non plus (là, il décocha un regard glacial, empli de reproches, à sa femme qui se ratatina davantage encore), c’est fichu. Alors, autant lui laisser croire que ce n’est pas de notre fait. Nous prétendrons être étrangers à cette sale affaire, tu entends ce que je te dis, Felicity ? Nous n’y sommes absolument pour rien, c’est clair ?

La pauvre Felicity Randall hocha la tête comme une chose honteuse, rabrouée par son époux furieux, puis fila sans mot dire jusqu’à la cuisine pour y ranger ses commissions, se faisant toute petite jusqu’à la tombée du jour, et même durant toute la journée du lendemain…

Le jour suivant, justement, l’insolite nouvelle continua de se propager partout en ville, mais de façon beaucoup plus discrète, plus sournoise. La rumeur enflait et avait maintenant atteint les plus sceptiques qui s’empressaient de fomenter des théories fumeuses. Elle faisait son lent travail, patiemment, comme un maigre cours d’eau dévié de son lit se répand partout où le chemin lui est favorable. Ainsi, au soir du 2 août, les trois quarts de la population d’Ellison n’ignoraient plus rien de la guérison inouïe de Nick Randall…

– 49 –

J’ignore par quel curieux hasard l’agitation qui avait secoué Ellison durant ces deux jours ne nous avait pas encore touchés. En y repensant aujourd’hui, je m’étonne de ne retrouver, dans mes souvenirs, nulle foule assaillir notre propriété, nul journaliste avide de sensationnel tambouriner à notre porte, nul inquisiteur hystérique hurler à la sorcellerie. Non, rien de tout cela.

Nous n’avions guère mis le nez dehors. Même Josh et moi. Peut-être, inconsciemment, craignions-nous que sur nos visages ne se lise ce que nous dissimulions ? Au moins avions-nous pu bénéficier de deux jours de paix. Deux jours d’accalmie avant la grande tourmente…

Oncle Mort, en ce lundi matin, en avait totalement oublié qu’il s’était promis d’aller trouver le docteur Grant. Il se rendit donc au garage, comme chaque jour de la semaine, désireux de se replonger dans un travail qui ne lui faisait pas bouillir le sang et l’obligeait à focaliser son attention sur tout autre chose que les bizarreries de la famille Myers.

Steeve Neill était déjà à son poste, occupé à redresser une pièce de tôle. Étrangement, la déferlante insensée du week-end ne semblait pas l’avoir atteint, lui non plus. Oncle Mort et lui échangèrent quelques amabilités d’usage, quelques plaisanteries également tout en buvant une tasse de café fort, puis se mirent tranquillement à l’ouvrage.

Une heure s’écoula avant que Winnie Howers ne franchisse les portes de l’atelier.

Winnie se tenait figée, accoutrée d’une jupe grise froissée et d’un chemisier blanc défraîchi. Ses cheveux sales étaient sommairement retenus par une pince. Son teint livide allongeait son visage éprouvé et faisait ressortir ses traits amaigris. Mais le plus frappant dans ce masque de

détresse était encore ses yeux. Rouges, creusés, cerclés de noir d'avoir trop pleuré. Son regard délavé où se noyaient tous les supplices qu'elle avait endurés depuis des jours était tourné vers les deux hommes. Une lueur pâle, d'un éclat glacé, ne l'illuminait qu'à peine. Oncle Mort et Steeve, très surpris de sa venue, levèrent le nez vers elle tandis qu'elle s'avançait vers mon oncle, sans tout d'abord dire un mot. Elle le considéra longuement, fixement, ne sachant si elle devait se mettre à hurler, à pleurer, ou s'effondrer à genoux.

– Winnie ? s'étonna oncle Mort. Je ne m'attendais pas à te voir ici, est-ce que ça va ? Est-ce que… est-ce que Randy va bien ?

– Tu le savais… ? demanda-t-elle d'une voix si éteinte que Mortimer ne comprit pas tout d'abord.

Elle leva vers lui ses yeux clairs, lessivés par les larmes. Un désespoir immense s'y reflétait.

– Tu le savais… ? répéta-t-elle avec difficulté, comme si chaque mot qui sortait de sa bouche exigeait un effort incommensurable. Réponds-moi : est-ce que tu étais au courant, Mortimer ?

– Je… je ne comprends pas. De quoi est-ce que tu parles ? lui demanda-t-il doucement, s'approchant d'elle jusqu'à lui prendre la main.

Elle se dégagea sèchement, et son regard se para d'un voile noir.

– Pourquoi est-ce que tu ne l'as jamais emmené le voir ? Si tu savais de quoi il était capable, pourquoi tu n'as jamais emmené ce garçon à la clinique de Polson ? On dit… on dit partout qu'il a pu guérir Nick Randall, alors…

Oncle Mortimer déglutit, atterré, attendant que Winnie achève sa phrase.

– … alors pourquoi tu n'as rien fait pour aider Randy, Mortimer ? Pour aider mon mari, blessé dans *ton* atelier, alors qu'il travaillait pour

toi ?! Pourquoi, Mort ? Ce garçon…

Elle marqua un temps, se radoucit et reprit :

– … ce garçon… Josh… Est-ce qu'il peut vraiment faire ce qu'on raconte ? Il peut *vraiment* guérir les gens ?

– Winnie, écoute-moi, je… balbutia mon oncle, totalement pris de court. Il faut que tu me croies, j'ignorais tout de cette histoire il y a encore deux jours, et jamais je… Je te le jure, Winnie, je ne savais rien de tout ça !...

– Je vous suis pas, tous les deux…, s'avança Steeve, incrédule. Qu'est-ce qui se passe avec ton neveu, Mort ? Winnie, quel rapport avec Randy ?

– Écoute…, continua oncle Mort. Cet après-midi, je… j'emmènerai Josh à la clinique, d'accord ? Je le conduirai moi-même jusqu'à la chambre de Randy. Je… je ne peux rien te promettre, je ne sais pas au juste ce que Josh peut ou ne peut pas…

Elle baissa la tête et se mit à sangloter douloureusement. Des sanglots durs, amers, désespérés.

– C'est trop tard… balbutia la jeune femme d'une voix pratiquement éteinte. Il est bien trop tard pour ça…

– Quoi… ?! Qu'est-ce que tu… ?

– Il est mort, Mortimer ! Randy est mort, tu entends ? Il… il est mort cette nuit… Seul, dans cette chambre froide. Je n'étais même pas là pour lui. Il est mort tout seul, loin de moi… Et tu n'as rien fait pour empêcher ça !...

– Winnie…, bredouilla oncle Mort, bouleversé, je t'en fais le serment, je ne savais pas que…

– Mais ton neveu, lui, il savait ! s'écria-t-elle tout à coup, hors d'elle. Il savait ce dont il était capable ! Il savait qu'il avait en lui le pouvoir de le

sauver ! Et il n’a rien fait, il n’a rien dit à personne ! Il n’a pas levé le petit doigt pour aider mon Randy alors qu’il aurait pu lui épargner toutes ces horribles souffrances !... Il aurait pu lui sauver la vie ! Maudit soit-il, Mortimer, maudit soit ce garçon !

– Non, ne dis pas ça, je t’en prie… Je ne…

– Maudit soit ce Josh ! Et sois maudit, toi aussi, Mortimer ! siffla-t-elle rageusement. Tous autant que vous êtes, soyez maudits pour ce que vous nous avez fait endurer, à Randy et à moi !...

Oncle Mort, tétanisé, ne put articuler un mot.

– J’espère que ça lui portera malheur ! lâcha-t-elle entre ricanement et plainte. Oh oui ! J’espère qu’il arrivera bientôt malheur à ce sale gamin !... Que ça vous porte malheur à tous, tous ceux de votre satanée famille d’hypocrites !

– Winnie, je regrette… Je regrette sincèrement, pour Randy. Si je pouvais revenir en arrière, je t’assure que je…

– Mais tu ne peux pas, hurla-t-elle brusquement. C’est trop tard maintenant, et je me fous complètement que tu regrettes, tu m’entends ? Je m’en fous ! Ça ne change plus rien ! C’était *avant*, que j’avais besoin que tu sois là pour Randy et moi !...

Elle le fixa longuement de son regard brisé, cherchant d’autres mots durs en elle, d’autres cruelles paroles de reproche pour curer cet abyssal puits de souffrance et de rage que la perte de son bien-aimé avait creusé au plus profond d’elle-même. Puis ce même regard se radoucit malgré elle, vaincu, las d’avoir trop haï.

– C’était avant, que j’avais besoin qu’on m’aide... murmura-t-elle enfin.

Winnie Howers le dévisagea encore un instant, à bout de colère, avant de tourner les talons et de s’éloigner avec lenteur, la tête basse. Ses pas

étaient lourds, engourdis, sa démarche hésitante. Elle traversa la rue et son image disparut de leur champ de vision.

– Est-ce que c’est vrai ? demanda Steeve en s’approchant d’oncle Mort. Ce qu’elle a dit à propos de ton neveu, ce qu’il peut faire ? Est-ce qu’elle a dit la vérité ?

– Oui…, murmura Mortimer. Malheureusement, oui Steeve, c’est vrai…

– Pourquoi « malheureusement » ? C’est un don extraordinaire, au contraire !

Oncle Mort se tourna vers lui, profondément abattu.

– Ah oui, tu crois ça ? Eh bien, tu l’expliqueras à cette pauvre Winnie, dans ce cas…

Il retira son bleu de travail et le jeta sur une chaise.

– Rentre chez toi, Steeve, dit-il d’une voix morne. Je ferme le garage pour le reste de la journée. Je t’accorde un jour de congé. Emmène tes mômes se baigner, va au cinéma avec ta femme. Occupe-toi l’esprit, prends soin des tiens. On se revoit demain matin. Aujourd’hui, j’aurai pas la tête à la mécanique. J’ai besoin de m’allonger. De boire un verre ou deux, aussi.

– Mort, je comprends ce que tu ressens, je t’assure. Si ça m’arrivait à moi, ça me déglinguerait, moi aussi, tu peux me croire ! Mais t’as pas à t’en vouloir pour ce qui est arrivé à Randy… Tout ça, c’est pas ta faute, tu savais pas, tu l’as dit toi-même !

– Ouais, je suis pas trop sûr de ça… Mais merci Steeve, j’apprécie. Va, maintenant, tu veux ? Je vais fermer la grande porte.

– Ton neveu, en revanche… poursuivit Steeve d’un air songeur. Si vraiment il avait la capacité de le sauver et qu’il n’a rien fait… eh bien, que Dieu lui pardonne ! Parce que moi, à la place de Winnie Howers, je te le dis franchement : je pourrais pas…

Oncle Mort le considéra longuement sans tout d'abord rien dire.

– Rentre chez toi, maintenant, Steeve, conclut-il d'un air las.

– 50 –

Oncle Mort ne fut pas le seul dont la matinée s’avéra éprouvante. Chaque lundi, tante Elena, accompagnée de Jane et parfois de grand-mère Lisbeth, se rendait au *Grossett & Sons*. Un jour ordinaire, et par une belle matinée d’été comme celle-ci, le trajet constituait une promenade agréable. Le sentier empierré qui menait à la ville offrait à voir un paysage bucolique, bariolé de fleurs sauvages, avec en toile de fond les premières avancées boisées de la forêt nationale de Flathead.

Or, ce jour-là, quelque chose avait changé. Dans les visages, pourtant familiers, qu’elles croisaient. Dans le comportement des habitants qu’elles saluaient. Étaient-ce ces regards en coin qu’elles pensaient déceler chez untel ou unetelle ? Étaient-ce ces chuchotements qu’elles croyaient surprendre çà et là ?

Beaucoup de gens maintenant savaient. C’était une évidence.

Elles pressèrent le pas.

Parvenues devant le magasin, elles se hâtèrent de se faufiler à l’intérieur, à l’abri de tous ces yeux scrutateurs. À peine entrées, tante Elena, Jane et grand-mère Lisbeth sentirent un grand silence glacial se poser sur elles et les envelopper. Ils devaient être une douzaine, massés autour de la caisse enregistreuse, parlant à voix basse, comme s’ils fomentaient un mauvais coup.

Des regards suspicieux, derrière leurs paupières plissées, se tournèrent vers elles. Les langues cessèrent aussitôt de s’agiter.

– Bonjour tout le monde, dit tante Elena d’un ton détaché.

Aucune réponse ne vint en retour, aucun sourire, à peine un salut vaguement poli de la part des Grossett. On ne leur posa aucune question, en

dépit des interrogations qui se bousculaient sur toutes les lèvres. On les servit prestement.

– Sortons d'ici, maman, chuchota Jane, mal à l'aise, à l'oreille de tante Elena.

Elles ne se le firent pas dire deux fois. Ces gens, leurs voisins, leurs amis, les considéraient aujourd'hui avec un œil méfiant. Elles quittèrent l'établissement moins de dix minutes après y être entrées.

À un moment donné, le sentier menant à notre maison rencontrait un ancien pont en pierre qui enjambait un minuscule cours d'eau. Les soirs d'été, l'eau scintillait sous la lune en s'enfuyant jusqu'aux rives du grand lac. C'était un endroit paisible et relativement isolé car en retrait du village. Pour prévenir toute chute dans ce ruisseau, on y avait fait édifier un parapet. Ce lundi-là, quatre ou cinq gamins de onze à treize ans s'y étaient rassemblés, assis de part et d'autre des deux parapets du pont, sans rien avoir à faire pour tromper leur ennui.

Vous vous demandiez sans doute ce qu'il était advenu des fameux Cogneurs, l'ancienne bande de Burt Randall, depuis la cuisante correction que Lenny avait infligée à Burt ? Eh bien, ils s'étaient tout simplement trouvé un nouveau chef de meute : Lenny lui-même.

L'affreux blondinet se tenait au milieu d'eux, une expression indéfinissable sur les traits. Ses nouveaux acolytes affichaient un air provocateur, défiant ouvertement les trois femmes du regard sitôt qu'elles furent pratiquement parvenues à leur hauteur. Certains eurent même une attitude déplacée envers cousine Jane et tante Elena, étouffant à peine des ricanements, des murmures et des remarques irrespectueuses, obscènes. Les deux femmes se retenaient vivement d'en attraper un et de le noyer sous une pluie de gifles...

Au moment de passer devant lui, grand-mère Lisbeth échangea un long regard avec Lenny, une sorte d'intense joute silencieuse, qui parut s'éterniser. Ce fut Lenny, toutefois, qui baissa les yeux, et de son visage angélique disparut cet odieux sourire narquois. Un autre rictus grimaçant se forma alors sur ses lèvres juvéniles, et la vieille femme y lut le mot *Sorcière !*, à peine esquissé.

Et, dès que toutes trois se furent éloignées de quelques pas, leur parvint un discret chuchotement.

Sorcières…

Grand-mère Lisbeth et tante Elena se retournèrent, furibondes. Elles se contraignirent cependant à reprendre leur chemin sans entrer dans leur jeu, ignorant froidement l'injure.

Sorcières… Sorcières ! scandèrent des voix mauvaises derrière elles, de plus en plus fort.

Sorcières ! Sorcières ! Sorcières ! s'écriaient encore les Cogneurs, riant et vociférant, même lorsque les trois femmes ne furent plus en vue, ayant depuis longtemps dépassé le pont…

– 51 –

En pareilles circonstances, on aurait pu s’imaginer que des hordes de reporters à la recherche d’un scoop déferleraient sur la ville, harcèleraient les habitants pour leur soutirer des informations, s’empareraient de la moindre rumeur se rapportant à ce qui représentait vraisemblablement le fait divers le plus retentissant depuis cette histoire de prétendus ovnis entendue quelques années plus tôt, dans cette petite ville perdue du Nouveau-Mexique…

Cela ne fut pas le cas. Curieusement, nul habitant d’Ellison n’avait encore informé la presse. Car aucun d’entre eux n’avait la moindre envie de voir cette affaire s’ébruiter et être le fruit de spéculations fantasques. Aucun d’entre eux ne voulait qu’Ellison devienne la nouvelle Roswell, ni voir leur ville basculer dans une tourmente médiatique sans précédent. Mais cela ne devait pas signifier pour autant que les choses se tassaient…

Bien au contraire.

Les gens se mirent à jaser. Entre eux, à tort et à travers. Ce qu’on savait, ou croyait savoir, on l’amplifiait, jusqu’à l’excès. Ce qu’on ignorait, on le supposait, on extrapolait. On raccommodait les « trous » de l’histoire, on comblait les vides que les on-dit n’avaient su expliquer.

Les choses en étaient arrivés au point que toute la famille éprouvait le besoin de rester cloîtrée la plupart du temps. Oncle Mort n’ouvrait plus le garage que le matin, et tante Elena, qui n’osait dorénavant plus se rendre en ville, se faisait apporter les provisions de la semaine par Mlle McFinn et d’autres amies intimes de Mme Randall.

Chaque jour, un nombre grandissant de gens se présentaient aux portes de notre domicile, implorant notre aide pour une coupure, une légère brûlure ou un simple bras démis. Leurs blessures étaient sans gravité, mais,

pas idiots, ils avaient calculé que cela leur épargnerait les frais de médecin du docteur Grant, qui vit alors le nombre de ses patients chuter drastiquement. On requérait l'intervention de Josh pour des broutilles. Il en vint même qui lui demandèrent de faire leur fortune ou de leur prédire leur avenir comme une diseuse de bonne aventure.

Les premiers jours, oncle Mort congédia tous ces traîne-savates avec diplomatie, leur demandant de nous accorder « un peu d'air ». Nous n'étions pas du bétail de cirque. Cela fut sans effet et, toujours plus nombreux, les profiteurs affluaient dans notre allée, comme une grotesque procession de doléances. Oncle Mort fut obligé d'élever la voix, d'en chasser certains par la force et même de menacer de faire appel au shérif du comté s'ils ne déguerpissaient pas. Le fusil qui autrefois était enfermé dans un meuble du grenier reposait à présent non loin de la porte d'entrée, toujours chargé de cartouches de gros sel.

Cette situation prit des proportions telles qu'à plusieurs reprises, notre oncle se vit forcé d'appeler Doug Moriarty en renfort afin de disperser tous ces acharnés, lesquels finirent par abandonner les lieux, nous injuriant et nous menaçant. Nous ne nous en faisions clairement pas des alliés…

Un jour, alors qu'il venait de nous aider à flanquer à la porte une demi-douzaine de ces quémandeurs, M. Moriarty fut saisi d'une de ces violentes migraines qui le frappaient si soudainement. Il dut s'asseoir sur les marches, tout tremblant, incapable de faire un pas de plus tant sa vue se brouillait et son crâne vrillait. Oncle Mort le fit entrer immédiatement, lui servit un rafraîchissement. Moriarty remercia et se redressa rapidement, n'ayant pas pour habitude de s'imposer auprès d'autrui plus que nécessaire.

Ce jour-là, Josh se proposa de lui venir en aide, mais le vieil homme déclina son offre avec un sourire bienveillant. Je savais que de telles migraines étaient le signe de quelque chose de plus grave, de plus profond,

et Doug Moriarty le savait également. Et pourtant, il avait refusé le secours de mon frère. Longtemps durant, je me suis demandé pourquoi. Ce n’est qu’avec les années que j’en ai compris la raison. M. Moriarty faisait partie de ces hommes rationnels qui acceptent stoïquement les choses ; si ses migraines à répétition ne pouvaient être traitées par la médecine, alors il acceptait de vivre avec, même si elles menaçaient de lui coûter la vie un jour … Et en effet, Doug Moriarty devait nous quitter moins de deux ans plus tard, foudroyé par une embolie cérébrale. Soixante ans après, je n’ai jamais oublié son visage.

Le pauvre Josh, quant à lui, que tout cela affectait terriblement, demeurait de plus en plus souvent enfermé dans notre chambre, le nez à la fenêtre, se blâmant pour la situation dans laquelle il nous avait tous plongés. Nous nous efforcions de le rassurer, lui disant que les choses se tasseraient, et qu’il n’avait rien à se reprocher. De temps à autre, Burt et Lena venaient nous rendre visite à l’insu de la plupart des habitants. Voir ces visages amis réconfortait mon frère. Devoir porter, à dix ans à peine, un tel poids sur ses épaules était chose intolérable. J’en voulais à tous ces gens arriérés et médisants d’accabler ainsi un jeune garçon qui n’avait jamais eu la moindre pensée négative de toute sa vie…

Ce furent là des temps difficiles pour notre petite bande. L’angoisse de ce qui allait se produire nous étreignait, chacun de nous. Nous ne comprenions pas, enfants que nous étions, pourquoi les choses prenaient une tournure aussi extrême. Lorsque nous nous retrouvions, il n’était question que de cela. Impossible de parler de sujets plus légers comme les derniers films d’aventure que nous avions vus au cinéma, impossible d’aller nous délasser sur les berges du lac comme auparavant...

Un matin, attristée de le voir se morfondre, grand-mère Lisbeth vint trouver mon frère tandis qu’il jouait silencieusement dans notre chambre.

Elle lui narra plus en détail la singulière histoire de notre famille. Elle lui parla de ses facultés de guérison et de son aptitude à percevoir des choses qui échappaient au commun des mortels.

– Tes pouvoirs sont un don pour aider, et non une malédiction, lui dit-elle. Je sais que tu crois avoir fait quelque chose de mal. Tu t'en veux pour tout ce qui nous arrive, et aussi pour tout ce qui se passe en ville. Tu ne dois pas. Tu n'y es pour rien. Avec le temps, tu t'apercevras que tu as agi selon ta conscience. Tu as aidé des gens qui étaient sur le point de mourir. Tu les as sauvés, Josh ! En te servant de ce talent que le Ciel t'a accordé ! Mais ce n'est pas uniquement ton pouvoir qui a permis cela. C'est également ce que tu portes en toi, cette bonté et cette compassion envers autrui...

Elle marqua un temps.

– Vois-tu, Josh, il arrive que certaines personnes, à l'inverse de toi, aient une âme si noire que même un don bénéfique comme celui que tu détiens n'aiderait pas à faire le bien. Ils n'en feraient rien de bon. Rien ne pourra jamais changer ce qu'ils sont au fond d'eux.

– Est-ce que… est-ce qu'en disant ça, tu penses… à Lenny ?

Elle hocha la tête.

– Tu sais grand-mère, lui confia mon frère, je pense que Lenny m'en veut… Je crois qu'il a senti mes pouvoirs, et qu'il est envieux. Je… je crois qu'il est derrière tout ça… Tout ce qui arrive en ce moment…

Grand-mère le considéra gravement.

– Je le crois aussi..., murmura-t-elle.

– Il n'y a vraiment rien de bon en lui, je t'assure. Et… ajouta Josh d'une voix hésitante, lui aussi a certains pouvoirs, tu sais ?

– Je sais. Je les ai sentis, moi aussi.

– Dis, grand-mère… Tu penses que Lenny ira en enfer pour tout le mal qu'il a fait ?

Elle le regarda avec un certain étonnement puis répondit d’une voix douce :

– J’espère que non. C’est une chose que je ne souhaite à personne, tu sais. Même au plus abject des individus…

– Je crois que Lenny, lui, le mérite, grand-mère…, dit Josh pensivement.

– 52 –

En ville, pendant ce temps, la tension était loin de retomber. Les clans se formaient, les factions s'organisaient. D'aucuns accusaient Josh – lui principalement, même si toute notre famille était suspectée de commercer avec l'occulte – d'être un suppôt de Satan. D'autres, guère plus modérés, l'élevaient au contraire au rang de saint ou de messie, lui octroyant des pouvoirs conférés par Dieu. Les avis à notre propos étaient divisés, un clivage s'était désormais créé, et la belle harmonie de notre village paisible et de sa population insouciante était définitivement rompue…

Nick Randall lui-même, lorsqu'il se décida finalement à mettre le nez dehors, fut pris à partie. On le pressait de questions, on le soupçonnait de connivence avec des esprits obscurs, des serviteurs du Malin. On le harcelait, on lui demandait si tout cela s'était produit comme il se racontait. Et aussi, qu'avait-il offert en paiement de sa quasi-résurrection ?

Au début, le *Grossett & Sons*, alors simple quartier général des débats, avait accueilli des discussions houleuses entre nos défenseurs et nos détracteurs. Les Grossett avaient d'ailleurs parfois été à deux doigts de voir leur commerce saccagé par des rixes. Ensuite, le magasin d'alimentation était vite devenu le fief de nos adversaires. L'antre, le royaume de la médisance. Une cour avide s'y était rassemblée, disséquant l'affaire Randall, se repaissant de ragots et s'abreuvant de malveillance… Ceux qui nous étaient favorables et plaidaient notre cause, élurent finalement domicile au *Milly's*. L'éloignement géographique avec le *Grossett & Sons* atténua au moins pour un temps les querelles, les injures et les empoignades.

Mme Forbes et Mme Case se révélèrent parmi les plus virulentes à notre encontre. Ce fut l'une des rares fois où les deux femmes tombèrent

d’accord. Oubliées, leurs stériles rivalités au sein des Dames de la Paroisse ! L’heure était à une entente de circonstance, une union sacrée contre l’impiété et le satanisme. La prétendue sorcellerie de grand-mère Lisbeth ressortait au grand jour. Samantha Case ne manquait pas, du reste, de rappeler ses précédentes mises en garde contre Lisbeth Myers, cette créature du diable. Elle interdit formellement à sa fille de ne serait-ce que s’approcher de notre maison, et bien évidemment, il lui fut strictement défendu de nous adresser la parole. Ce à quoi Lena protestait avec toute la véhémence de son âge, révoltée par le comportement de sa mère, et se débrouillait, avec tous les risques que cela impliquait, pour nous rejoindre en cachette à la cabane de la forêt.

Nos détracteurs, outre les Grossett et Mmes Case et Forbes, drainaient derrière eux tout ce que la ville comptait de froussards patentés, de bigots bas de plafond, sans oublier tous ceux qu’oncle Mort avait chassés de chez nous en refusant de transformer notre jardin en Cour des Miracles. Ils comptaient également dans leurs rangs l’inconsolable Winnie Howers, dont le ressentiment envers nous ne désenflait pas. Les derniers sceptiques qui, au départ, avaient pris toute cette histoire à la blague, commençaient peu à peu à choisir un camp. Rarement le nôtre.

Tous se posaient la même question : qu’est-ce que Josh pouvait faire d’autre ? Ses pouvoirs allaient-ils croître encore et menacer la sûreté de la ville ? Avait-il vendu son âme ou passé un quelconque marché avec le diable afin d’acquérir de tels dons ? Nous-mêmes, allions-nous à notre tour accomplir des tours démoniaques et jeter des maléfices ? On s’interrogeait, on spéculait. On s’affolait. Les bêtes éventrées étaient-elles une offrande faite à une obscure divinité ? Et leur père, à ces deux gosses, est-ce qu’ils l’avaient *sacrifié* pour accéder à ces facultés surnaturelles ? Les gens prenaient peur, jour après jour, de ce que nous pouvions leur faire. Qui sait

quel mauvais sort nous pouvions leur jeter à tous ? Qui sait si demain, ils n'allaient pas tomber gravement malades, ou être frappés de démence ?

Tous les drames dont avait souffert Ellison récemment devinrent de notre fait, toutes les tragiques disparitions, toutes les terribles maladies, jusqu'à cette histoire d'animaux massacrés, qui refaisait surface aujourd'hui. Même les migraines de Douglas Moriarty nous étaient imputées. Nous étions porteurs de malheur, et plus de la moitié de la ville exigeait, au minimum, notre départ sans condition d'Ellison… On menaçait de nous chasser comme des va-nu-pieds.

Nos maigres partisans, pour leur part, rassemblaient en premier lieu les Randall – surtout Felicity, qui ne se laissait guère impressionner par les invectives du camp adverse –, mais également Milly Grant, que cet acharnement peinait, et Maggie McFinn. Cette même Margaret qui, en dépit de son tempérament souvent jugé trop timoré, n'hésitait pas aujourd'hui à braver la tourmente et à se porter au-devant de nos ennemis pour nous défendre, nous, ainsi que la famille Randall. Quelques rares courageux prirent également notre parti : Steeve, Dale, Spencer, certains amis proches des Randall, et une poignée d'autres…

Rares, finalement, furent les individus à ne pas perdre la tête, à préférer la neutralité et demeurer étrangers à cette folie. Parmi eux, le docteur Grant, car en dépit de ses convictions, il ne voyait rien en nous qui mérite le bûcher ; nos facultés hors du commun piquaient sa curiosité de scientifique davantage qu'elles n'épouvantaient l'homme. La vénérable Lily Griffith, ensuite, avec sa sagesse coutumière, déplorait un tel déchaînement de férocité aveugle de part et d'autre. Fletcher Marsh, encore attristé et bouleversé par la perte de sa chère Tilly, se tenait lui aussi éloigné de ce déferlement de démence. Depuis le drame qui l'avait frappé, il se tenait d'ailleurs éloigné de tout. Doug Moriarty, enfin, s'efforçait avant tout

de restaurer l’ordre parmi les habitants, et de comprendre pourquoi sa chère ville sombrait ainsi dans le chaos…

– 53 –

Cela nous réveilla brutalement. Comme un instinct furieux qui nous alertait de ce qui se tramait au-dehors avant qu'il ne soit trop tard. À peine étions-nous éveillés que nos sens s'affolèrent, que nos cœurs palpitèrent plus vivement, pris de panique. Alors nous parvinrent les lueurs vacillantes, rougeâtres, qui dansaient à l'extérieur, les craquements secs et le gémissement du bois qui cède sous l'infatigable morsure ardente, les piaillements affolés de nos dernières poules emprisonnées dans leur enclos. Et bien sûr, la fumée. Âcre, persistante, épaisse et charbonneuse, elle se répandait partout, jusque dans nos chambres aux volets entrebâillés.

La grange était en feu. Des flammes gigantesques, agitées de soubresauts rageurs, léchaient le bois, dévoraient la paille, résolues à faire disparaître jusqu'à la dernière parcelle de ce fragile édifice qui se consumait. Elles masquaient presque le ciel, s'élevant jusqu'à nous dissimuler la forêt.

Josh et moi nous précipitâmes dans la cour, suivis de Jane. Tante Elena et grand-mère Lisbeth nous arrêtèrent en pleine course, nous interdisant de nous approcher davantage de cette fournaise. Au plus près de cet impressionnant brasier, des ombres chétives s'agitaient en tentant d'éteindre l'incendie, se relayant pour jeter des seaux d'eau sur le monstre de feu. La bête tentaculaire se contorsionnait un instant sous ces frêles attaques avant de reprendre de plus belle son œuvre de destruction, affamée, gonflée de fureur. Au milieu de ces silhouettes à peine discernables au pied du colosse ardent, il me sembla reconnaître celles d'oncle Mort et de Nick Randall, qui allaient et venaient, luttant avec une énergie désespérée. D'autres étaient là aussi, venus en renfort. Steeve Neill, Spencer et Dale

notamment, et quelques autres encore. Une armée de fortune rassemblée à la hâte afin de mettre à bas ce titan enflammé...

Quelques instants plus tard, Doug Moriarty et Mark Mills arrivèrent à leur tour sur les lieux. Tante Elena accourut aussitôt vers les deux hommes.

– Où sont donc les pompiers ? leur demanda-t-elle, au bord de l'hystérie. Pourquoi est-ce qu'ils n'interviennent pas ?!

Une indicible colère couvait en elle. Tante Elena faisait de gros efforts pour contenir sa rage et sa frustration. Moriarty eut une seconde d'hésitation :

– Ils ont été prévenus. Il y a plus d'une demi-heure, déjà. Ils ont juste… choisi de ne pas se déplacer !

– Ils ont *quoi* ?!... Ça n'est pas possible ! Doug, vous devez faire quelque chose ! Toute la grange va flamber, la maison elle-même va peut-être prendre feu !… Mais enfin, pourquoi est-ce qu'ils ne font rien ?!

– Ils… ils disent… que ça n'est pas leur problème…, intervint timidement Mills.

Tante Elena faillit en suffoquer d'indignation et de fureur.

– Les fumiers…, siffla-t-elle entre ses dents. Qu'ils aillent au diable !

– J'avertirai mon ami O'Grady et les autorités de cette attitude inadmissible, décréta Moriarty, révolté lui aussi. Il y aura une enquête sur cette inaction, en même temps qu'il y en aura une sur cet incendie suspect ! J'exposerai le caractère d'urgence de la situation, et j'exigerai qu'on nous envoie quelques adjoints pour ramener un semblant de calme dans notre ville… Cette situation a assez duré ! Rassurez-vous Elena, je ne mentionnerai pas… *l'étrangeté* de votre neveu, j'évoquerai simplement une brouille qui risquerait de dégénérer…

– Alors… vous ne comptez rien lui dire, au shérif, à propos de ce gamin sorcier ? demanda Mills.

Tante Elena lui décocha un regard noir, qui n’échappa pas à Moriarty.

– Ne l’appelle pas comme ça…, soupira le vieil homme. Mark, va donc aider les autres avec l’incendie, tu veux ?

– Ne vous fatiguez pas pour l’enquête, Doug. Les auteurs de cet acte abject ne sont pas difficiles à identifier. Plus de la moitié de la ville en est responsable. Tous ceux qui nous calomnient, qui nous fuient… Eux, et ce… Lenny de malheur !

– Vous parlez du jeune Leibowicz ? Vous le croyez impliqué, cette fois encore ?

Tante Elena ne répondit rien, mais l’expression sur ses traits était sans équivoque.

– Je vois…, dit Moriarty. Mais sans preuve, sachez que nous ne pourrons malheureusement rien faire. Je ne peux pas accuser un enfant de onze ans sur de simples présomptions. Mais j’irai trouver sa mère demain matin pour savoir où il a passé la nuit.

– Inutile. Ne vous donnez pas cette peine.

– Pourtant, je dois…

– Oubliez ça, vous dis-je, grogna ma tante. Vous tenez donc tant que ça à finir comme ce pauvre adjoint, mort sur la route ?

– Elena, tout ça n’a rien à voir, c’était un accident !…

– Sans blague ! Vous croyez vraiment ça ? s’exclama-t-elle dans un ricanement amer. Alors, mon pauvre Douglas, c’est que vous n’avez vraiment rien compris à tout ce qui se passe à Ellison…

Moriarty la dévisagea sans plus dire un mot.

Ce fut le feu qui l’emporta sur les hommes. Dans un fracas retentissant et une fantastique gerbe de cendres incandescentes, la grange acheva de s’embraser au milieu d’une gigantesque houle de flammes avant de s’effondrer, vaincue. Par bonheur, elle se trouvait suffisamment éloignée

de la maison et n’avait pu propager le feu au-delà du poulailler. Oncle Mort et les autres nous rejoignirent, éreintés, dépités.

– Ce n’était qu’un avertissement, nous confia-t-il. S’ils avaient réellement voulu nous nuire, ils auraient incendié directement la maison.

– Oncle Mort a raison, me murmura discrètement mon frère. Ce n’est pas Lenny qui a fait ça. Lui, il nous aurait tous fait brûler. Sans hésiter. Ce sont les gens du village qui ont mis le feu à la grange. Ceux qu’il a réussi peu à peu à corrompre. Ils veulent qu’on s’en aille. Ils ont peur de nous…

– Tu penses donc que Lenny n’est pour rien dans cet incendie ?!

Josh leva sur moi un regard soutenu, lourd de sens.

– Je n’ai jamais dit qu’il n’y était pour rien, Simon…

Josh retourna ensuite à l’intérieur avec les autres. Resté seul dans la cour, je ne parvenais à détacher mes yeux de cet amas de braises rougeoyantes, calcinées. Et je ne cessais de me dire que notre vie, désormais, ressemblait furieusement à cette grange effondrée…

– 54 –

Le matin venu, il n’en subsistait qu’un malheureux tas de cendres grises, répandant des effluves piquants et une fumée blanche à des dizaines de mètres alentour. Josh, assis sur les marches du perron, contemplait silencieusement ces vestiges carbonisés. Une part de lui était changée. Pour la première fois, il me fut impossible de discerner ce qui causait son trouble, ce qu’il avait à l’esprit. Je vins m’asseoir près de lui.

– Est-ce que ça va ?

Il baissa la tête sans prononcer un mot, triturant une touffe d’herbe arrachée machinalement.

– Tout ça finira bien par s’arrêter, lui dis-je. Tu n’as pas à t’en faire, je t’assure.

– Ça ne s’arrêtera pas, me répondit-il. Pas tout de suite…

Je le dévisageai avec une certaine appréhension.

– Il y a quelque chose que tu voudrais me dire, Josh ? Quelque chose qui te ferait peur ?

Il laissa passer un long silence.

– Je crois que j’ai besoin de faire un tour…, dit-il pour finir.

– Attends ! Où tu vas ? Josh, tu sais que ce n’est pas très prudent, tu pourrais…

– Laisse-moi, Simon, il faut vraiment que je réfléchisse… Seul.

– D’accord, si tu veux…, dis-je, décontenancé. Mais fais bien attention, ok ?

Josh se leva et s’en alla, la tête basse, le visage fermé, les mains fourrées dans ses poches. Je le regardai s’éloigner lentement. Je me sentais préoccupé, angoissé. Je redoutais, au fond de moi, que les choses ne prennent plus mauvaise tournure encore… Je me redressai à mon tour pour

regagner la maison. Au moment d'en franchir le seuil, néanmoins, je me retournai une dernière fois vers mon frère. Il me fit l'effet d'un petit bout d'homme perdu, rongé par de noires pensées qui n'étaient pas de son âge.

C'est là l'une des dernières images que je conserve de lui. Et, chaque fois que je repense à cet instant, mes yeux retrouvent le chemin des pleurs. Je voudrais alors l'arrêter ; lui crier de revenir vers moi afin que je le protège, le supplier de renoncer au projet insensé qu'il avait à l'esprit. Si seulement j'avais su. Si seulement j'avais été capable de lire en lui, comme je le faisais toujours…

Il disparut finalement de mon champ de vision.

À mon arrivée, toute la famille était réunie dans le salon, en grande discussion. Oncle Mort, ce matin-là, avait pris la résolution de fermer le garage pour une durée indéterminée. De retour auprès de nous peu après, il nous avait fait part de ses décisions. Il parlait de vendre le garage et la maison, et de déménager à l'autre bout du pays. *Ainsi qu'il l'avait hélas pressenti quinze jours auparavant*, pensai-je. Cette annonce précipitée fit l'effet d'un séisme, ébranlant toute la famille. En particulier moi. Je me sentais responsable de tout ce qui nous arrivait. Adieu, la maison familiale héritée de mon arrière-grand-père, ami de Buffalo Bill…

– 55 –

Il fixa longuement le vieux portail au bois craquelé avant de se décider à le dépasser. Le ruban gravillonné de l'allée lui paraissait s'étirer interminablement jusqu'au perron. Une appréhension féroce étreignait sa poitrine mais il la fit taire, rassemblant tout son courage. Parvenu sur le seuil, il pressa le bouton de la sonnette et attendit. Au bout de quelques instants, il perçut du mouvement à l'intérieur, et la porte finit par s'ouvrir pour faire place à une femme amorphe, aux yeux éteints et dont le blanc tirait sur le jaune. Ce fut la première chose qu'il remarqua chez elle : ces yeux couleur de pisse, ravagés par l'alcool.

– T'es qui, toi ? maugréa Mme Leibowicz d'une voix aigre et pâteuse.

– Je m'appelle Josh Gilligan. Je viens voir Lenny…

– Pas là. Tu lui veux quoi ?

– Je repasserai plus tard, alors. Merci madame.

Et il rebroussa chemin. Ce ne fut que parvenu à nouveau au portail qu'il aperçut le garçon blond, entouré de son gang de Cogneurs, poussant leurs bicyclettes. Lenny fut très surpris de croiser Josh ici, tout seul. Et l'étonnement n'était vraiment pas une émotion courante chez lui. Leurs regards se rencontrèrent, se heurtèrent avec intensité. Curieuse similarité d'expressions dans leurs yeux, et cependant que de divergences dans les lueurs si vives qui les animaient, comme le reflet altéré l'une de l'autre… Lenny dévisagea Josh un long moment, stupéfait, avant de se décider à ouvrir la bouche :

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Tu n'es pas le bienvenu. Tu le sais, non ?

– Je sais, oui, dit Josh. Je suis venu te parler. Pour essayer de stopper tout ça…

L’autre esquissa un sourire mauvais. Un sourire de triomphe à peine dissimulé.

– Je sais très bien ce que tu peux faire, Lenny, poursuivit Josh, impassible, en dépit de sa peur. Mais je suis là pour t’offrir une chance…

Là, le sourire narquois disparut de la figure du blondinet.

– Une chance ? Tu me menaces ? Toi ? siffla Lenny.

– Non, pas du tout. Je suis juste venu essayer de te convaincre. Ça doit s’arrêter maintenant, ou ça ne prendra jamais fin. Mais ça aussi, tu le sais déjà. Je suis là, devant toi, parce que je veux t’aider, Lenny…

– *M’aider…* ? répéta Lenny, goguenard.

– Oui, t’aider. Je sais ce qui te ronge, ce que tu portes en toi. Je veux t’en débarrasser. Je peux le faire ! Mais pour ça, tu dois me laisser agir, Lenny. Avant qu’il ne soit trop tard…

Le silence qui s’ensuivit parut prendre des proportions énormes. Ce fut soudain comme si deux réalités coexistaient, deux mondes jumeaux qui s’entrecroisaient. Deux avenirs, deux issues. Puis, les paupières de Lenny se plissèrent, et l’affreux sourire se redessina sur ses lèvres :

– Bravo ! murmura-t-il à l’oreille de Josh. Tu as presque failli m’avoir…

Sans même qu’il n’ait à tourner la tête ni prononcer le moindre mot, un de ses fidèles chiens de garde s’écria, à l’attention des autres :

– Attrapez ce petit merdeux, les gars ! On va voir jusqu’à quel point il va faire le malin !

Deux de la bande tentèrent de se saisir de Josh. Mais, plus vif qu’un lézard, celui-ci les bouscula et se faufila lestement entre eux avant qu’ils n’aient eu le temps de réagir. Lenny, lui, ne bougeait pas, se contentant de le regarder prendre la fuite, tandis que ses sbires enfourchaient leurs vélos en hâte.

Josh se mit à courir aussi vite qu’il en était capable. Devant ses yeux, la ruelle semblait tressauter chaque fois que son pied foulait le sol. Le vent gémissait en sifflant à ses oreilles. Le sang battait ses tempes, sa respiration se faisait courte et saccadée. Courir, toujours courir. Ne pas s’arrêter, ne pas se retourner. Derrière lui, lui parvenaient le cliquetis des chaînes de bicyclettes et les vociférations des Cogneurs lancés à ses trousses. À chaque foulée, il les devinait plus proches. Il allongea le pas, un peu plus encore, jusqu’à sentir ses poumons lui brûler la poitrine…

Contraint d’échapper à cette horde, il avait détalé dans la mauvaise direction, s’éloignant de la ville. Sitôt qu’il aurait passé les dernières ruelles, il se retrouverait en pleine campagne et perdrait l’avantage du terrain. Il ne leur faudrait que quelques secondes pour être sur lui. Il ne lui restait qu’un seul choix.

Sans même regarder en arrière, il obliqua brusquement en direction des bois, s’engouffrant avec agilité au travers du sentier étroit et bordé de ronces et de grosses racines qui conduisait au lac. Là-bas, il aurait une chance d’échapper à ses poursuivants. C’était à espérer, car il ne pourrait tenir ce rythme longtemps encore. Sa tête menaçait d’imploser, le martèlement de son sang se faisait assourdissant, son souffle irrégulier s’amenuisait, ses poumons étaient enflammés à en hurler.

Tenir bon, ne pas se retourner. Tenir bon…

Patauds et lourdauds, les Cogneurs, même avantagés par leurs montures mécaniques, ne purent rattraper Josh avant qu’il n’atteigne le sentier. Ils mirent pied à terre à la naissance du chemin, attendant Lenny. Celui-ci les rejoignit le plus tranquillement du monde. Non loin, la silhouette de Josh disparaissait à travers les sous-bois.

– On l’a perdu, pesta Lewis Finch. Ce petit con est vif comme un lièvre…

– Rattrapez-le, dit posément Lenny. Chopez-moi ce lièvre.

– On peut pas, Lenny, avec ces bécanes. C’est que de la caillasse et des ronces par là, on va jamais…

Lenny lui décocha un regard tel que Finch blêmit à vue d’œil. Sa figure constellée de taches de rousseur se para d’un masque d’épouvante. Finalement, d’une voix faible, il balbutia :

– D’accord… Ok, on va l’avoir, oui… Venez, les gars, laissez là vos vélos, on va le courser. Il est plus jeune que nous, il nous échappera pas longtemps. Si on met la gomme, on le rattrapera en moins de deux !

– Un petit conseil, vous tous : surtout, ne le laissez pas vous semer…, leur recommanda Lenny d’un timbre glacial.

Les Cogneurs, craintifs, ne se le firent pas dire deux fois. Ils empruntèrent, à leur tour, le sentier en courant et se séparèrent afin de couvrir plus de terrain. Cette orée boisée n’était guère étendue, Gilligan n’avait aucun endroit où se cacher. Cette demi-portion devait sûrement être déjà pas mal essoufflée maintenant et ne pourrait pas les distancer. Il fallait l’espérer, en tout cas, car s’il parvenait à atteindre le lac et la grande forêt, tout serait perdu : impossible de le retrouver dans pareil dédale végétal. Et leur chef leur ferait payer chèrement…

Ils pressèrent l’allure…

– 56 –

Ce fut comme une onde qui me frappa de plein fouet. Une sorte de secousse, qui chassa brutalement la torpeur moite dans laquelle l’interminable discussion m’avait plongé. Depuis près d’une heure maintenant, dans le salon, il n’était question que de ce déménagement, de cette fuite loin de cette ville qui ne voulait plus de nous. Autour de moi, tante Elena et oncle Mort discouraient sur notre avenir à tous, des possibilités qui s’offraient à nous, de l’endroit où nous irions vivre, de la façon dont nous allions reconstruire notre vie hors d’Ellison. Jane, quant à elle, les observait avec dépit, se figurant déjà la séparation d’avec ses amies et la fin de sa vie ici. Je sentais sa tristesse, et aussi une légère rancune envers Josh et moi. Comment l’en blâmer ? Semblable désappointement, dans le cœur d’une adolescente déracinée, privée de tout ce à quoi elle tenait, était bien légitime.

Au départ, par inquiétude, j’avais suivi la conversation avec un vif intérêt. Puis, peu à peu, mon esprit s’était mis à vagabonder ailleurs, brassant mille pensées sans lien entre elles. J’imagine que c’est là un avantage qu’ont les enfants sur les adultes : être en mesure, pour un temps, de se soustraire à leurs peurs et leurs préoccupations.

Lorsque l’onde m’atteignit, je levai brusquement la tête, et la première image sur laquelle mon regard se focalisa fut ces yeux couleur de cendre, où se reflétait une anxiété comparable à celle qui venait de me tirer de ma léthargie. Grand-mère Lisbeth me fixait. Elle aussi avait ressenti cette onde.

Je n’y prêtai pas grande attention, tout d’abord. Elle ne fut tout au plus qu’une vague distraction dans le cours de mes pensées. Puis elle réapparut, percutant mon esprit plus violemment, plus intensément.

Profondément troublé, je levai le nez une nouvelle fois. Grand-mère me dévisageait toujours. Je perçus alors l'indicible angoisse qui s'était emparée d'elle, comme un écho à mon propre désarroi.

Trouve-le, Simon ! Trouve-le, vite !

Et, soudain, tout devint limpide. Une terreur glacée se faufila dans mes veines.

Josh !...

Trouve-le avant qu'il ne soit trop tard, trouve-le avant qu'ils ne lui fassent du mal !...

Ce souffle fétide et froid, je le reconnaissais à présent. C'était la peur. La peur qu'éprouvait Josh en ce moment même. Il était effrayé, et il m'appelait de toutes ses forces à son secours.

– Je dois y aller ! m'écriai-je en bondissant de mon fauteuil.

– Non, attends ! me dit oncle Mort. Où est-ce que tu comptes aller ? Dehors, ce n'est pas prudent, tu le sais ! Reste ici !

– Je dois retrouver Josh ! Quelque chose… quelque chose ne va pas !

– Josh ? Mais… il n'est pas dans le jardin ?! s'affola tout à coup ma tante.

– Non, il… il est sorti il y a près d'une heure maintenant. Il a dit qu'il… avait besoin de réfléchir…

– Et tu l'as laissé faire ?! s'indigna oncle Mort. Bon sang, Simon, tu as été très imprudent ! Tu sais comment sont les choses, enfin ! Comment peux-tu être aussi inconscient ?!

Mon oncle avait totalement raison. Je m'étais montré plus que stupide en laissant partir mon frère. Mais aussi, quelle mouche l'avait donc piqué, celui-là, à vouloir n'en faire qu'à sa tête et se sauver de la maison un jour pareil ?

– Je vais le trouver, leur dis-je, ne vous en faites pas ! Il n’est sûrement pas loin. Peut-être chez Burt, ou à la cabane…

– C’est entendu, jette un œil par là-bas ! me lança oncle Mort, attrapant les clés du Willys. Moi, je file immédiatement en ville, il a peut-être été dans cette direction. Vous autres, vous restez ici pour le cas où il reviendrait ! Et pas d’autres imprudences, c’est bien compris ?

– Va vite, Simon, me dit grand-mère. Ramène Josh à la maison.

Trouve-le vite, avant qu’il ne lui arrive malheur, le temps presse ! chuchota son esprit au mien.

Je hochai la tête et sortis en hâte de la maison. Ma frayeur, mêlée à celle de Josh, dansait dans mon ventre, m’empêchant de réfléchir. Mais je n’avais même pas à réfléchir, il me suffisait d’écouter cette peur, de suivre les traces qu’elle laissait à mon intention, et elle me conduirait à mon frère. Je me mis à courir à perdre haleine. Josh, bon sang, où avais-tu donc disparu ?...

– 57 –

Un battement de cœur après l’autre, à une cadence frénétique, comme un roulement de tambour. Des coups sourds qui martelaient ses tempes. Ce goût de sang qui s’attardait dans sa bouche, du fait d’avoir couru trop vite et trop longtemps. La douleur diffuse sur le côté, qui allait en grandissant, comme une lame de couteau plantée entre ses côtes. Le souffle qui faiblissait à chaque nouvelle inspiration. L’épuisement qui obscurcissait sa vision. La terreur qui enflait en lui. La perspective terrible de ce qui risquait d’arriver…

Josh s’arrêta de courir et se retourna.

Ils étaient déjà là. Juste derrière lui.

– C’est fini, Gilligan…, lui cria l’un des Cogneurs, reprenant sa respiration. Je te conseille de plus nous faire courir, ou sinon la correction sera encore plus salée, je te le garantis !...

La correction ? Quelle correction ? Ce n’était pas ce que Lenny avait en tête. Ce qu’il avait en tête, c’était…

Les Cogneurs entourèrent Josh, qui n’avait plus aucune possibilité de fuir, désormais. Il n’en avait plus la force. Lenny fit son apparition quelques minutes plus tard, sans empressement, son large sourire hideux sur les lèvres. Ce sourire épouvantable que ses sous-fifres ne semblaient même pas voir.

– Amenez-le près de la rive, leur dit-il.

– T’entends ça, Gilligan, ricana l’un de la bande. Tu vas pouvoir te rafraîchir un peu ! T’es content ?

Éclat de rire général. Seul Lenny ne riait pas. Il se contentait de poser sur Josh ses yeux singuliers, et dont l’iris si clair évoquait un ruisseau pris

dans les glaces. Des yeux qui, à présent, paraissaient encore plus effrayants que d'ordinaire.

Josh se laissa conduire près de la berge sans résistance. Son seul espoir, à cette minute, était son frère. Simon. Allait-il venir à son secours ? Avait-il entendu sa peur l'appeler ?

– Foutez-lui la tête sous l'eau, ordonna Lenny.

On le saisit à quatre. Chaque Cogneur maintenait un de ses membres. Josh tenta désespérément de se débattre. En vain. Ils étaient plus forts, plus grands que lui. Simon, où restait-il ? Simon !...

L'eau était glacée. L'immersion brutale dans cet enfer liquide et le bourdonnement des remous étouffèrent le vrombissement sourd de son propre sang. L'espace d'un instant, sa peur se tut, comme anesthésiée. Puis elle refit surface, plus intense, plus acharnée, tandis qu'on lui sortait la tête hors de l'eau.

– Alors, merdeux, ça t'a fait du bien ? s'esclaffa Lewis Finch.

– Encore ! dit Lenny.

À nouveau cette sensation glaciale. Et aussi, cette lutte farouche pour éviter la suffocation, comme une rage impuissante. À cette rage succéda rapidement une irrépressible panique. L'eau, cette fois, s'engouffra dans ses narines, trouva son chemin jusqu'à ses poumons. Elle le brûlait partout où elle passait, comme une traînée acide. Josh toussa, suffoqua, toussa encore, recracha. Le souffle court, le nez dans les galets, il ne voyait pas ses tortionnaires qui le toisaient en ricanant. Ils le traînèrent par les cheveux et lui replongèrent la tête sous l'eau, une fois encore.

– Je pense pas qu'il oubliera cette leçon de sitôt, dit l'un des Cogneurs lorsqu'ils le ressortirent. Relâchez-le, les gars, avant qu'il ne pisse dans son froc !

– Non, dit froidement Lenny.

– Comment ça ?

– Remettez-lui la tête sous l’eau.

– Attends, Lenny…, dit timidement Finch. Je pense qu’il a compris, là. Le dernier coup, il suffoquait comme un dingue. On peut pas lui refoutre la tête dans la flotte, on va finir par…

L’œil de Lenny scintilla d’une noirceur indicible. Finch sentit sa gorge se serrer brutalement, comme si la main d’un ogre la comprimait jusqu’à la broyer. Ses yeux s’agrandirent d’épouvante.

– J’ai dit : remettez-lui la tête sous l’eau, répéta Lenny.

Les Cogneurs se dévisagèrent l’un l’autre, à présent hésitants. Est-ce qu’il était sérieux ? Quelques autres bains forcés, et Gilligan risquait de…

– Non…, se risqua à murmurer l’un d’eux d’une voix blanche. Lenny, je regrette, je peux pas… je peux pas faire un truc pareil !...

– Moi non plus…, balbutia péniblement un autre. On va finir par le tuer, si on continue…

– Et alors ? dit Lenny d’une voix sans timbre.

– Les gars… commença Finch. Je crois… je crois qu’on devrait tous vite foutre le camp d’ici…

– Si vous faites ça, leur expliqua tranquillement Lenny, je viendrai vous trouver. Un à un, la nuit. Écoutez bien ce que je vous dis : plus jamais vous ne serez en paix. C’est vraiment ce que vous voulez ?

– Je… je tuerai personne, moi… bredouilla Finch. Fais bien ce que tu veux, Lenny, moi je fous le camp d’ici, et je vous conseille à tous de faire pareil. Lenny, tu… des fois, t’es pas net, je t’assure ! T’es vraiment pas net !...

Alors Lenny esquissa un sourire grimaçant, un rictus monstrueux. Et, pour la première fois, les Cogneurs entraperçurent, durant un bref instant, son véritable visage. Blêmes comme des cadavres, ils reculèrent de

quelques pas, transis d’effroi, avant de faire volte-face et de s’enfuir à toutes jambes.

– C’est ça, chuchota Lenny. Courez. Courez donc…

Josh, pendant ce temps, récupérait de son mieux.

– Tu… tu viens de perdre tes amis…, lui dit-il. Ils ne t’écouteront plus, maintenant !

– Sale cafard ! maugréa Lenny.

Plongeant la main dans la poche arrière de son pantalon, il en tira un couteau à lame large qu’il déplia avec nonchalance.

– Je n’ai aucun besoin de ces lâches, siffla Lenny, agitant le couteau devant le visage anxieux de Josh, faisant miroiter sa lame qui étincelait sous le soleil.

– Attila n’a pas eu le temps de pousser un hurlement, murmura-t-il à l’oreille de Josh. Et toi, est-ce que tu… ?

Le regard de Josh flamboya soudain d’une lueur nouvelle. Brusquement propulsé en arrière, Lenny s’écroula à terre et sa tête heurta une grosse racine. Sa main en lâcha le couteau, qui sombra dans les profondeurs du lac et coula à pic.

– Sale petite vermine…, ragea Lenny, se redressant, le front balafré d’une éraflure sanglante et les yeux scintillant d’une fureur animale.

Tandis que Josh redoublait d’efforts pour se remettre sur ses jambes, la main de Lenny, à tâtons, se saisit d’une grosse pierre et la lui jeta au visage. Josh, touché au front, s’effondra de toute sa masse. Lenny se redressa et se rua sur son ennemi. Alors que Josh reprenait ses esprits, il sentait la poigne implacable de Lenny qui, à califourchon sur lui, le maintenait au sol. Il ne voyait que ce visage hideux et grimaçant penché sur lui, et ces yeux abominables, emplis d’une haine démesurée… Il n’entrevit que trop tard la lourde pierre que l’autre serrait entre ses doigts.

La main qui tenait la pierre se dressa vers le ciel, puis s’abattit sèchement.

– 58 –

La peur de Josh m’avait mené droit au lac. Sur ma route, dans ma course effrénée, j’avais rencontré Burt. Je n’avais pas eu le temps de lui expliquer ce qui se passait, mais mon affolement était palpable.

– Viens avec moi au lac, Burt, Josh a besoin de nous ! lui avais-je lancé, sans interrompre ma course. Dépêche-toi, surtout ! Dépêche !...

J’avais filé comme jamais encore de toute ma vie. J’éprouvais cette désagréable impression de vertige, de nausée, mais je ne m’en souciais pas. Une part de moi n’en doutait plus : Josh courait un terrible danger. Cette perspective tragique accrut ma frayeur et me fit accélérer le pas davantage encore.

Tu devras veiller sur lui, Simon, pour éviter qu’il ne tombe entre les mains de mauvaises personnes, des individus qui lui voudront du mal…

Il y a déjà des ombres qui planent, Simon, je ressens leur aura… N’oublie pas ce que je t’ai dit : tu devras prendre soin de ton petit frère. Et il se pourrait que tu aies à le faire plus tôt que tu ne le penses…

Josh !…

J’avais presque atteint les rives du lac. Deux silhouettes se tenaient sur la berge. L’une à terre, l’autre penchée sur elle, brandissant quelque chose avant de l’abattre…

– Josh ! m’écriai-je, à bout de souffle. Josh !...

Me voyant surgir ainsi, celui qui avait frappé se releva en toute hâte et prit la fuite à travers la forêt. Lenny ! Des secousses violentes ébranlaient ma poitrine. J’étais sur le point de m’écrouler, mais je ne pouvais pas me permettre de reprendre ma respiration ; pas avant de m’être assuré que…

– Josh !

Le corps inanimé de mon jeune frère gisait sur les galets de la berge. Un hématome violacé, d'une taille impressionnante, lézardait son front.

– Josh ! m'écriai-je, hors d'haleine. Josh, tu m'entends ? Josh !...

Je n'osai le secouer, bien que tout mon corps me commandait de le faire.

– Josh, s'il te plaît, ouvre les yeux ! suppliai-je, totalement paniqué. C'est moi, c'est Simon !... Réponds-moi, Josh !

Une cavalcade derrière moi. Je tournai aussitôt la tête, bouillant de rage, prêt à nous défendre, mon frère et moi, contre quiconque. C'était Burt qui accourait à ma suite. Une expression horrifiée couvrit son visage rouge et en sueur.

– Ils l'ont… Regarde ce qu'ils lui ont fait, Burt… bredouillai-je, effondré. Josh, je t'en supplie, ouvre les yeux ! Je t'en prie !

Un faible tressaillement agita ses paupières. Mon frère, faiblement, tourna son visage meurtri vers moi. Il entrouvrit les yeux avec difficulté, me considéra avec douceur, et ses lèvres se parèrent d'un sourire discret.

– Je… je l'ai fait, Simon… Je l'ai… arrêté… J'ai… j'ai arrêté Lenny…

Je ne compris pas ce qu'il cherchait à me dire, et me contentai d'acquiescer par des hochements de tête, caressant son front ; j'étais juste heureux et soulagé que mon frère ait enfin repris conscience. Burt Randall s'était agenouillé tout près de moi.

– Oui, Josh, oui tu l'as arrêté. Tu l'as arrêté…

– Simon, je… je vais courir prévenir ta famille, me dit Burt, affolé. Leur dire où vous êtes, Josh et toi, et leur demander d'appeler les secours… J'espère qu'ils tarderont pas…

– Oui, vas-y, lui dis-je sans quitter mon frère des yeux. S'il te plaît, Burt, fais vite, d'accord ? Fais vite…

Josh, très affaibli, ne détachait pas son regard de moi, comme s'il tenait à graver cette image au fond de son âme. Sur ses lèvres pâlissantes se dessinait toujours cet énigmatique sourire. Puis, sa tête retomba tout doucement, s'affaissa au creux de mes bras. Il ferma les paupières.

– Josh, reste avec moi, t'entends ? lui criai-je. Josh, faut que tu t'accroches, les secours arrivent. On va t'aider, tu vas t'en tirer ! Je t'en prie, petit frère, me laisse pas ! Me laisse pas comme ça, pas sans toi !...

Ses lèvres livides frémirent imperceptiblement. Une larme timide naquit alors dans le creux de ses yeux. Était-ce une larme de tristesse à l'idée, peut-être, de devoir quitter ce monde trop tôt ? Ou une larme de joie, en sachant qu'il ne s'en irait pas sans avoir pu revoir une toute dernière fois un visage aimant, et non celui de ce monstre de Lenny ?

Je contemplai avec fixité cette perle fragile glisser lentement le long de sa peau. La dernière larme, sans doute, que verserait jamais mon frère tant aimé. La larme d'un ange. Ma gorge se noua subitement, et je m'abandonnai à la douloureuse tiédeur des pleurs. Je me refusais à croire que cela puisse se terminer ainsi ! Non, mon frère allait certainement se réveiller à nouveau, il… il se reposait simplement. Il récupérait un peu, voilà tout…

– Josh ! Josh ! Me fais pas ça, je t'en prie, je t'en supplie… balbutiai-je d'une voix inaudible.

Tu devras t'efforcer de le protéger de ton mieux, toujours. Il aura besoin de toi, Simon…

– J'ai échoué, grand-mère…, me lamentai-je, murmurant pour moi-même. Je n'ai pas pu sauver mon petit frère. Je n'ai pas pu…

De grosses larmes ruisselaient à présent sur mes joues. Des larmes brûlantes, si lourdes qu'elles noyaient mon regard et troublaient ma vue. Le cœur déchiré, je me mis à sangloter, sans plus pouvoir m'arrêter…

Josh était mort.

– 59 –

Je ne me rappelle que vaguement ce qui a suivi. Je perçois encore l’agitation, les va-et-vient, les pleurs, les cris. Je ressens cette torpeur singulière, après le terrible choc qui m’avait frappé. La douleur, la rage, la peine... Mon frère gisait là, sans vie. Je voulais rester auprès de lui ; je ne voulais pas lâcher sa main. Lorsqu’on nous a trouvés, il paraît que je tenais le corps de Josh serré tout contre moi, et que mes sanglots incessants le berçaient doucement. Mes larmes intarissables noyaient son visage déjà exsangue. Je crois que c’est à ce moment que des bras robustes m’ont soulevé pour m’emmener loin de lui, retirant sans brusquerie mes mains d’enfant agrippées à la dépouille mortelle de mon jeune frère. Mes mains qui se tendaient encore vers lui en tremblant lorsqu’on l’a recouvert…

Oui, je revois cette espèce d’horrible drap blanc dont on l’a drapé avant de soulever son corps flasque pour le déposer sur un brancard. Ce corps que l’on dissimulait, et qui allait maintenant être emporté, comme s’il s’était agi de… Je ne sais même pas ce que je croyais voir sous ce drap. Je ne pensais plus, je ne voyais plus, je n’entendais plus. Je n’étais plus qu’un puits de larmes et de souffrance, un pauvre diable que la perte d’un être cher venait d’arracher à la conscience des choses qui l’entouraient. Je n’étais plus qu’un pantin de chiffon gorgé d’une douleur sans nom…

Ensuite, il me semble qu’on me prit tendrement par la main. Une main vieille et râpeuse, mais pleine de douceur. Je suppose que c’était celle de grand-mère Lisbeth, mais je n’en suis pas sûr. Elle m’entraînait hors de cet endroit. Sonné, je me laissais conduire comme si on m’avait drogué. Mon corps ne m’obéissait plus. À mes côtés, j’entendais des pleurs, sans doute celle de ma tante et de ma cousine Jane.

J’ai le très vague souvenir que Lena se trouvait là aussi, mais son visage m’apparaît si flou aujourd’hui que je suppose l’avoir simplement imaginé…

Est-ce que j’avais aussi rêvé la mort de mon frère ? Non. Non, celle-ci, croyez-moi, était bien réelle. Mon frère Josh nous avait quittés le 14 août 1953, sur les rives paisibles de ce lac dont le paysage enchanteur avait accompagné nos premières années d’insouciance.

Swan Lake. La « larme d’un ange »...

Ensuite… ensuite, tout se mit à tourner vertigineusement autour de moi, tout devint d’une blancheur cotonneuse, et je crois avoir perdu connaissance…

Je passai les trois journées suivantes alité, sans prononcer le moindre mot, sans parvenir à reconnaître qui que ce soit. Tout ce qui m’entourait n’était qu’ombres grises dansant devant mes yeux plongés dans un océan de ténèbres, des ombres que je voyais remuer, que j’entendais murmurer, des ombres affolées qui s’efforçaient de m’arracher à cette lente agonie que je m’imposais…

Le quatrième jour, enfin, les ombres grises s’effacèrent et les visages de mes proches réapparurent. Quelques fragments de lumière scintillèrent, morcelant mon univers de pénombre ; la réalité reprenait pied, tout doucement. Et avec elle, ressurgirent aussitôt la souffrance, terrible, la culpabilité, la peine, le ressentiment, la rage. La haine. Surtout la haine…

Oncle Mort, assis à mon chevet, me rapporta en quelques mots ce qui s’était produit en ville tandis que je voyageais jusqu’aux portes du trépas. On recherchait Lenny dans toute la région. Sa mère avait été appréhendée par la police de Polson pour être interrogée. Lorsqu’on l’avait arrêtée, on dit qu’elle avait tant hurlé, tapé du pied et vociféré qu’on aurait dit une folle. Elle voulait faire la peau à ce petit bâtard, non pas parce qu’il avait

lâchement assassiné mon pauvre frère, mais pour toutes les emmerdes qu'il lui causait. Je me mis à souhaiter ardemment que cette maudite garce rôtisse en enfer jusqu'à la fin des temps…

On avait également mis la main sur le reste de la bande des Cogneurs, qui s'étaient laissés conduire sans faire d'histoire. On les disait hagards, anxieux. Mais Lenny, lui, restait introuvable. Il s'était envolé…

La nouvelle du drame, ce drame qui avait coûté la vie de mon frère contribua à apaiser les tensions en ville, qui recouvra dès lors sa quiétude coutumière, comme un formidable feu de paille s'éteint tout d'un coup, n'ayant plus de brins à brûler. C'était comme si tout ce qui s'était passé depuis deux semaines n'avait guère d'importance ; c'était oublier que, d'une certaine façon, les trois quarts d'Ellison avaient causé la mort du malheureux Josh… Mais était-ce réellement cette mort brutale, insensée, qui avait ramené la paix en ville ? Où était-ce la disparition de ce Lenny ?

Grand-mère Lisbeth et moi, et seulement nous, connaissions la réponse à cette question…

– 60 –

Moins d’un mois plus tard, notre famille déménagea d’Ellison. Nous laissions derrière nous cette satanée ville, si emplie de douloureux souvenirs, la mort de mon père, la mort de Josh, pour nous installer plusieurs centaines de kilomètres plus à l’ouest, à Bend, dans l’Oregon. Nous ne devions jamais plus remettre les pieds dans le Montana. Dans la voiture qui m’emportait loin de mon enfance trop tôt enterrée, je revoyais, souriants mais tristes, les visages de mes seuls amis. Ces amis que je ne reverrais plus, et à qui j’avais fait mes adieux quelques heures plus tôt. Burt. Lena.

Lena…

Mon oncle Mortimer retrouva rapidement un emploi dans un garage à l’extérieur de la ville et s’associa avec un mécanicien de Bend, Jimmy Paulsen. Ce brave homme avait dit vrai : qu’importe où nous irions, « on avait toujours besoin d’un bon mécano ». Quelques années plus tard, oncle Mort reprenait l’affaire à son compte et la fit prospérer jusqu’à sa mort, en octobre 1982…

Ma chère tante Elena, après nous avoir élevés de son mieux, Jane et moi, en dépit de tant de souffrances, nous quitta prématurément, à l’âge de 57 ans. Un soir qu’elle terminait d’étendre son linge, elle fut terrassée par une crise cardiaque et s’écroula dans l’herbe, son panier vide renversé à ses pieds. Elle fut inhumée au cimetière Greenwood, à Bend, bien loin de la ville qui l’avait vu naître et l’en avait finalement chassée. Elle repose à présent aux côtés de grand-mère Lisbeth, hélas disparue dix-huit mois à peine après notre emménagement dans l’Oregon.

Grand-mère Lisbeth… La vieille femme me manque. Aujourd’hui encore, il m’arrive d’avoir l’impression de la voir et de l’entendre…

Je ne sais pas très bien ce qu'il est advenu de ma cousine Jane. En 1957, à dix-huit ans, elle partit faire ses études à l'université catholique de Seattle. En avant-dernière année de son cursus d'économie et de commerce, elle y rencontra un jeune homme – Trent, je crois –, qu'elle épousa moins de deux ans après. Je n'ai eu que de rares nouvelles d'elle, depuis lors. Quelques photos de ses enfants Glenn et Dennis, mes neveux, à l'occasion des fêtes. Je ne sais même pas si, aujourd'hui, ma cousine Jane est toujours en vie…

Quant à moi, eh bien… je suis ce vieil homme que vous découvrez aujourd'hui. Cet homme qui, aux dires de sa grand-mère Lisbeth, était promis à un brillant avenir. La chère femme s'était lourdement trompée, car il n'en a rien été. Mon oncle m'enseigna très tôt la mécanique au garage Paulsen, reprenant ainsi ce qu'il avait commencé d'entreprendre à Ellison. À dix-neuf ans, pourtant, je quittai Bend pour tenter ma chance à Portland. Je ressentais le besoin de trouver ma propre voie. D'oublier, de tirer enfin un trait sur les tourments entêtants de mon passé. Malgré les années, la mort de Josh ne cessait de me hanter. Chaque jour, chaque nuit, sans trêve, depuis ce fameux 14 août. Comme un appel… Cet été 1953 aura changé tellement de choses dans ma vie ! Un matin, je compris que rien ne m'apaiserait, rien n'éteindrait ce feu de haine qui me consumait, tant que je n'aurais pas retrouvé la trace de celui à qui je devais toute ma peine et ma rage… Une longue, très longue traque débuta.

Mais je n'ai pas tout à fait terminé mon histoire, car il me reste une chose à vous raconter…

– 61 –

Il m'aura fallu énormément de temps pour cela. Du temps et de la patience. Heureusement pour moi, j'en avais à revendre, tu peux me croire. Grâce à toi ! Car c'est tout ce qu'il me restait, depuis ce fameux matin d'août. Il y a plus de soixante ans maintenant. Tout le reste, tu me l'as enlevé, tu me l'as arraché. Mes joies, mes rêves, mon bonheur, mes espérances. Tu ne m'as rien laissé.

Lenny…

Le jour où tu as pris la fuite, le jour où tu as abandonné mon frère agonisant le long de la berge, je me suis fait la promesse que je te ferais payer ton geste. J'ai juré que jamais plus tu ne serais en paix, Lenny. Jamais je ne pourrais t'accorder le pardon. Quelles que soient les difficultés à surmonter pour y parvenir, quels que soient tes pouvoirs démoniaques pour m'en empêcher, j'étais résolu à m'y employer toute ma vie s'il le fallait. Je le devais à mon frère, à mon cher Josh. Ce frère que j'avais fait le serment de protéger, et qui était finalement mort dans mes bras…

Et toi, depuis cet été-là, tu te préparais à ma venue. Tu savais que je chercherais à me venger, à venger mon frère. Alors tu as passé ton existence à me semer, à te terrer. Chaque fois que je pensais avoir retrouvé ta trace, c'était pour m'apercevoir que tu t'étais déjà échappé. J'imagine que ce petit jeu t'amusait énormément, n'est-ce pas ? Mais comme je te le disais, du temps et de la patience, c'est tout ce que tu m'avais laissé…

Mais même toi, Lenny Leibowicz, tu ne t'imaginais pas que soixante-trois ans plus tard, un vieux bonhomme ridé et aux cheveux blancs viendrait encore te trouver, un beau matin. Tu avais fini par te convaincre, je suppose, que j'avais préféré renoncer, depuis le temps. Que j'avais estimé ma quête sans espoir ; que j'avais perdu la tête, ou que je m'étais, qui sait ? suicidé

un soir, dans une chambre de motel sordide… C'était mal me connaître, Lenny, et bien mal comprendre la profonde empreinte que tu avais gravée en moi, ce 14 août 1953, et l'amour immense que je portais à mon petit frère.

J'ai passé un grand nombre d'années à te traquer, Lenny. En Europe, en Amérique du Sud, en Australie, et même en Alaska. Comme tu le vois, je suis tenace. Quelle n'a donc pas été ma surprise en découvrant qu'après tout ce temps, après une vie d'errance, de perpétuelle chasse à l'homme, c'est finalement à Lindisfarne que j'ai retrouvé ta trace. Oui, à quelques dizaines de kilomètres à peine d'Ellison. Quelle ironie ! Au départ, j'ai cru à une nouvelle facétie cruelle de ta part, un leurre destiné à te payer ma tête, une fois de plus. J'ai bien failli ne pas venir. Et puis, je me suis dit que toi aussi, tu pouvais commettre des erreurs. Que toi aussi, tu te fatiguais, après tant d'années à vivre ainsi, tant d'années passées sur les routes, toi et moi. Toi, à fuir, et moi, à te donner la chasse pour te faire la peau.

Tu ne t'attendais plus à me revoir un jour, n'est-ce pas ? Ton regard effaré, lorsque je me suis présenté devant toi, ne mentait pas. Ce sont précisément tes yeux que j'ai reconnus en premier, et qui ont levé tout doute en moi. Ces mêmes yeux si effrayants, autrefois d'un bleu glacial, aujourd'hui presque blancs. Les yeux du Mal. C'était bien toi qui te tenais devant moi. Pour le reste, je n'ai vu en toi qu'un vieil homme ratatiné, usé. Tu étais loin du Lenny dont j'avais gardé le funeste souvenir. Oh, bien sûr, j'imagine que tu as dû penser la même chose de moi, certainement. Mais je ne crois pas que ce soit là la première pensée qui t'ait traversé l'esprit. Non, je pense que c'est sur mon arme que ton regard s'est attardé.

C'est drôle, je m'étais préparé mentalement des dizaines, des centaines, des milliers de fois peut-être, à vivre enfin ce moment. Je me suis vu si souvent aller à ta rencontre pour t'affronter. Chaque fois, je te faisais

périr d’une manière différente. Et chaque fois, c’était plus atroce pour toi, plus jubilatoire pour moi. Je ne rêvais que de te faire souffrir, Lenny…

Je gardais néanmoins à l’esprit que tes pouvoirs, qui avaient dû croître encore au fil des années, m’en empêcheraient. Peut-être alors devais-je me résigner à te tuer rapidement, si je voulais avoir la plus infime chance de réussir ? Mais où serait le plaisir ? Où serait la vengeance jouissive que j’espérais savourer ?

Et puis, quelque chose m’a toutefois paru étrange, tandis qu’à travers la clôture je t’observais, dans ce jardin, avant d’apparaître ; je découvrais un vieux bonhomme occupé à sarcler péniblement son maigre potager et s’échiner à retourner une terre ingrate. Ainsi, c’était donc *ça*, le terrifiant Lenny de mon enfance ? Et moi qui t’imaginais déjà en homme d’affaires richissime, ou président des États-Unis. Je te voyais te hisser au sommet, haranguer les foules, les manipuler comme tu savais si bien le faire étant enfant !

Alors, tout d’un coup, j’ai compris. J’avais enfin tout compris !...

Je… je l’ai fait, Simon… Je l’ai… arrêté… J’ai… j’ai arrêté Lenny…

Mon frère avait dit vrai ! Il avait réussi l’impensable, il t’avait neutralisé, Lenny, il l’avait emporté sur toi ! Et le plus drôle, c’est que tu ne l’as même pas vu venir ! Tu as été l’artisan de ta propre déchéance. Josh s’est sacrifié. Il savait que tu le mettrais à mort, que tu le haïssais suffisamment pour cela, et il ne s’était pas trompé. Qu’était-il, pour toi ? Ton jumeau, ton alter ego ? Josh était le Bien quand toi, tu étais le Mal, et il ne t’est même pas venu à l’esprit que le tuer t’enlèverait les pouvoirs que tu détenais. Lui l’avait compris. Tu étais un être puissant, Lenny Leibowicz, mais mon frère l’était bien davantage encore. Mais tu ne le voyais pas ; tu étais si plein de cette haine aveugle !...

Et regarde-toi, aujourd'hui ! Que reste-t-il de ce gamin maléfique qui me faisait si peur autrefois ? Je n'ai plus devant moi qu'un grabataire au dos meurtri, toussant sans arrêt, faible, usé, éreinté. Un vieux débris désormais dénué de toute faculté surnaturelle, mais que la haine consume plus que jamais. Un sale type vivant seul, reclus, sans famille, sans amis, sans enfants. Un pauvre gars malade, à la fois dans son corps et dans son esprit, qui n'aura jamais aimé personne, et que personne n'aura jamais aimé en soixante-quinze ans… Oui, la voilà, la belle vie que tu n'attendais pas, Lenny !

Et quand je suis venu à toi, mon arme à la main, cette arme que je te réservais, tu as encore mal compris. Tu pensais que ta délivrance venait enfin, tu t'es mis à espérer la fin de ton long calvaire. Mais te tuer, Lenny, ça aurait été te faire un immense cadeau ! Ça aurait signifié t'arracher à cette existence solitaire et misérable, cette vie de souffrance continuelle et de ressentiments amers. Mon frère n'aurait pas permis cela ! Il ne voulait pas ça. Il souhaitait, au contraire, que tu vives longtemps. Anéanti, mais vivant !...

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire aux éclats lorsque je t'ai vu ! Mon cher Josh avait fait de toi un moins que rien, une épave souffreteuse, constamment rongé par tout un tas de maladies, heureusement pas suffisamment mortelles pour t'emporter dans la tombe. J'espère que tu savoures comme il se doit ton interminable châtiment, Leibowicz ! Ce rire que je n'ai pas pu retenir aura été ma délivrance à moi, et la vengeance que mon frère attendait...

J'ai hésité, malgré tout, à te fracasser le crâne, je te l'avoue ! J'en crevais d'envie, si tu savais ! Je rêvais de te vider un chargeur dans l'estomac, de te broyer les rotules pour te voir te traîner à mes pieds. J'avais même préparé à ton intention des balles entaillées en croix à leur extrémité,

afin qu’elles explosent à l’impact. Après tout, je te l’ai dit : je t’avais vu mourir de tant de manières différentes, comment me résoudre à repartir d’ici en te laissant en vie ? Mais je l’ai fait quand même. Car j’ai aperçu le mouchoir taché de sang enfoui dans la poche de ta chemise, ce sang que tu craches depuis tant d’années sans que ça ne te tue. Je souris à cette pensée, Lenny ! Je souris de te savoir souffrir mille morts à chaque seconde de ta pitoyable vie !...

Je suis finalement parti, je t’ai abandonné à ton expiation, à cette existence infâme dont personne au monde ne voudrait, et que je ne souhaiterais à quiconque. Hormis à toi, Leibowicz. Tu n’as même jamais eu le courage d’en finir toi-même, et je doute que tu le trouves un jour. Tu es tellement lâche !... Le jour où tu mourras, car tu finiras par mourir, je sais déjà que des supplices autrement plus abominables t’attendent en bas, et je m’en réjouis. Oh oui alors, tu n’en as pas idée !

Moi, je sais que quand sonnera l’heure de ma mort, je retrouverai enfin mon cher Josh, ce frère qui était tout pour moi, que tu m’as cruellement enlevé jadis et qui m’attend maintenant…

Va au diable, Lenny Leibowicz. J’en ai enfin terminé avec toi !…

– 62 –

En quittant Lindisfarne, tout à l’heure, au volant de ma voiture, je savais que jamais je n’y remettrais les pieds. Ma quête a pris fin là-bas. Et, pour la première fois depuis une éternité, j’ai le cœur léger. Je me sens heureux, soulagé. Aujourd’hui, j’ai finalement retrouvé la paix. Le fardeau que je portais depuis si longtemps s’est envolé et surtout, surtout, je peux à présent accomplir une chose que je n’avais jamais osé faire, tant la culpabilité me dévorait alors.

Je peux enfin retourner à Ellison.

– *Salut, Josh*, ai-je dit en m’agenouillant auprès de toi. Des premiers mots quelque peu idiots après une telle absence, j’en ai conscience… J’ai été très surpris de découvrir ta tombe si bien entretenue, et non pas infestée de mauvaises herbes et de chiendent. Les habitants d’Ellison se seraient-ils sentis coupables, après ta mort ?

Je te demande pardon de ne pas être venu te voir plus tôt, petit frère, de ne jamais m’être recueilli sur ta tombe. Je ne pouvais tout simplement pas, ça m’était impossible. Pas tant que je n’avais pas honoré la promesse que je m’étais faite envers toi... J’avais échoué à te protéger, je m’étais alors juré de venger ta mort...

Aujourd’hui, tout est terminé. J’ai enfin compris tes dernières paroles, Josh. Il m’aura fallu toutes ces longues années pour découvrir que ton sacrifice n’avait pas été vain, que ta mort avait eu un sens. Si seulement j’avais compris, à l’époque, la signification de tes derniers mots, sur les berges de ce lac. Si seulement j’avais pris conscience plus tôt de ce que tu avais réussi à accomplir ce jour-là. Tout aurait alors été tellement différent. Tu vois, j’ai consacré mon existence tout entière à courir après cette vengeance, à traquer ce maudit Lenny pour l’anéantir. Si j’avais su…

Il m’est même arrivé, à de rares moments, de t’en vouloir de ne pas être resté auprès de moi, ce matin du 14 août, d’être parti comme ça. De m’avoir laissé tout seul...

Tu sais, Josh, tout comme Lenny, moi non plus je n’ai jamais fondé de famille. Lorsque je m’en irai, je ne manquerai à personne, nul ne me pleurera. Je ne suis pas devenu celui que grand-mère espérait. Je ne suis rien devenu, si ce n’est un pauvre hère obnubilé par une soif de revanche. Un vagabond qui s’est nourri depuis soixante ans d’une haine insatiable, une haine qui n’a fait qu’enfler à mesure que j’échouais à punir l’assassin de mon frère. Il m’arrive parfois de me dire que, d’une certaine façon, une part de Lenny s’est coulée en moi, ce jour-là… Il ne t’a pas seulement ôté la vie, mon pauvre Josh, il m’a en quelque sorte transmis une part de ce Mal qui l’habitait. Dès lors que j’y songe, je prends peur et je me mets à sangloter, tout seul dans ma chambre d’hôtel…

Tu dois certainement m’en vouloir de n’être jamais retourné vous voir, ni toi ni notre père, couchés côte à côte dans ce carré de terre, mais je sais que vous avez veillé l’un sur l’autre dans l’au-delà depuis tout ce temps. Je sais aussi que lorsque mon heure viendra, vous serez là pour m’accueillir et nous serons à nouveau réunis, enfin heureux. Il me tarde aussi de revoir ces chers oncle Mort et tante Elena, et aussi grand-mère Lisbeth. Vous me manquez tous tant !...

Je pense revenir m’installer à Ellison pour y finir mes jours. Rentrer enfin chez nous, retrouver la ville de notre enfance. Me remémorer nos jeux sur les rives de Swan Lake, réentendre ton rire que me murmureront les eaux du lac. Revoir le visage souriant de notre cher père. Oui, je veux à présent demeurer auprès de mes tendres souvenirs, pour les quelques années qui me restent…

Je suis si heureux d’avoir pu te parler à nouveau, cher petit frère, toi qui m’as tant manqué toute ma vie… Si tu veux bien de moi, je reviendrai te voir demain, et je déposerai de belles fleurs fraîches sur vos tombes à tous deux…

Je suis enfin de retour à la maison, Josh !...

– 63 –

Je n’avais pas remis les pieds à Ellison depuis plus de soixante ans. Depuis que la famille et moi avions quitté la bourgade après ta mort, Josh. Revoir une ville que l’on connaissait si bien, plus d’un demi-siècle après son dernier passage, est une chose assez troublante. On arpente ses ruelles et les endroits que l’on aimait étant enfant. On reconnaît les lieux, mais sans les retrouver vraiment. Ellison est pratiquement devenue une ville morte aujourd’hui, seuls quelques habitants la peuplent encore. Des habitants que je ne reconnais évidemment plus, qui ne me sont plus rien...

Le *Two Lakes’ Dinner* n’a jamais rouvert ses portes, après la tragédie qui avait frappé Ned et Priscilla Wilson. La bâtisse n’est aujourd’hui plus qu’une ruine décrépite où, les jours d’ennui, les gamins des environs viennent tagger des graffitis immondes. J’ai lu un jour dans un journal que Ned Wilson était mort en cellule lors d’une rixe entre codétenus. Pauvre Ned… Pauvre Priscilla.

Le *Milly’s Coffee* n’existe plus, lui non plus. Adieu, le sympathique café de cette brave Mamma Milly. À la place, une station de lavage y a élu domicile, pour les rares touristes de passage. C’est dommage, j’aimais tant cet endroit si chaleureux. C’était là que nous nous retrouvions, avec notre petite bande. Lena. Burt. Et toi, Josh… Je ne peux réprimer un pincement au cœur en y songeant. Tandis que j’erre devant ces rues désertes, autrefois si familières, une myriade de souvenirs, bons et mauvais, m’assaillent, aussitôt engloutis et chassés par la triste réalité de ce qu’est devenue cette ville presque fantôme…

Je ne retrouve rien de ce que mon passé me restitue. La charmante confiserie artisanale de Fletcher Marsh n’est plus qu’un local à l’abandon, poussiéreux, aux vitrines fracassées. Le magasin d’alimentation *Grossett &*

Sons, lui aussi, a disparu. Tout comme la modeste bibliothèque que tenait Maggie McFinn, qui a depuis longtemps fermé ses portes. Et, chose plus triste encore à mes yeux, le garage d'oncle Mort n'est plus. Envolé. À la place, une agence immobilière dont les affaires ne semblent guère florissantes… Qui donc souhaiterait s'établir ici ?

Rien, il ne reste rien de la ville de mon enfance. J'en ai le cœur serré, j'ai envie de pleurer, de remonter au volant de ma voiture et de m'enfuir loin d'ici. C'est comme se réveiller d'un cauchemar et s'apercevoir qu'à son réveil, tout a changé. Je suis même passé devant la maison de Lena. Les Case ont déménagé, apparemment. Un autre nom est à présent inscrit sur la boîte aux lettres. Mitchell…

J'ai reporté ce moment tant que j'ai pu, mais je me suis enfin décidé à venir jeter un œil à notre ancienne maison, près de New Harbor Street. La grange qui avait brûlé est devenue un jardin d'agrément, et la maison, entièrement restaurée, est désormais méconnaissable. Deux jeunes enfants jouent près d'une balançoire en plastique jaune qui a remplacé le vieil arbre malade. Au moins, je retrouve un semblant de chaleur dans cette ville morte !...

J'hésite à pousser le portillon, à sonner à la porte. Certes, je meurs d'envie de visiter mon ancien chez-moi, mais je sais d'avance que là encore, je ne retrouverai plus rien, sinon des souvenirs amers, flétris. Alors je me résigne et je continue tristement mon chemin…

Je pousse malgré tout ma promenade jusqu'à son terme pour voir ce qu'est devenue la maison des Randall. Curieusement, elle n'a pas tellement changé. Ça me réchauffe un peu le cœur. Elle aussi semble toujours habitée. À travers elle, perdure une infime part de l'ancienne Ellison. Je contemple cette demeure un long moment, et aussitôt j'entends les voix, les rires de jadis. Je revois les visages amicaux d'antan. Nick et Felicity, Burt…

Au moment de rebrousser chemin, un tout jeune garçon manque de me percuter avec son tricycle. Il doit avoir quatre ou cinq ans, peut-être. Je le laisse me dépasser en le gratifiant d'un sourire. Il s'arrête et me sourit à son tour avant de repartir gaiement, me montrant ainsi qu'il sait déjà pédaler comme un grand.

Un détail m'arrête tout à coup. Comme un instinct que je croyais oublié, enfoui au plus profond de moi depuis si longtemps… Je me retourne et j'observe un instant l'enfant. Ses cheveux me rappellent quelque chose. Une vague de chaleur m'envahit petit à petit, et je souris. Des larmes commencent à monter en moi. Des larmes de joie. Les premières depuis une éternité !...

Un homme sort alors de la maison, intrigué, et se plante sur le perron. Il est venu voir qui est ce vieux type louche qui s'intéresse d'un peu trop près à son petit-fils. Un homme âgé, comme moi, assez corpulent. Il a le crâne presque chauve, mais les quelques cheveux qui garnissent encore sa tête ne me trompent pas. Il me dévisage longuement, lui aussi, paraît hésiter un instant, avant qu'enfin son visage ne resplendisse d'un large et franc sourire. Il se précipite vers moi, me prend dans ses bras, et nous pleurons tous les deux, comme deux parfaits imbéciles, devant l'enfant qui s'est arrêté de pédaler à quelques pas de nous et nous fixe maintenant avec de grands yeux, incrédule.

Le gros homme s'écarte un peu pour mieux me regarder, puis me serre à nouveau dans ses bras. Il m'étreint, m'embrasse et enfin me dit, la voix nouée :

– Salut, Simon, ça faisait un sacré bail !

– C'est vrai, oui. Salut, Burt !...

Il m'invite à entrer, et tandis que la porte se referme derrière nous, le petit garçon souriant, qui ne nous avait pas lâchés du regard durant tout ce

temps, reprend sa course de plus belle, tout fier d’atteindre une telle vitesse au volant de son tricycle. Et, dans le silence paisible du jardin, le rire d’un enfant joyeux, d’un petit garçon plein d’insouciance, aux cheveux roux et frisés, résonne dans le lointain et s’envole jusqu’aux cieux…

FIN

Remerciements

Merci de m'avoir fait l'honneur d'acheter et de découvrir *Josh*, mon troisième roman à ce jour.

J'espère de tout cœur avoir mérité votre confiance, et vous avoir procuré un grand plaisir au cours de vos heures de lecture.

En retour, je me permets de vous demander d'avoir la gentillesse de prendre quelques minutes de votre temps pour me laisser un commentaire sur la page Amazon de *Josh*, exprimant votre ressenti quant à ce récit :

https://goo.gl/FvPOuz

Si ce n'est déjà fait, sachez également que mes deux premiers romans, *Heaven's Road* et *Salamanca*, sont également en vente sur Amazon :

https://goo.gl/PcGiil

Au plaisir de vous retrouver sur mon blog, « Aux Frontières de l'Insolite » :

https://alexisarend.com/

ou sur ma page auteur FaceBook :

https://www.facebook.com/Alexis-Arend-1714192395466745/?fref=ts

Je vous souhaite à tous un excellent voyage au pays de l’imaginaire, et vous donne d’ores et déjà rendez-vous pour mon quatrième roman…